This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

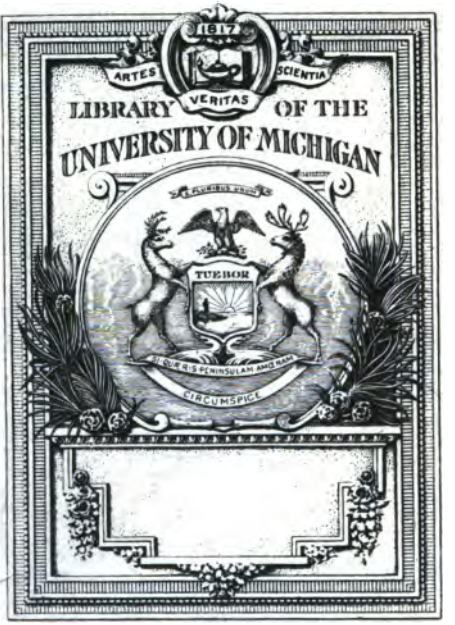
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX LIBRIS
ADOLPHE ADERER


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

848
D458
1724

Deshoulières, Mme. Antoinette (Du Ligier de La Garde)

POËSIES

DE MADAME

ET DE

MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de plusieurs Ouvrages qui n'ont point encore paru.

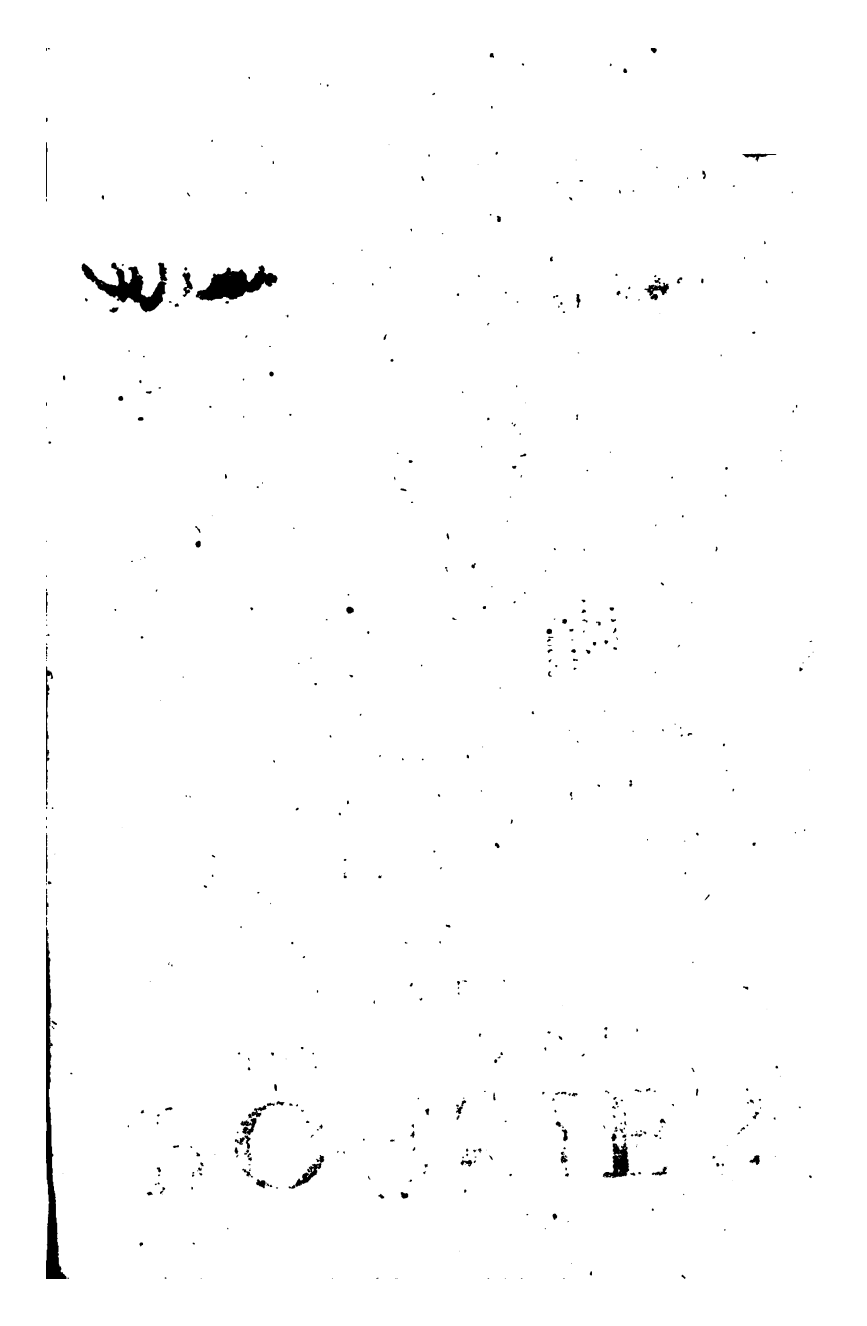
TOME SECOND.

A PARIS,

Chez JEAN VILLETTE, ruë saint Jacques, à la Croix d'or.

M. DCC. XXIV.

Avec Aprobation & Privilege du Roy.



Rom. Lang
Dauthon
7-1-38
36621

PREFACE.

LE premier Volume que feuë ma Mere a donné de ſes Ouvrages, a été ſi bien reçû; & on m'en demande un ſecond avec tant d'empreſſement, que je croirois, en ne le donnant pas, ôter au Public le plaiſir qu'il en attend, & à la memoire de ma Mere la gloire de ſes ſuffrages.

Que ne m'eſt-il permis dans cette occaſion, d'oublier pour quelques momens que je ſuis fille de Madame Deshoulieres, charmée de la beauté de ſes Ouvrages, & pleine d'admiration pour les rares qualitez de ſon ame, je trouverois, en luy rendant juſtice, la ſeule conſolation qui peut adoucir ma douleur.

J'oſerois dire alors, que les juſtes regrets que l'on donne à ſa perte, & l'aprobation dont le Roy a toûjours honoré ſes Ouvrages ne me

laiſſé point douter de cette flateuſe immortalité, qui doit placer le nom de ma Mere au rang des perſonnes les plus illuſtres de ſon ſexe, & des plus fameux Poëtes dont les écrits ont paſſé juſqu'à nous.

J'avouë d'ailleurs que penetrée des grands exemples qu'elle m'a donnez pendant tout le cours de ſa vie d'une ſolide pieté & d'un attachement inviolable à tous ſes devoirs, j'ay peine à m'empêcher de rendre à ſa memoire les honneurs qui luy ſont dûs; ces ſacrez caracteres formez par le ſang, & cimentez par l'éducation, ſoûtenus par le devoir & par la reconnoiſſance, ne peuvent s'effacer; mais quand la verité m'ordonne de parler, la bienſéance m'oblige de me taire.

Je ne parleray donc que du Recüeil que j'ay fait des Pieces qui compoſent ce ſecond Volume, dont quelques-unes auroient dû trouver leur place dans le premier, ſi elles n'avoient été égarées. Je les ay heureuſement retrouvées du vivant même de ma Mere; & comme dès ma plus tendre enfance, ſes Ouvrages m'ont été précieux, je puis dire que j'ay ſecondé par les ſoins que j'ay pris de les conſerver, les conſeils que ſes amis luy donnoient de les faire imprimer.

Elle travailloit si peu dans la vûe de faire passer son nom à la posterité, que quand elle avoit fait quelques Ouvrages, soit pour celebrer les glorieuses conquêtes de LOUIS LE GRAND, soit simplement pour s'amuser, elle ne pensoit qu'à les finir avec la perfection qu'elle nous les a laissées sans songer à les conserver.

Ce soin m'étoit reservé, & je m'en acquitte avec toute l'exactitude & toute la douleur que produit une pareille occupation.

J'ajoûte à tout ce qui a paru d'elle trois Pseaumes qu'elle a paraphrasez, & qu'elle acheva lorsqu'elle tomba malade pour la derniere fois, aprés douze ans de langueurs. Ses douleurs & sa patience augmenterent dans ces derniers momens, & elle finit avec une soûmission parfaite aux ordres du Ciel, une vie remplie de souffrances par une mort toute Chrétienne.

Je donne ensuite plusieurs Pieces imparfaites qu'elle avoit commencées long-tems avant qu'elle eût travaillé aux Pseaumes; le respect & la veneration que j'ay pour tout ce qu'elle a fait, m'ont persuadée que je devois encore au Public les fragmens & le badinage qui les suit.

On s'étonnera peut-être que j'ose mettre le peu d'Ouvrages que j'ay faits à la suite de ceux

de ma Mere. J'en connois toute la difference ; mais quand je joins dans un même Volume, mes Vers aux ſiens, je ne fais que ſuivre ſon intention : heureuſe de leur procurer par-là le ſeul moyen qu'ils ont de paſſer à la poſterité.

STANCES IRREGULIERES SUR LES DERNIERES VICTOIRES DU ROY.

Sept. 1690.

FILLE du Ciel, aimable paix,
Vous qui de tous les biens êtes toûjours ſuivie,
Vous que l'aveugle erreur & la jalouſe envie
Ont voulu d'icy-bas exiler pour jamais.
LOUIS eſt triomphant ſur la terre & ſur l'onde,
Ses nombreux ennemis ſont confus, ſont défaits,
Il va vous redonner au monde.

Si les ſecrets du Ciel peuvent ſe penetrer,
Les glorieux ſuccés qu'il accorde à ſes Armes,
Forceront la Diſcorde & l'Envie à rentrer
Dans ces lieux deſtinez à d'éternelles larmes.

Oüy, je prévoy qu'avant le tems
Où les Roſſignols par leurs chants
Font retentir les bois de plaintes amoureuſes,
Vous deſcendrez icy du céleſte ſéjour.
Plus ſes Armes ſeront heureuſes,
Plûtôt vous ſerez de retour.

Entre les bras de la Victoire,
On a vû ce Heros déja plus d'une fois,
Pour n'écouter que vôtre voix,
Impoſer ſilence à ſa gloire.
Son ame au-deſſus des faveurs
Que fait l'inconſtante Déeſſe,
N'a point ce lâche orgüeil, ni ces dures rigueurs
Qui mettent le comble aux malheurs,
D'un ennemy forcé d'avoüer ſa foibleſſe;
Vice des vulgaires vainqueurs.
Icy la même main qui teraſſe, releve,
Et toûjours de Louis le triomphe s'acheve,
Par le retour de vos douceurs.

Plus à ſes peuples qu'à luy-même,
Il ne voit qu'à regret ce qu'ils font aujourd'huy.
Et ſes peuples inſtruits à quel point il les aime,
Goûteroient un plaiſir extrême
A donner tous leurs biens & tout leur ſang pour luy.
Il voudroit qu'au milieu de ces brillantes Fêtes
Qu'enfante un doux loiſir dans les lieux où vous êtes,

Tous ſes ſujets puſſent vieillir ;
Ce glorieux ſoucy ſans ceſſe l'accompagne.
Des conquêtes qu'il fait, des batailles qu'il gagne,
Vous êtes le ſeul fruit qu'il prétend recüeillir.

De rage & de douleur je les voy qui frémiſſent
Au bruit de ſes fameux exploits ;
Ces fiers Princes qui vous haïſſent,
Et qui foulant aux pieds toutes ſortes de Loix,
Pour un Uſurpateur trahiſſent
Leur gloire & l'intereſt des Rois.
La terre a bû le ſang de leurs meilleures troupes.
La mer, malgré les vents qui combattoient pour eux,
Peſle-meſle a reçû Vaiſſeaux, Canons, Chaloupes,
Soldats & Matelots dans ſes gouffres affreux.
Goûtez, charmante Paix, une douce vangeance
Du mépris qu'ils ont fait de vos plus ſacrez nœux,
Vous ſerez la reſſource & l'unique eſperance
De leur monſtrueuſe alliance
Qu'a cimentée un crime heureux.

AIR.

DOux tranſport, trouble dangereux,
Que dans mon jeune cœur un tendre amour fait naître,
Vous n'oſeriez paroître.
Helas ! pourquoy faut-il qu'un devoir rigoureux
Faſſe perdre à l'amour tant de momens heureux ?

LA SOLITUDE.

IDYLLE.

Juillet 1688.

CHarmante & paisible retraite,
Que de vôtre douceur je connois bien le prix !
Et que je conçois de mépris
Pour les vains embaras dont je me suis défaite !
Que sous ces chesnes verds je passe d'heureux jours!
Dans ces lieux écartez que la nature est belle !
Rien ne la défigure ; elle y garde toûjours
La même autorité, qu'avant qu'on eût contre elle
Imaginé des Loix l'inutile secours.
Icy le Cerf, l'Agneau, le Pan, la Tourterelle,
Pour la possession d'un champ ou d'un verger,
N'ont point ensemble de querelle.
Nul bien ne leur est étranger.
Nul n'exerce sur l'autre un pouvoir tyrannique,
Ils ne se doivent point de respects ni de soins,
Ce n'est que par les nœuds de l'amour qu'ils sont joints,
Et d'Ayeuls éclatans pas un d'eux ne se pique.
Helas ! pourquoy faut-il qu'à ces sauvages lieux
Soient reservez des biens si doux, si précieux ?
Pourquoy n'y voit-on point d'Avare, de parjure?
N'est-ce point qu'entre vous, tranquilles Animaux,
Tous les biens sont communs, tous les rangs sont égaux
Et que vous ne suivez que la seule Nature,
Elle est sage chez vous qui n'êtes point contraints

Par une loy bizarre & dure.
Quelle erreur a pû faire appeller les humains,
Le chef-d'œuvre accomply de ſes ſçavantes mains!
Que pour ſe détromper de ſes fauſſes chimeres
Qui nous rendent ſi fiers, ſi vains,
On vienne méditer dans ces lieux ſolitaires.
Avec étonnement j'y voy
Que le plus petit des Reptiles,
Cent fois plus habile que moy,
Trouve pour tous ſes maux des remedes utiles!
Qui de nous dans le tems de la proſperité
A l'active Fourmy reſſemble?
A voir ſa prévoyance il ſemble
Qu'elle ait de l'avenir percé l'obſcurité;
Et qu'étant au-deſſus de la foibleſſe humaine,
Elle ne faſſe point de cas
De tout ce qu'étale d'appas
La volupté qui nous entraîne.
Quels Etats ſont mieux policez
Que l'eſt une Ruche d'Abeilles?
C'eſt-là que les abus ne ſe ſont point gliſſez,
Et que les volontez en tout tems ſont pareilles.
De leur Roy qui les aime elles ſont le ſoûtien,
On ſent leur aiguillon dès qu'on cherche à luy nuire;
Pour les châtier il n'a rien,
Il n'eſt Roy que pour les conduire,
Et que pour leur faire du bien.
En vain nôtre orgüeil nous engage

A ravaler l'inſtinct qui dans chaque ſaiſon
A la honte de la raiſon,
Pour tous les Animaux eſt un guide ſi ſage.
Ah ! n'avons-nous pas dû nous dire mille fois,
En les voyant être heureux ſans richeſſe,
Habiles ſans étude, équitables ſans loix,
Qu'ils poſſedent ſeuls la ſageſſe ?
Il n'en eſt preſque point dont l'homme n'ait reçû
Des leçons qui l'ont fait rougir de ſa foibleſſe,
Et quoy qu'il s'applaudiſſe, il doit à leur adreſſe
Plus d'un Art que ſans eux il n'auroit jamais ſçû.
Innocens Animaux, quelle reconnoiſſance
Avons-nous de tant de bien-faits ?
Des preſens de la terre, helas ! peu ſatisfaits
Nous vous ſacrifions à nôtre intemperance :
Quelle inhumanité, quelle lâche fureur !
Il n'eſt point d'Animal dont l'homme n'adouciſſe
La brutale & farouche humeur,
Et de l'homme il n'eſt point d'Animal qui fléchiſſe
Le cruel & ſuperbe cœur.
De quel droit, de quel front, eſt-ce que l'on compare
Ceux à qui la Nature à fait un cœur barbare,
Aux Ours, aux Sangliers, aux Loups ?
Ils ſont moins barbares que nous.
Font-ils éprouver leur colere,
Que lorſque d'un chaſſeur avide & temeraire
Le fer ennemy les atteint,
Ou que lorſque la faim les preſſe & les contraint

De chercher à la ſatisfaire ?
Vaſte & ſombre foreſt, leur ſéjour ordinaire,
N'eſt-ce en vous traverſant que leur rage qu'on craint
Helas ! combien de fois cette nuit infidelle
Que vous offrez contre l'ardeur,
Dont au milieu du jour le Soleil étincelle,
A-t-elle été fatale à la jeune pudeur ?
Helas ! combien de fois complice
Et de meurtres & de larcins
A-t-elle dérobé de Brigans, d'Aſſaſſins,
Et d'autres Scelerats aux yeux de la Juſtice ?
Combien avez-vous vû de fois
Le frere armé contre le frere,
Faire taire du ſang la forte & tendre voix,
Et dans l'heritage d'un pere,
Par le crime acquerir de legitimes droits ?
Parlez, foreſt, jadis une de vos ſemblables,
Daigna plus d'une fois répondre à des mortels :
Quelles fureurs auſſi coupables
Pouvons nous reprocher à vos hôtes cruels ?
Si quelquefois entr'eux une rage ſoudaine
Les porte à s'arracher le jour,
Ce n'eſt point l'intereſt, l'ambition, la haine
Qui les anime ; c'eſt l'amour.
Luy ſeul leur fait troubler vôtre ſacré ſilence ;
Amoureux, rivaux & jaloux,
Leur cœur ne peut ſouffrir la moindre préference,
La mort leur ſemble un ſort plus doux.

D'une ſi belle excuſe au dur ſiecle où nous ſommes,
On ne peut déguiſer les maux que nous faiſons,
Non, des meurtres ſanglans, des noires trahiſons
L'amour ne fournit plus aux hommes
Les violens conſeils ni les tendres raiſons.

AIR.

TRiomphez, aimable Printemps,
Du long & triſte hyver qui deſole nos champs,
Et redonnez à nos Bocages
En faveur des heureux Amans,
De verds gazons, d'épais feüillages.
Qu'une agreable nuit regne au milieu du jour,
Et cachez les tendres myſteres:
Revenez, hâtez-vous, helas! vôtre retour
Eſt peut-être attendu par cent jeunes Bergeres.

AIR.

QU'eſt devenu cet heureux tems
Où le chant des Oiſeaux, les fleurs d'une prairie,
Et le ſoin de ma Bergerie
Me donnoient de ſi doux momens?
Cet heureux tems n'eſt plus, & je ne ſçai quel trouble
Fait que tous les plaiſirs ſont pour moy ſans douceur.
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur?
Mais auprés d'Iris il redouble.

STANCES.

Dieux ! qu'eſt-ce que je ſens d'inquiet & de tendre ?
Me ſerois-je laiſſé charmer ?
Helas ! je n'en ſçai rien, je voudrois bien l'apprendre,
Et je n'oſe m'en informer.

D'un charmant ſouvenir je ſuis toute occupée,
Ha ! mon deſtin n'eſt plus douteux,
Mon cœur, vous ſoûpirez, ou je ſuis fort trompée ;
Comme fait un cœur amoureux.

Vous cedez à Tirſis ſans faire reſiſtance,
Vous qu'on a vû plus d'une fois
Traiter impunément avec indifference
Tout ce qu'on a vû ſous mes loix.

Pourquoy m'en étonner ? Tirſis eſt plus aimable
Que tout ce qu'on voit icy-bas,
Et je ne ſens que trop qu'il eſt plus redoutable
Pour qui craint un tendre embarras.

Diſſimulons du moins ces cruelles allarmes ;
Mais quand ce Berger plein d'ardeur
Pouſſera des ſoûpirs, ou répandra des larmes,
Mes yeux vous trahirez mon cœur.

Vous irez découvrir le tourment qui me preſſe,
Et par un regard languiſſant
Vous direz à Tirſis combien je m'intereſſe
Pour toutes les peines qu'il ſent.

Oüy, de tout mon repos vous avoüerez la perte;
Mais dûſſent croître mes ſoucis,
Mes yeux pour vous punir de l'avoir découverte,
Vous ne verrez jamais Tirſis.

AIR.

AImables Habitans de ce naiſſant feüillage,
Qui ſemble fait exprès pour cacher vos amours;
Roſſignols dont le doux ramage
Aux douceurs du ſommeil m'arrache tous les jours.
Que vôtre chant eſt tendre!
Eſt-il quelques ennuis qu'il ne puiſſe charmer!
Mais helas! n'eſt-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus rien aimer?

EPITRE
A MONSIEUR LE DUC DE MONTAUSIER.

LE Dieu couronné de pavots
A peine ce matin m'avoit abandonnée,
Qu'Apollon à mes yeux encor à demi clos
S'est fait voir de lauriers la tête environnée,
Luy que j'avois prié, depuis prés d'une année,
De ne plus troubler mon repos.

Vien chanter, m'a-t-il dit, vien, il faut te resoudre,
A célébrer encor de glorieux exploits.
LOUIS à son Dauphin vient de prêter sa foudre;
Et ce jeune Héros, dont tout suivra les Loix,
A pour son coup d'essay mis Philisbourg en poudre:
Quel plus noble employ pour ta voix?

Apollon, à ces mots, m'a presenté sa Lyre,
Dont j'ay déja tiré tant d'agreables sons:
Je l'ay prise, & malgré les maux dont je soupire,
Pleine du beau feu qu'il m'inspire,
Je vais recommencer d'héroïques chansons.

Illustre Montausier, daigne les faire entendre,

Au Vainqueur, à qui je les doy,
Sur elles tu ſçauras répandre
Un charme, à qui ſon cœur ſe laiſſera ſurprendre :
Sers mon zele, & dis-luy pour moy :

La Saiſon, la Nature, & l'Art unis enſemble
Ont fait pour Philiſbourg des efforts inoüis.
Tu les as ſurmontez ; par toy l'Empire tremble ;
Tu reſſembleras à LOUIS,
Grand Prince ; s'il ſe peut, que quelqu'un luy reſſemble.

Je m'étois attenduë à tout ce que tu fais.
Le Dieu des vers, dans ſes Oracles,
Quoy qu'on ait dit, ne ment jamais.
Lors qu'un fils vint remplir tes plus tendres ſouhaits,
Apollon par ma bouche annonça les miracles
Que tu ferois, lors que la paix
A ta fiere valeur ne mettroit plus d'obſtacles.

Tu n'as que trop tenu ce qu'il avoit promis.
Expoſé nuit & jour au feu des Ennemis ;
On t'a vû mépriſer, en jeune téméraire,
Mille & mille volantes morts,
Et l'on diroit à te voir faire,
Que tu crois, qu'en naiſſant, on ait plongé ton corps,
Comme celuy d'Achille, au fond des eaux fatales,
Qui voyent ſur leurs ſombres bords,

Des Rois & des Bergers les fortunes égales.

Qu'on vient de découvrir de vertus dans ton cœur,
Et que tu fais du temps un glorieux partage !
Que ce partage cauſe & de joye & de peur !
Peut-on regarder ſans frayeur
Les differens perils où ta valeur t'engage ?
Peut-on, ſans t'adorer, te voir donner tes ſoins,
Tantôt à pourvoir aux beſoins
Des Guerriers que la gloire a couverts de bleſſures,
Et tantôt à tracer de fideles peintures
Des grandes actions dont tes yeux ſont témoins ?

Le Soleil infortuné pere
D'un fils indocile, imprudent,
Depuis que Philiſbourg a ſenti ta colere,
Moins lumineux & moins ardent,
D'un cours précipité paſſe à l'autre hemiſphere ;
Il remplit à regret ſon glorieux employ ;
Tu renouvelles ſa triſteſſe,
Lors qu'il te voit conduire avec tant de ſageſſe
Les deſſeins dont Louis s'eſt repoſé ſur toy.

De quel œil penſes-tu que l'Europe regarde
Ce que tu viens d'executer ?
Faire d'Etats, qu'en deux mois ton bras vient d'ajoûter
Aux Etats que le Ciel te garde,
Luy font voir tout ce qu'on hazarde,

Et tout ce qu'on s'apprête encore de regretter
Quand on irrite un Roy, de qui rien ne retarde
Ni les desseins, ni les progrés.

Quelque loin que ta gloire aujourd'huy soit allée,
Elle fait le plaisir du plus sage des Rois,
Quand il voit ta prudence à ta valeur mêlée,
Assurer le bonheur de l'Empire François.
Plus sûr de son destin que ne fut autrefois
Le tonnant rivale de Pelée,
Il ne craint point qu'un fils efface ses exploits.

Arrête une course si belle,
Aux douceurs du repos la saison te rappelle.
Mars fuit les Aquilons, & cherche les Zephirs;
Viens secher les beaux yeux d'une auguste Princesse;
Viens remplir ses plus doux desirs.
Ton ardeur pour la gloire allarme sa tendresse:
L'inquiétude & la tristesse
En ton absence ont pris la place des plaisirs.

Tu jouïs, Montausier, du doux fruit de tes peines,
Ton jeune Achille est triomphant
De l'orgueil des Aigles Romaines;
Vainement contre luy l'Empire se défend,
Philisbourg, Franxendal, Manhein, Treves, Mayence
Que leurs Dieux n'ont pû garantir,
Font bien voir de quel sang le Ciel l'a fait sortir,

Et quelle habile main cultiva dés l'enfance,
La valeur du Héros qui vient d'aſſujettir
Et du Necre & du Rhin l'orgueilleuſe puiſſance.

Sur nos ſacrez Autels, on voit fumer l'encens,
Pour une ſi grande victoire;
Tout retentit icy du doux bruit de ſa gloire:
Mais rien n'eſt comparable aux tranſports que je ſens.
Oüy, l'amitié, l'eſtime, & la reconnoiſſance
Que depuis long-temps je te doy,
Me font bien mieux ſentir qu'au reſte de la France
Un ſuccés dont l'éclat rejaillit juſqu'à toy.

AIR.

L'Aimable Printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs,
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs.
Dés qu'il commence à paroître
Il fait ceſſer les froideurs;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher peut-être.
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs,
L'aimable Printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs.

BALADE.

VOtre bonne foy m'épouvante,
Vous croyez trop legerement.
Si l'on aimoit fidelement,
Serois-je encor indifferente ?
Etre la dupe des douceurs
D'une troupe vaine & galante,
Eſt le deſtin des jeunes cœurs.
De cette conduite imprudente
Il n'eſt cœur qui ne ſe repente.
Tous les hommes ſont des trompeurs.

Jeune, belle, douce, brillante,
Le cœur tendre, l'eſprit charmant ;
Des malheurs de l'engagement
Ne pretendez pas être exempte.
Affectons-nous quelques rigueurs,
On ſe rebute dans l'attente
Des plus précieuſes faveurs.
La tendreſſe eſt-elle contente ;
On entend dire à chaque Amante,
Tous les hommes ſont des trompeurs.

Vous croyez que la crainte invente
Les dangers qu'on court en aimant,

S'il plaît à l'Amour, quelque Amant
Un jour vous rendra plus ſçavante.
Vers les dangereuſes langueurs
Vous avez une douce pente ;
Vous ſoupirerez des malheurs
Dont vous paroiſſez ignorante ;
Vous meriterez qu'on vous chante,
Tous les hommes ſont des trompeurs.

ENVOY.

SI pour vous épargner des pleurs
Ma raiſon n'eſt pas ſuffiſante,
Regardez ce que repreſente
Le Serpent caché ſous les fleurs,
Il nous dit, tremblez, Amarante,
Tous les hommes ſont des trompeurs.

AIR.

DOux tranſports, trouble dangereux,
Que dans mon jeune cœur un tendre Amour fait naître,
Vous n'oſeriez paroître.
Helas ! pourquoy faut-il qu'un devoir rigoureux
Faſſe perdre à l'Amour tant de momens heureux ?

EPITRE
A MONSIEUR LE MARECHAL DUC
DE VIVONNE.

VOus que Neptune a vû cent fois
Vainqueur des Ennemis du plus grand Roy du monde,
Vous qui n'avez pas fait moins de fameux exploits
En terre ferme que sur l'onde.
Genereux Maréchal, conservez tous mes droits,
Un puissant Ennemy contre moy se declare;
Contre qui je sens bien que je ne puis tenir;
Pour m'ôter l'honneur il prepare
Tout ce que l'esprit peut fournir.
La fortune pour moy toûjours impitoyable,
Ne pouvoit dans tout l'Univers
Me faire un Ennemy plus fort, plus redoutable
Que l'illustre Duc de Nevers.
Ah Seigneur! à ce nom vous changez de visage:
Helas! je devois bien prévoir
Que l'amitié qui vous engage
L'emporteroit sur le devoir,
Et que sans vous en émouvoir
Vous verriez mon honneur faire un triste naufrage.
Cependant, vous sçavez combien l'honneur est cher.
Vous sçavez que LOUIS ordonne

Que vous faſſiez punir ſans excepter perſonne,
Ceux qui veulent nous l'arracher.
Je le perdray pourtant ſi vôtre ordre n'empêche
Qu'on ne l'attaque fortement,
Ce n'eſt pas veritablement
Ce certain honneur qu'on nous prêche,
Qu'il faut garder ſoigneuſement,
C'eſt l'honneur de chanter mieux que tous nos Orphées
L'invincible & ſage LOUIS,
J'ay ſur eux remporté de glorieux trophées,
Et Nevers favory des neuf ſçavantes Fées,
Veut m'ôter par ſes chants l'honneur dont je jouïs.

AIR.

NE pourrois-je donc point connoître
Quel eſt ce redoutable Amour,
Qui de mon jeune cœur un jour,
A ce qu'on dit, fera le maître?
Ce Berger ſi charmant, ſi beau,
Qui ſous nos chefnes verds tous les ſoirs vient m'attendre,
Et qui connoît quelle herbe eſt propre à mon troupeau,
Ne pourroit-il point me l'apprendre?

STANCES.

DAns un charmant deſert, où les tendres Zephirs
Folâtrent tout le jour avec la jeune Flore,
Je forme d'innocens deſirs,
En ſongeant au Berger que j'aime & qui m'adore,
Et je rêve à tous les plaiſirs
Que, s'il étoit icy, je goûterois encore.

Helas! cent fois la nuit, helas! cent fois le jour,
Je m'imagine voir dans ce lieu ſolitaire
Tirſis prêt d'expirer d'amour,
Me dire en ſoûpirant: L'Aſtre qui nous éclaire
Ne voit rien quand il fait ſon tour,
Qu'on doive comparer au bonheur de vous plaire.

Lorſqu'auprés d'un ruiſſeau par mes larmes troublé
Je m'amuſe à chanter par quelle violence
Mon eſprit ſe trouve accablé,
Des cruelles douleurs d'une ſi longue abſence;
Toûjours un ſoûpir redoublé
De ma triſte Chanſon vient rompre la cadence.

Pour flater ma douleur je ne ſçay que choiſir
Le chant des Roſſignols, le bruit d'une fontaine,
Rien ne charme mon déplaiſir.

J'en parle ſi ſouvent aux Nymphes de la Seine,
Que je ne donne pas loiſir
Aux Echos d'alentour de prendre un peu d'haleine.

Vous que j'ay tant gravé ſur les bois d'alentour,
Beau nom de ce Berger ſi cher à ma memoire,
Croiſſez comme fait nôtre amour,
Comme fait ma douleur, & comme fait ſa gloire,
Afin de témoigner un jour
Une fidelité qu'on aura peine à croire.

Et toy Tyran des cœurs, Enfant délicieux,
Dont l'empire s'étend ſur toute la Nature.
Amour, ramene dans ces lieux
L'aimable & cher Auteur des peines que j'endure,
Ou la mort en fermant mes yeux
A ton divin pouvoir s'en va faire une injure.

AIR.

ALeandre ce Héros charmant,
Ne paroît plus ſenſible à mon amour fidelle,
Il court ſans m'écouter où la gloire l'appelle,
Il préfere au plaiſir d'être aimé tendrement,
Les perils où conduit cette gloire cruelle.
Ah! que de pleurs coûte un Amant
Qu'il faut partager avec elle.

A MONSIEUR GARNIER.

UNe bourſe dans ce temps-cy,
Ou même chez les gens du plus haut caractere,
A travers la dorure éclate la miſere,
Bſt, il faut l'avoüer icy,
Un meuble aſſez peu neceſſaire,
A peu prés tout autant, qu'un vieux Amant tranſi
L'eſt à jeune & coquette fille.
Cependant comme à l'Ombre ayant ſouvent Codille,
Et quatre Matadors auſſi,
On pourroit aiſément trouver quelque reſſource,
Recevez mon preſent, & qu'auprés d'un bon feu
Le Demon qui préſide au jeu,
De Louis tous les jours remplifſe cette bourſe.
Damon, d'un ſemblable ſecours
Vous avez ſelon moy plus beſoin que perſonne,
Vous que vôtre penchant porte à donner toûjours,
Sans vouloir jamais qu'on vous donne;
Et dont l'eſprit plus fort que les autres eſprits,
Et plus plein de délicateſſe,
Fait voir pour la fortune un genereux mépris.
Si cette inconſtante Déeſſe,
A qui par vanité nous ſacrifions tous,
Avoit moins d'injuſtice, & de ſcelerateſſe,
On n'auroit lieu de faire aucun ſouhait pour vous.

EPITRE
A MONSIEUR LE DUC
DE MONTAUSIER.

SUr vos Lettres, ſur vos Diſcours,
(On ne peut pas de meilleurs gages,)
Je croy, Seigneur, que mes ouvrages
Vous ont plû, vous plairont toûjours.

Dans cette juſte confiance
Qui fait mon plaiſir le plus doux,
Je vous en offre un, qui je penſe,
N'a jamais été vû de vous.

Si de l'examiner vous vous donnez la peine,
Son tour ne vous déplaira pas;
Et vous n'y trouverez, ſans faire trop la vaine,
Rien de guindé, ni rien de bas.

Comme de ſon travail d'ordinaire on s'entête,
Ce que je dis du mien fait ſur vous peu d'effet.
Il n'eſt ſans doute point parfait,
Mais mon excuſe eſt toute prête,
J'étois jeune quand je l'ay fait.

Belle excuſe à donner, me direz-vous peut-être
D'un air bruſque, d'un ton fâché,
Falloit-il le faire paroître
Que vous ne l'euſſiez retouché ?

Ah Seigneur ! depuis quatre luſtres
Pour faire qu'il ſoit ſans défauts,
Une troupe d'amis illuſtres
A joint ſes ſoins à mes travaux.

Mais ſoins infortunez, & travaux inutiles,
Les enfans que l'Himen fournit,
A corriger ſont moins faciles
Que tous les enfans de l'Eſprit.

Tel eſt celuy pour qui j'eſpere
Ce genereux ſecours éprouvé tant de fois.
Apollon n'en eſt pas le pere,
C'eſt à l'Himen que je le dois.

Je voudrois fort qu'il plût. Mais Seigneur, il me ſemble
Qu'il faut pour prévenir le monde en ſa faveur,
Qu'il puiſſe aller par vous au Heros qui raſſemble,
Avec la qualité d'équitable vainqueur,
La pieté ſincere & la ſiere valeur
Vertus qu'on ne voit guere enſemble.

LE SONGE D'IRIS.

QUe tu reviens diligemment.
Ne ceſſeras-tu point, impatiente Aurore,
De courir aprés un Amant ?
Non, je te parle vainement,
Demain tu reviendras encore ;
Laſſe de ton vieillard, tu cherches tous les jours
Ce chaſſeur qui fait moins de conte
De la folle ardeur qui te dompte,
Que de la dépoüille d'un Ours.

Tu n'es pas la ſeule Déeſſe
Que l'amour a forcée à recevoir ſa loy,
Diane & Venus comme toy,
Pour de ſimples mortels ont eu de la tendreſſe ;
Mais enfin ſi leurs cœurs ſe ſont laiſſez charmer,
Leurs Amans ont brûlé pour elles :
Toy ſeule entre les immortelles,
N'as jamais pû te faire aimer.

Pour ſauver l'honneur de tes charmes,
Les Muſes ces ſçavantes ſœurs
Nous ont impoſé ſur les larmes,
Qu'au ſortir de ton lit tu répans ſur les fleurs.
Ce n'eſt point ton fils mort qui cauſe tes douleurs,

Un trait plus cuisant t'a blessée,
Le mépris que Cephale a fait de tes faveurs,
Toûjours present à ta pensée,
Est ce qui fait couler tes pleurs.

Elle fait plus encor, cette troupe qui t'aime,
Elle dit, que l'éclat vermeil
Dont on voit l'Orient se peindre à ton réveil,
Vient des roses que ta main seme
Dans la carriere du Soleil.
Quel conte! si le Ciel prend la couleur des roses
Lorsque tu viens ouvrir la barriere du jour,
C'est que le Ciel qui voit la honte où tu t'exposes,
Rougit pour toy de ton amour.

Dans quelque autre mortel plus galant que Cephale,
Que n'as tu trouvé des appas!
Il eût moins façonné sur la foy conjugale:
Ordinairement icy-bas
La plus belle épouse n'est pas
Une dangereuse rivale.
Contente entre ses bras de ton heureux destin,
Tu n'aurois pas des mers où le Soleil se plonge,
Fait sortir son char si matin,
Et j'aurois achevé mon songe.

Tu l'as interrompu par ton cruel retour
Dans l'endroit le plus agreable,
Je croyois être helas ! dans un charmant ſéjour,
Où ſur un verd gazon de cent larcins coupable,
Je voyois à mes pieds l'amant le plus aimable,
Le plus plein de reſpect, & le plus plein d'amour.
Le ſommeil me rendoit ce me ſemble moins fiere ;
Et quand ton vif éclat a frapé ma paupiere,
Il juroit de m'aimer juſqu'à ſon dernier jour.
Pour la perte d'une chimere :
Ne me reproche point que je fais trop de bruit ;
Je ſçay que la raiſon conduit
A ne regretter point, ou ne regretter guere
Un faux bien qui dans l'air s'envole avec la nuit.
Mais reflexion importune,
Où trouve-t'on des biens certains
Que rien n'arrache de nos mains,
Et ceux de la nature, & ceux de la fortune,
Que ſont-ils que des ſonges vains ?
Tout le tems qu'un beau ſonge dure,
Si nous ſommes auſſi contens
Des biens que nous devons à ſa douce impoſture,
Que s'ils étoient vrais & conſtans :
Peut-on les perdre ſans murmure ?
Helas ! n'eſt-ce donc point une heureuſe avanture
Pour qui laiſſe au devoir conduire tous ſes pas,
De pouvoir ſans bleſſer la vertu la plus pure,
Ecouter ſur un lit de fleur & de verdure

Un amant qui ne déplaît pas ?

A ces mots ſon dépit ceſſant d'être le maître,
La jeune Iris ſe tût, pouſſa de longs ſoûpirs,
Rougit, & ſe livra peut-être
A de dangereux ſouvenirs.

A MONSIEUR
TURGOT DE SAINT CLER.

MADRIGAL.

Miniſtre de Themis, dont la rare prudence
Du Dedale des Loix démêle les détours,
Et chez qui la foible innocence,
Rencontre un promt & ſûr ſecours,
Qu'il eſt doux à mon cœur que le vôtre s'explique
Contre les peu tendres amours
Dont à la honte de nos jours
Preſque tout le monde ſe pique !
Par là, d'une orgüeilleuſe & mordante Critique,
Je ne ſentiray point le dangereux pouvoir.
Oüy, puiſque vous loüez l'horreur que je fais voir
Des vices où le ſiecle abonde,
On n'oſera blâmer mon juſte emportement.
Illuſtre Saint Cler, dans le monde
Qui ne ſçait de quel poids eſt vôtre ſentiment ?

EPITRE
A MONSIEUR LE DUC
DE MONTAUSIER.

AMy ferme & fidele, unique & ſûr azile, 1689.
Pour le merite malheureux,
Prodige de la Cour, ennemy genereux
De la complaiſance ſervile ;
Illuſtre Montauſier, l'honneur de ces climats,
Pour qui les portes du trépas
Ont ſemblé ſi long-tems ouvertes.
Qui pourroit vous connoître, & ne pas regarder
Comme la plus grande des pertes,
Une mort que le Ciel ne peut trop retarder.

Tandis que d'une ame heroïque
Vous ſoûteniez des maux ſi longs, ſi douloureux ;
Tandis que gémiſſoit pour vous la voix publique,
Eloge qui n'eſt point douteux.
Nos cœurs ne furent pas les ſeuls qui s'affligerent.
Ces Dieux à qui la crainte éleva des Autels ;
A ce qu'on m'a dit, partagerent
L'inquietude des mortels.

Dans le doux loiſir que vous donne
L'heureux retour d'une ſanté,

Qui doit vous faire voir encor plus d'une Automne,
Ecoutez-moy ; voicy ce qu'on m'en a conté.

Un Dieu de vôtre connoiſſance,
Capricieux, cruel, & qu'on appelle Amour,
A la Nymphe aux cent voix demandoit l'autre jour,
Que fait-on maintenant en France ?
Car vous n'ignorez pas, je penſe,
Que je n'habite plus dans ce charmant ſéjour.

Ce qu'on y fait, répondit-elle ?
LOUIS dont autrefois vous étiez ſatisfait,
S'y prepare à punir l'audace criminelle
Des nombreux ennemis que ſa gloire luy fait.
Le goût pour ces ſortes d'ouvrages,
Qu'inſpirent les ſçavantes Sœurs,
S'y perd faute de protecteurs.
On y fait peu de cas de vos doux badinages,
Le vin, le jeu, la chaſſe, y paroiſſent meilleurs ;
Et le petit nombre de cœurs
Pour qui le merite a des charmes,
Y ſent pour Montauſier les plus vives alarmes,
Il a de mortelles langueurs.

Quoy, Montauſier perdroit la vie,
S'écria cet enfant ! qui vous a fait aimer
De l'incomparable Julie,
Que le Ciel avoit pris tant de ſoin de former,

Cruelle Renommée ! ah ! que viens-je d'entendre ?
En achevant ces mots il pâlit, il trembla,
Il ne voulut plus rien apprendre,
Et vers Jupiter il vola.

Eſt-ce ainſi, Maître du tonnerre,
Luy dit-il bruſquement devant les autres Dieux,
Que vous veillez ſans ceſſe au bonheur de la terre ?
De la troupe des maux le plus pernicieux,
Déclare à Montauſier une cruelle guerre.
Eſt-il des jours plus précieux ?

Hé ! d'où vient qu'Apollon qui dans ce coin rumine
Quelques inutiles chanſons,
Et qui divinité de deux ou trois façons,
Se mêle de la Medecine ;
Ne cherche point quelque racine
Qui gueriſſe l'appuy de ſes chers nourriſſons ?

Quoy ! je verray perir comme un homme ordinaire,
Un amy dont le cœur me reſpecta toûjours,
Et qui m'a garanty de tous les mauvais tours,
Que de tout tems l'Himen eſt en droit de me faire !
Non, non, pour Montauſier j'obtiendray du ſecours,
Vous avez intereſt de ne me pas déplaire.

Mais ne diroit-on pas qu'être de ſes amis,
S'écria le Dieu de la Thrace,

Exemte de ſouffrir la fatale diſgrace
Où tous les hommes ſont ſoûmis ?
Amour, vous portez loin l'audace,
Vous devriez être content
Que ce mortel, cet homme illuſtre,
Pour qui vous vous empreſſez tant,
Ait finy le ſeiziéme luſtre.
Dans le plus terrible danger,
Je l'ay vû tant de fois ſi peu ſe ménager ;
Tant de fois de larges bleſſures,
Mes yeux ont vû le fer & le feu le couvrir,
Qu'il ne devroit plus être en état de mourir.

A cette belle remontrance,
L'Amour depuis long-tems irrité contre Mars,
Gardoit un dangereux ſilence,
Et promenoit ſur luy d'étincelans regards.
Entre ces Dieux cruels le deſordre alloit naître,
Si le grand Jupiter toûjours bon, toûjours doux,
N'eût appellé l'Amour pour luy faire connoître,
Que du fatal inſtant il n'étoit point le maître,
Au fier deſtin adreſſez-vous,
Luy dit-il, je le voy paroître.

Alors le petit Dieu mutin,
Oubliant tout d'un coup Mars & ſa réprimande,
Les yeux baignez de pleurs, harangua le deſtin.
O vous ! à qui rien ne commande,

O vous... ne me fais point de discours superflus,
Interrompit l'Etre inflexible,
Je sçay ce que tu crains, mais ne t'afflige plus.
De tout tems j'ai marqué dans ce livre terrible,
Qui de tous les mortels regle les actions,
Que Montausier verra cette ligue orgüeilleuse,
Malgré les vains efforts de tant de légions,
Apprendre aux autres Nations,
Des exploits de Louis, la suite merveilleuse.

Je ne vous diray point quels furent les transports
Du Dieu dont tout connoît la puissance suprême,
Pour les représenter, l'éloquence elle-même,
Feroit d'inutiles efforts.
Il me semble qu'il dût, dans l'excés de sa joye,
Sentir tout ce que j'ay senty,
Quand j'appris que des maux où vous étiez en proye,
Le Ciel vous avoit garenty.

Ne traitez point, Seigneur, cecy de bagatelle,
Ce que je vous écris, je le tiens de bon lieu.
Est-il rare qu'une mortelle,
En commerce avec plus d'un Dieu,
Sçache du Ciel quelque nouvelle?

A MONSIEUR
LE BARON DE BRETEUIL.

QUand de mes intereſts vous voulez vous charger,
Songez-vous à ce que vous faites ?
Contre qui le voudra, j'offre icy de gager,
Deux ou trois tendres chanſonnettes,
Que mon étoile à corriger
Vous coûteroit plus qu'à changer
Toutes les prudes en coquettes.

Ne me renvoyez point à certains cheveux gris,
Sur leſquels au retour de la celebre Ville,
Qui fut le berceau de Virgille,
Se récrierent tant Verſailles & Paris ;
Et qu'en homme remply d'adreſſe,
Vous donnez tous les jours aux meres, aux maris,
Pour garants de vôtre ſageſſe.
A quoy vous ſerviroit de prendre ce détour ?
J'ay l'honneur de vous bien connoître.
Daphnis, affectez de paroître
Autant qu'il vous plaira dégoûté de l'amour :
Formé pour le ſentir & pour le faire naître,
Vous m'avez bien la mine d'être
En commerce galant juſques au dernier jour.

Quand je dévoile ces myſteres,
Je croy vous voir me dire avec un air grondeur :
Si pour aimer toûjours le Ciel a fait mon cœur,
De quoy vous meſlez-vous, ſont-ce-là vos affaires ?
Non vraiement, ce ne les ſont pas,
Je ne ſuis point à me le dire.
Mais bien vous en a pris, que je n'ai fait que rire
De l'affront que reçoit mon ſexe en pareil cas.
Vous auriez fait, d'Iphis, le vilain perſonnage :
Oüy, ſans doute, ma perte eût été d'âge en âge,
Celebre par vôtre trépas ;
Si j'avois pris, ſelon l'uſage,
La querelle de mes appas.

Plus je repaſſe dans ma tête
Ce tems, où par malheur pour Meſſieurs les Epoux,
Vous alliez tous les jours de conquête en conquête,
Et plus je trouve malhonnête,
Que vous n'ayez daigné rendre le mien jaloux,
Cecy n'eſt point plaiſanterie.
Pour vous, comme pour moy, c'eſt un vilain endroit,
Tous deux vingt ans de moins, tous deux ſous même toît,
Sans la moindre galanterie ?
O ſiecle ! ô mœurs ! qui le croiroit !
Eſt-ce ma faute ? Eſt-ce la vôtre ?
Parlez ; mais que vais-je éplucher ?
Si les nœuds de l'amour n'ont pû nous attacher,

Tous deux vingt ans de plus, & tous deux loin de l'autre,
Il eſt bien tems de s'en fâcher.

Mais quand de nos tiedeurs j'aurois trouvé la cauſe,
Il n'en ſeroit ni plus ni moins.
Rempliſſons nôtre eſprit de plus ſolides ſoins,
Daphnis, autre tems, autre choſe;
Je vous quitte aujourd'huy, d'hommages, de deſirs;
Exemple dans mon ſexe, aſſez grand, aſſez rare;
Après avoir paſſé la ſaiſon des plaiſirs,
Au hazard des affronts que l'amour nous prepare,
Souvent nous pouſſons des ſoûpirs.
Mais quelle vanité barbare
Fait que j'oſe inſulter à de pareils malheurs?
Je meriterois bien de faire les humeurs
De quelque avanture bizarre!
Et d'être le joüet de nos jeunes Seigneurs.

Eloignons cette idée, elle eſt trop effroyable
Pour la conſerver plus long-temps.
Tout ce qu'a l'amitié de tendres mouvemens
M'en offre une plus agreable.
C'eſt à vous à tenir ce qu'elle me promet,
Vous qui voulez, Daphnis, que ſes nœuds nous uniſſent
Et que de quelques ſoins, vos ſoins me garantiſſent;
C'eſt à vous d'empêcher que tout ce que permet
Une conduite negligente,

Faute qu'ami, d'humeur galante,
A peu prés comme vous, aſſez ſouvent commet,
Faſſe qu'un jour je me repente
Du doux engagement où l'amitié nous met.
Pour moy qui ſuis égale, & qui ne ſuis qu'amie,
Vous ne devez pas avoir peur
De trouver au fond de mon cœur
Un ſeul moment du jour ma tendreſſe endormie.

AIR.

TAndis que vous êtes belles,
Des cœurs ſoûmis & fidelles
Ecoutez les doux ſoûpirs;
Riez, charmante jeuneſſe,
Des leçons que fait ſans ceſſe
Contre les tendres deſirs,
La raiſon aux airs ſeveres.
Hé! ſont-ce-là ſes affaires,
Se connoît-elle en plaiſirs?

A MONSIEUR
LE MARQUIS DE MARCILLY,
Pour le jour de la Saint Louis.

POur imiter vôtre Patron,
Non pas en tout, mais en partie,
(Car de la ſainteté vous n'avez nulle envie)
Vous voulez, Marquis, ce dit-on,
Aller crever en Hibernie.
Ne vous récriez point ſur la comparaiſon
De la gent Irlandoiſe à la gent Sarrazine,
C'eſt tout un ; & s'il faut que l'humeur Paladine
Vous faſſe guerroyer en ce maudit canton,
Je gage * Marmuſe & Mignon,
Que vous regretterez ma mauvaiſe cuiſine.

* *Chat & Eſcureuil.*

AIR.

IL eſt tems de nous allarmer
De l'amoureux Daphnis, fuyons le tendre hommage,
La rigueur eſt ſouvent d'un difficile uſage.
Ha ! de quelque fierté qu'un cœur puiſſe s'armer,
Lors qu'un Amant qui plaît parle un certain langage :
Il en coûte moins pour aimer,
Qu'il n'en coûte pour être ſage.

SUR LA MORT DE MONSIEUR LE DUC DE MONTAUSIER.

IDILE.

SUr le bord d'un ruiſſeau paiſible 1690.
Olimpe ſe livroit à de vives douleurs,
Et malgré ſes autres malheurs,
Au ſort de MONTAUSIER attentive & ſenſible,
Diſoit en repandant des pleurs :
Qu'allez-vous devenir belles infortunées
Muſes, qu'il protegea dés ſes jeunes années ?

Qu'allez-vous devenir, heroïques Vertus,
Vous qui tremblantes, éplorées,
Aprés vos Temples abbatus,
Chez luy vous étiez retirées ?
Les titres précieux dont furent revêtus
Ces Grecs & ces Romains, ornemens de l'Hiſtoire,
Sont dûs à ce Heros d'immortelle memoire,
Qui par des ſentiers peu battus,
Marcha d'un pas égal vers la ſolide gloire.

Muſes ; Vertus : helas ! qui ſera vôtre appuy ?
Et qui regardera comme d'affreux ſpectacles

Vôtre misere & vôtre ennuy ?
Qui vous écoutera ? qui voudra comme luy,
Vous conduire à travers d'innombrables obstacles
Au grand Roy qui regne aujourd'huy ?
Ah ! qu'une telle perte ouvre de précipices !
Qu'elle va vous livrer à d'injustes caprices !
Que de dédains, & de dégoûts !
Muses ; Vertus : helas ! l'Ignorance & les Vices
Peut-être par sa mort triompheront de vous.

Injustice de la Nature !
Les arbres dont l'ombrage embellit ces côteaux
Ne craignent point des ans l'irreparable injure ;
Leur vieillesse ne sert qu'à les rendre plus beaux.
Aprés avoir d'un siecle achevé la mesure,
Ils passent bien avant dans des siecles nouveaux :
Où voit-on quelqu'homme qui dure
Autant que les sapins, les chesnes, les ormeaux ?

Mais pourquoy m'amuser dans ma douleur mortelle
A faire à la Nature une vaine querelle ?
Arbres qui vivez plus que nous,
Joüissez d'un destin si doux ;
J'ay bien d'autres sujets de murmurer contr'elle.
Puis-je voir sans blâmer des ordres si cruels,
Qu'un de ces indignes mortels
Que dans sa paresse elle forme
De ce qu'elle a de plus mauvais,

Plus tard que MONTAUSIER s'endorme
De ce fatal ſommeil qui ne finit jamais ?

Un excés de douleur & de délicateſſe
Porte ma colere plus loin.
Tout homme quel qu'il ſoit, dont elle a pris le ſoin
De conduire la vie à l'extrême vieilleſſe,
Quand il s'offre à mes yeux, les bleſſe.
Non, je ne ſçaurois plus ſouffrir
Que de la fin d'un ſiecle icy quelqu'un approche,
Sans luy faire un ſecret reproche
Du long-tems qu'il eſt à mourir.

Vous, qu'avec une ardeur ſincere
J'invoquois pour ſauver une Tête ſi chere,
Dieux quelquefois ingrats & ſourds !
Seize luſtres entiers ne firent pas le cours
D'une vie également belle,
Et qui devoit durer toûjours,
Si le merite étoit un aſſuré ſecours
Contre une loy dure & cruelle.
Vous ne vouliez pas que ſon cœur
Eût le plaiſir de voir ce Prince dont l'Enfance
Fut confiée à ſa prudence,
Une ſeconde fois Vainqueur
Des fieres Nations que l'envie & l'erreur
Oſent armer contre la France.

Vous êtes ſatisfaits. Les barbares efforts
De la Déeſſe qui délie
Les inviſibles nœuds qui joignent l'ame au corps,
Ont fait que ſur les ſombres bords
MONTAUSIER a réjoint ſa divine Julie.
Tous deux, malgré cette eau qui fait que tout s'oublie,
Sentent encor de doux tranſports;
Et tous deux ſont ſuivis de ces illuſtres morts,
Qui dans une ſaiſon aux Muſes plus propice,
Firent de leurs charmans accords
Retentir ſi long-tems le Palais d'Artenice,
Tandis que des grands noms du Heros que je plains
Aux ſiecles à venir on tranſmet la memoire,
Et que les plus ſçavantes mains
Elevent à l'envi des Temples à ſa gloire.

AIR.

SUivy des Roſſignols, des Zephirs, des Amours,
Et couronné de fleurs nouvelles;
Le Printems ramene toûjours
Les plaiſirs avec les beaux jours.
Mais helas! ce n'eſt plus pour les Amans fideles.

A MONSIEUR CAZE.

Pour le jour de ſa Fête.

ON dit que je ne ſuis pas Bête. 1690.
Cependant, n'en déplaiſe aux donneurs de Renom,
Quand il faut chanter vôtre Fête,
Je ne ſçaurois tirer un ſeul vers de ma tête.
Jean! que dire ſur Jean? c'eſt un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une Epithete honnête.
Jean des Vignes, Jean Logne.... où vais-je? trouvez bon
Qu'en ſi beau chemin je m'arrête;
Et que pour comparer vous & vôtre Patron,
Je prenne ſur un autre ton,
Ce que la Legende me prête.
M'y voilà. Commençons par le Saint qu'aujourd'huy
Nôtre Mere la ſainte Egliſe
Ordonne que l'on ſolemniſe,
Et voyons quel rapport vous avez avec luy.
Ou je m'y connois mal, ou vous n'en avez guere,
Point du tout même, à parler franc,
L'Evangeliſte & vous, plus je vous conſidere,
Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pû de Sathan éviter tous les pieges.
Avoir été d'un Dieu le Diſciple chery.
Juſqu'à la fin des tems voir les glaçons, les neiges,

Faire place au Printems fleury.
Privilege, qui ſeul vaut tous les privileges!
N'eſt pas, ſelon moy, ce qui fait
De l'Apôtre & de vous toute la difference,
Et l'Apocalypſe eſt un trait,
Qui fuſſiez-vous un Saint parfait,
Gâteroit fort la reſſemblance.
O, qu'heureuſes auroient été
Quantité de doctes cervelles,
Si Saint Jean eût écrit avec la netteté,
Qui, jointe au tour charmant, aux graces naturelles,
Rend vos tendres chanſons ſi belles!
Mais que fais-je! où m'emporte un enjoument outré?
Comparer un Livre ſacré
A de prophanes bagatelles!
De telles libertez trouvent plus d'un cenſeur,
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Evitons un danger qui n'eſt jamais ſans honte.
Peut-être chez le Précurſeur
Trouverons-nous mieux nôtre conte.
Eſſayons. Ah! c'eſt encor pis.
Vous n'êtes en rien paralleles.
Il prêchoit au deſert, & vous dans les ruelles.
Une peau de Chameau faiſoit tous ſes habits.
Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles.
Il ſe deſalteroit dans un coulant ruiſſeau,
Se nourriſſoit de ſauterelles.
Vous ne quitteriez pas les ortolans pour elles.

Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que l'eau
Que boivent à longs traits les neuf doctes pucelles.
Vous le voyez, j'ay beau chercher,
Tourner, approfondir, paſſer d'un Saint à l'autre,
Vous n'avez rien du tout, ſoit dit ſans vous fâcher,
Du Précurſeur ny de l'Apôtre.
J'enrage cependant avec mon bel eſprit.
Auſſi pourquoy faut-il, tourné comme vous êtes,
Porter un nom qui ne fournit
Rien d'agreable à dire aux plus ſçavans Poëtes,
Et ſur qui, ſi j'oſois en croire mon dépit,
Je reviendrois aux épithetes?
Demeurez-en d'accord, ce n'eſt pas ſans raiſon,
Que de vôtre nom effrayée:
Je me ſuis d'abord écriée,
Que diray je ſur un tel nom?
J'ay prévu l'embarras, quand je fais quelque ouvrage,
Je tâte toûjours le terrain.
Ah! que maudit ſoit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage.
Il étoit ſans doute en courroux,
Et vouloit vous faire une injure.
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure!
Croyez-moy, débaptiſez-vous.

RONDEAU.

ENtre deux draps de toille belle & bonne,
Que tres-ſouvent on rechange, on ſavonne,
La jeune Iris au cœur ſincere & haut,
Aux yeux brillans, à l'eſprit ſans défaut,
Juſqu'à midy volontiers ſe mitonne.

Je ne combats de goûts contre perſonne,
Mais franchement ſa pareſſe m'étonne,
C'eſt demeurer ſeule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainſi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne;
A ſoûpirer on s'exerce bien-tôt,
Et la vertu ſoûtient un grand aſſaut,
Quand une fille avec ſon cœur raiſonne
Entre deux draps.

EPITRE
A MONSEIGNEUR LE DUC
DE BOURGOGNE,
SUR LA PRISE DE MONS.

TOy chez qui la raiſon devance les années. 1691
Toy qui fais déja voir ces guerrieres ardeurs
Dont ont brûlé tous les grands cœurs.
Prince, à qui je promis de belles deſtinées,
Quand l'eſprit agité des divines fureurs,
Je couvris ton berceau de fleurs,
Souffre qu'à ta gloire ſenſible
J'entre dans les raiſons qui doivent t'irriter.
Pour un Heros naiſſant quel chagrin plus terrible,
Que lors qu'il voit executer,
Ce qu'on ſçait qu'il eſt impoſſible
A tous les Heros d'imiter.
Pour flater ta douleur je ſçay qu'on pourra dire,
Que les évenemens divers,
Qui font le deſtin d'un Empire
Circulent avec l'Univers.
Qu'en ſon ſein la nature enfin ne tient encloſes
Qu'un nombre limité de choſes.

Que nous voyons paſſer & revenir toûjours.
Et qu'ainſi ta valeur unie à ta prudence,
Pourra bien donner à la France
Des jours auſſi beaux que nos jours.

Mais pourquoy t'abuſer ! quand les guerres futures
Rameneroient pour toy ces grandes avantures
Qui de l'oubly ſauvent les noms.
On ne reverra plus enſemble
Les circonſtances que raſſemble,
En faveur de LOUIS, la conquête de Mons.
Cherche pourtant à ſuivre l'exemple qu'il te donne.
Si l'immortel Laurier dont ſon front ſe couronne
N'eſt reſervé que pour luy ſeul.
Tu dois te conſoler dans l'agreable attente
D'une gloire aſſez éclatante,
Tu peux ſans être égal à ton auguſte Ayeul;
Paſſer tous les Heros que l'Antiquité vante.

Tu t'offenſes, Prince charmant :
Mais écoute un peu moins ta fierté naturelle,
Et pour voir ſur ce rare & grand évenement
Si je parle plus juſte qu'elle,
Quitte les Jeux, les Ris, où ton âge t'appelle,
Entre avec moy pour un moment
Dans tout ce que renferme une action ſi belle.
Voy cet amas prodigieux
De Bombes, de Canons, images de la Foudre

Qui jadis reduiſit en poudre
Les Titans trop ambitieux.
Dans le tems même conſidere
Ce Camp où l'abondance accompagne les pas
D'un monde de vaillans Soldats :
Peu ſemblable à ces Camps qu'une affreuſe miſere
Dépeuple autant que les Combats.
Avec tant de ſecret, d'activité, d'adreſſe,
Un ſi grand deſſein s'eſt conduit,
Que la Nymphe qui vole & qui parle ſans ceſſe,
N'en a pû répandre le bruit.
Utile & glorieux ouvrage
De ce Miniſtre habile, infatigable & ſage,
Que le plus grand des Rois de ſa main a formé ;
Que ni difficulté ni travail ne rebute,
Et qui, ſoit qu'il conſeille, ou ſoit qu'il execute,
De l'eſprit de LOUIS eſt toûjours animé.

Sur ces préludes de Victoire
C'eſt aſſez arrêter tes yeux,
Regarde naître en d'autres lieux
D'autres occaſions de gloire.
Voy l'orgüeilleux Naſſau, ce fameux Criminel,
A la Paix obſtable éternel,
Quitter ces ſables blancs que la Mer enveloppe.
Voy cet Uſurpateur à travers les hazards
Toucher à d'autres bors, & de toute l'Europe

Attirer ſur luy les regards.
Dans ces vaſtes Marais où jadis ſes Ancêtres
Ouvrirent la porte aux erreurs,
Quand d'un peuple infidele armé contre ſes Maîtres
Ils animerent les fureurs.
Il ſe voit une Cour nombreuſe, magnifique,
De Guerriers & de Souverains,
Victimes de ſa politique.
Il voit ces fiers Republicains
Mettre leur ſort entre ſes mains,
Souffrir qu'il leur impoſe un joug peſant & rude,
Et d'un peuple ennemy de toute ſervitude
N'être plus aujourd'huy que les Fantômes vains.

Tandis qu'à longs traits il s'enyvre
De l'encens qu'il reçoit, des honneurs qu'on luy rend,
LOUIS, que la Victoire eſt engagée à ſuivre,
Marche, attaque Mons, & le prend.
Il ſemble que Naſſau de diverſes Provinces,
N'ait pris ſoin d'aſſembler ce grand nombre de Princes
Qu'il avoit flattez, ébloüis,
Par l'agreable eſpoir d'une vengeance promte,
Que pour voir de plus prés ſa honte,
Et le Triomphe de LOUIS.

Qu'il eſt beau ce Triomphe? & quelle vigilance,
Quelle valeur, quelle puiſſance,
D'un coup d'œil fait-il découvrir!

Mais combien coûte-t-il d'alarmes?
Helas! Eſt-ce aux Rois à s'offrir
Au capricieux ſort des armes?
Et quand LOUIS trouvoit des charmes
Aux dangers où ſans ceſſe on le voyoit courir,
Songeoit-il qu'on payoit par des torrens de larmes
La gloire qu'en Soldat il venoit d'acquerir?

Songeoit-il que déja ce dangereux exemple
A ſeduit le Heros à qui tu dois le jour?
Par quels perils à Philiſbourg
Grava-t-il ſon nom dans le Temple
Où la gloire fait ſon ſéjour!
Mais à quoy ſert-il de s'en plaindre?
Toy-même pour te faire un nom auſſi fameux,
Quelque jour pour toy feras craindre
Ce qu'on craint aujourd'huy pour eux.

La valeur chez les Rois devroit toûjours ſe taire,
Former de glorieux projets
Eſt ce qu'ils doivent ſçavoir faire.
L'honneur d'executer appartient aux Sujets.
Ce n'eſt point une loy trop dure
De s'offrir pour ſon Prince aux plus terribles coups.
Non, dans quelque intereſt que mette la nature
D'un ſort ſi brillant & ſi doux,
Jamais un grand cœur ne murmure.
Helas! qui peut le ſçavoir mieux?
Le ſang d'un Fils, l'objet de toute ma tendreſſe;

Et qu'à ce Roy vengeur des querelles des Cieux,
Mon zele a conſacré dès ſa tendre jeuneſſe,
Ne vient-il pas pour luy de couler à ſes yeux.

Jeune Prince, l'eſpoir de ce puiſſant Empire.
De Nice aſſervie à nos loix
Et de tant d'autres Exploits
Que j'aurois de choſes à dire!
Mais la voix me manque, & mes doigts
Ne ſçauroient plus tirer aucuns ſons de la Lyre,
Qu'Apollon favorable au zele qui m'inſpire,
Pour celebrer LOUIS me prêta tant de fois.

AIR.

DAns un bois ſombre & ſolitaire,
Iris ſeule avec ſon Berger,
Sentit que s'il oſoit devenir temeraire,
Elle couroit un grand danger.
La charmante couleur qu'un peu de honte attire,
Sur ſon beau teint ſe répandit,
Et le Berger entendit
Ce que ſa rougeur vouloit dire.

EPITRE
A MONSIEUR
LE PELETIER DE SOUZI.

JE ne ſçaurois m'en empêcher. 1691.
Il faut, Seigneur, que je vous gronde ;
Je vous cherche avec ſoin, mais j'ay beau vous chercher,
Je ne ſçaurois vous approcher,
Que lorſque vôtre porte ouverte à tout le monde,
Me mêle avec les gens qu'on aime à dépêcher.
Quelque reflexion profonde
Que faſſe là-deſſus mon eſprit alarmé,
Je ne devine point ſur quoy cela ſe fonde,
Et je n'ay pas accoûtumé
Que dans la foule on me confonde.
Si vous pouviez ſçavoir les affligeans diſcours
Que me tient en ſecret le plus inſurmontable,
Le plus dangereux des Amours,
Vous feriez moins impraticable.
Vous êtes étonné, Seigneur.
Mais que vôtre eſprit ſe raſſure.
Je n'aſpire point à l'honneur
D'aucune galante avanture.
L'Amour dont je vous parle, à luy-même eſt borné,

Il fait d'un peu d'encens toute ſa nourriture ;
La raiſon, la ſageſſe en vain l'ont condamné,
Avec nous cet amour eſt né,
Autant que nous cet amour dure.
C'eſt un foible, il eſt vray, mais tout examiné,
C'eſt un foible que la nature
Aux plus grands hommes a donné.

Perſonne n'eſt aſſez ſincere
Pour avoüer comme je fais,
Tout ce que fait ſouffrir l'amour propre en colere.
L'un dit, je n'en ay point, l'autre je n'en ay guere.
Si de tels diſcours étoient vrays,
Les Dames craindroient moins qu'on les vît négligées,
De n'avoir pas dormy ſeroient moins affligées,
Et n'emprunteroient pas d'attraits.
Les Amans, les Guerriers ne romproient point la tête,
De leur bonne fortune, & de tous leurs hauts faits ;
Meſſieurs les beaux eſprits ſe feroient moins de fête :
Et quand ce qu'ils font eſt mauvais,
Ils ſouffriroient du moins en paix
Qu'on fît de leur ouvrage une critique honnête.
Mais que fais je ? & pourquoy dans ma lettre entaſſer
Bagatelle ſur bagatelle ?
Seigneur, en la liſant, vous pouvez les paſſer.
Revenons à nôtre querelle.

Comme vôtre bonté jointe à vôtre pouvoir,
A beaucoup d'importuns tous les jours vous expoſe,
Peut-être croyez-vous que je ne veux vous voir
Que pour demander quelque choſe ;
En ce cas c'eſt bien fait d'avoir ſa porte cloſe.
Dans un tems de beſoins & d'embarras tiſſu,
Demandeur quel qu'il ſoit doit être mal reçû.
Mais, Seigneur, un Portier doit-il être barbare,
Quand on vient pour remercier ?
Et d'un compliment auſſi rare,
Doit-on ſi peu ſe ſoucier ?

Ne diroit-on pas à m'entendre
Que le malheur du tems fixe vôtre bonté ;
Que pour les maux d'autruy vous devenez moins tendre,
Et qu'un remerciement doit par ſa rareté
Agreablement vous ſurprendre !
Ah ! ſi comme chacun a de differens goûts,
Les raretez pouvoient vous plaire,
Il faudroit pour vous ſatisfaire
Vous faire voir des gens qui ſe plaignent de vous.

Mais où les rencontrer quand chacun vous honore ?
Quand de tous côtez on n'entend
Que des gens que l'excés de vos bontez ſurprend ;
Qui ſe diſent, perſonne en vain ne les implore,
Par tout il fait de cœurs une riche moiſſon.

Et quoy qu'il ſerve bien, on ne voit point encore
De malheureux de ſa façon.
Que cet éloge eſt grand! Seigneur, toute la gloire
Qu'au milieu des ſanglans combats
Donne une celebre victoire,
A beaucoup prés ne la vaut pas.

D'un ſi précieux caractere
On a vû la nature avare en tous les tems;
Et même dans le cours des emplois éclatans,
Un ſi beau naturel ne ſe conſerve guere.
Cependant moy qu'on ne verra
Ni juger bruſquement d'une choſe future,
Ni mettre volontiers mon bien à l'avanture,
Je gageray ce qu'on voudra,
Que lorſque de LOUIS l'équité toute pure,
Vous placera, Seigneur, au gré de mes ſouhaits,
L'abondance de ſes bienfaits,
Dont le parfait merite eſt toûjours la meſure,
En vous ne corrompra jamais
Ce qu'a mis de bon la nature.
Et je gagneray ma gageure.

En attendant cet heureux jour,
Où par une conduite habile, juſte & ſage,
Vous ramenerez ce bel âge,
Où le monde naiſſant, du bien & de l'amour,

Faiſoit un innocent uſage :
Donnez ordre, Seigneur, qu'on ne me diſe plus
Ce qu'on s'accoûtume à me dire.
Souffrez que j'aille enfin dans vos momens perdus,
Délaſſer vôtre eſprit de tout l'ennuy qu'attire
Un penible travail & des ſoins aſſidus.
Je ne m'en fieray point à moy ſeule, & je penſe
Qu'avec moy je vous meneray
Des gens de vôtre connoiſſance,
Horace, Virgile, Terence.
Et peut-être avec eux je vous amuſeray.

AIR.

LA campagne a perdu les fleurs qui l'embelliſſent,
Les oyſeaux ne font plus d'agreables concerts,
Les bois ſont dépoüillez de leurs feüillages verds,
N'eſt-il point encor tems que mes craintes finiſſent ?
Qui peut empêcher le retour
De ce jeune Heros, ſi cher à ma memoire ?
Helas ! n'a-t-il donc point aſſez fait pour la gloire,
Et ne doit-il rien à l'amour ?

EPITRE
A LA GOUTTE.

1691. FIlle des plaiſirs, triſte Goutte,
Qu'on dit que la Richeſſe accompagne toûjours.
Vous que jamais on ne redoute
Quand ſous un toît ruſtique on voit couler ſes jours.
Je ne viens pas icy, pleine d'impatience,
Eſſayer par des vœux d'ordinaire impuiſſans
D'adoucir vôtre violence.
Goutte : le croirez vous ? C'eſt par reconnoiſſance
Que je vous offre de l'encens !

De cette nouveauté vous paroiſſez charmée.
Faite pour n'inſpirer que de durs ſentimens,
A de tendres remercimens
Vous n'êtes point accoûtumée.
Commençez à gouter ce qu'ils ont de douceurs.
Qu'on vous rende par tout de ſuprêmes honneurs,
Qu'en bronze, qu'en marbre on vous voye
Triomphante de la ſanté
Rétablir dans nos cœurs le repos & la joye.
A combien de perils Louis ſeroit en proye,
Si vous n'aviez pas mis ſes jours en ſûreté !

Tout

Tout ce qu'affrontoit ſon courage
En forçant de Namur les orgüeilleux Ramparts,
Peignoit l'effroy ſur le viſage
Des genereux Guerriers dont ce Heros partage
Les pénibles travaux, les glorieux hazards.
Dans la crainte de luy déplaire
On n'oſoit condamner ſon ardeur temeraire,
Bien qu'elle pût nous mettre au comble du malheur.
A force de reſpect on devenoit coupable.
Vous ſeule, Goutte ſecourable,
Avez oſé donner un frein à ſa valeur.

Helas! qui l'auroit dit, à voir couler nos larmes
Dans ce tems que la paix conſacroit au repos;
Où de vives douleurs attaquoient ce Heros,
Que ſes maux quelque jour auroient pour nous des charmes.
Mais quel bruit, quelle voix ſe répand dans les airs?
Quoy donc, Meſſagere inviſible,
De tout ce qui ſe fait dans ce vaſte Univers,
Auprés du grand Roy que tu ſers.
On voit couler le ſang! Evenement terrible,
Quelle idée offrez-vous à mon cœur agité?
Sur l'excés de valeur & d'intrepidité,
Ce Heros ſera-t-il toûjours incorrigible?

Pluſieurs perſonnes bleſſées auprés du Roy.

Vous n'avez pas aſſez duré,
Goutte, dont j'étois ſi contente,

Vous trompez ma plus douce attente,
Vous en qui j'eſperois, & que j'avois juré
De celebrer un jour par quelque grande fête;
Si pour nous conſerver une ſi chere Tête
Dans le Camp de Namur vous aviez meſuré
Vôtre durée à ſa conquête.

Ah! que ne laiſſe-t-il à ſon auguſte Fils
Dompter de mortels Ennemis,
Fameux par leur rang, par leur nombre,
Mais qu'à ſuivre ſon char le Ciel a condamnez.
Qu'il ne nous quitte plus, qu'il ſe repoſe à l'ombre
Des Lauriers qu'il a moiſſonnez.
N'eſt-il point las de vaincre? & ne doit-il pas croire
Que ſon nom pour durer toûjours
N'a plus affaire du ſecours
De quelque nouvelle Victoire?
Ces Grecs & ces Romains ſi vantez dans l'Hiſtoire
Ont ſauvé leurs noms du trépas
Par des faits moins brillans, moins dignes de memoire.
Affreuſe avidité de gloire,
La ſienne efface tout, & ne luy ſuffit pas!

De tant de Nations la chere & vaine Idole
Naſſau, par plus d'un crime en Monarque érigé,
Dès qu'il ſçait Namur aſſiegé,
Frémit, raſſemble tout, & vers la Sambre vole.

A voir ſi prés de nous floter ſes Etendarts,
A quelque noble effort qui n'auroit dû s'attendre?
Mais tout ſçavant qu'il eſt dans le métier de Mars,
Il ſemble n'être enfin venu que pour aprendre
Le grand Art de forcer une Place à ſe rendre,
Et pour ſes Alliez toûjours rempli d'égards,
Lancer ſur nôtre Camp de menaçans regards,
Eſt tout ce qu'il oſe entreprendre.

Tout ce qui juſtifie & nourrit les terreurs,
L'Art, la Nature, cent mille hommes,
Et ce que l'Hyver a d'horreurs,
Malgré la ſaiſon où nous ſommes,
Auront vainement entrepris
De rendre Namur imprenable,
Quand LOUIS l'attaque, il eſt pris.
Et cet amas de Rois que ſa puiſſance accable,
Eſt la Montagne de la Fable,
Qui de l'attention fait paſſer au mépris.

Non, je ne me ſuis point trompée,
Je voy courir le Peuple, & je lis dans ſes yeux
Que LOUIS eſt victorieux.
Ma crainte pour ſa vie eſt enfin diſſipée,
Et je n'aſpire plus qu'à revoir dans ces lieux
Ce Heros dont mon ame eſt toûjours occupée.
Goutte, qu'on vit trop tôt finir,
Et dont je viens d'avoir l'audace de me plaindre,

Puiſque pour ce Vainqueur on n'a plus rien à craindre,
Gardez-vous bien de revenir :

Ne le dérobez point à nôtre impatience.
Lorſqu'il eſt éloigné de nous,
Tout eſt enſevely dans un morne ſilence,
Et le foible plaiſir que donne l'eſperance
Eſt le ſeul plaiſir qui ſoit doux.
Mais, Goutte, s'il eſt vray ce qu'on nous dit ſans ceſſe,
Que juſqu'à l'extrême vieilleſſe
Vous conduiſez les jours lorſque vous ne venez
Qu'après qu'on a paſſé huit Luſtres ;
Pour des jours précieux & toûjours fortunez,
Jours qui ſont tous marquez par quelques faits illuſtres!
Quelle eſperance vous donnez !

EPITRE CHAGRINE
AU TRES-REVEREND PERE
DE LA CHAISE.

SOus le débris de vos attraits
Voulez-vous demeurer toûjours enſevelie?
M'a dit quelqu'un, d'un nom que par raiſon je tais,
Qui s'eſt imaginé que ma mélancólie
Vient moins d'une ſanté dès long-tems affoiblie,
Que du reproche amer qu'en ſecret je me fais,
De n'être plus aſſez jolie
Pour faire naître encore quelque tendre folie;
Frivole honneur, ſur quoy je ne comtay jamais.

Aprenez, me diſoit ce quelqu'un Anonime,
Que lors que ce qu'on a de beau
Eſt du tems ou des maux devenu la victime,
Il faut pour acquerir une nouvelle eſtime,
Se faire un merite nouveau;
Que c'eſt ne vivre plus que de vivre inutile;
Qu'il faut dans quelque rang qu'on ſoit,
Que juſqu'au dernier jour une perſonne habile
Tienne au monde par quelque endroit.
Vous ne répondez point! d'où vient vôtre ſilence?
Il vient, luy dis-je alors exprès pour découvrir

Mars 1692.

Où tendoit cette belle & ſage remontrance ;
De ce qu'en moy-même je penſe.
Quel merite nouveau je pourrois acquerir.
Je n'en vois point, tant je ſuis ſotte.
Abus, s'écria-t-il ! hé, devenez devote.
Ne le devient-on pas à la Ville, à la Cour ?
Moy devote ! qui moy ? m'écriay-je à mon tour,
L'eſprit bleſſé d'un terme employé d'ordinaire
Lors que d'un Hypocrite on parle avec détour ?
Oüy, vous, repliqua-t-il ; vous ne ſçauriez mieux faire ;
De la devotion ayez moins de frayeur.
Elle eſt rude pour le vulgaire,
Mais pour nous il ne faut qu'un peu d'exterieur.
Allez, pour ſoûtenir le devot caractere,
Il n'en coûtera pas beaucoup à vôtre cœur.

Tout ce que la fortune a pour vous d'injuſtices
Par là pourroit ſe reparer.
Regardez vos Parens vieillir ſans Benefices.
Songez qu'à vôtre Epoux cinquante ans de ſervices
N'ont encor pû rien procurer ;
Qu'un tas de creanciers à vôtre porte gronde,
Et que chez les Devots, biens, honneurs, tout abonde ;
Que la mode eſt pour eux, & peut long-tems durer,
Et qu'outre ces raiſons ſur quoy chacun ſe fonde,
Vous aurez droit de cenſurer
Les actions de tout le monde.

Allons doucement, s'il vous plaît,
Luy dis-je, & supoſé qu'à vos leçons fidelle,
Je prenne aux yeux du monde une forme nouvelle
Par une raiſon d'intereſt,
Louis, éclairé comme il eſt,
Quoy que vous oſiez me promettre,
Connoîtra ma fourbe; il penetre
Au delà de ce qui paroiſt.
A quoy m'aura ſervy ma devote grimace,
Qu'à m'en faire moins eſtimer;
Malheur dont la ſimple menace
Plus que la mort peut m'alarmer?

Quand, me repliqua-t-il, on eſt à vôtre place,
Il ne faut pas avoir tant de précaution;
Mais dût pour vous le ſort ne changer point de face,
Certain air de dévotion,
Lorſque l'on n'eſt plus jeune, a toûjours bonne grace;
Redoublez vôtre attention.
Voyez quel privilege au nôtre peut atteindre.
Avec des mots choiſis, auſſi doux que le miel,
Sur les gens d'un merite à craindre
On répand à grands flots le fiel.
On peut impunément pour l'intereſt du Ciel
Etre dur, ſe vanger, faire des injuſtices.
Tout n'eſt pour les Devots que peché veniel.
Nous ſçavons en vertus transformer tous les vices;
De la devotion c'eſt-là l'eſſentiel.

Taiſez-vous, Scelerat, m'écriay-je irritée,
Tout commerce eſt finy pour jamais entre nous.
J'en aurois avec un Athée,
Mille fois plûtôt qu'avec vous.
Mais tandis qu'en diſcours ma colere s'exhale,
Ce faux, ce dangereux Ami,
Sort de mon cabinet, traverſe chambre & ſalle
D'un air bruſque & confus, d'un pas mal affermi,
Et me laiſſe une horreur, qu'aucune horreur n'égale.
Ah! c'eſt un Devot de cabale.
Mais qui ne ſçait encor ſon métier qu'à demi.
Il faut de l'art au choix des raiſons qu'on étale.
Auſſi les habiles Devots.
Selon les gens ont leur morale,
Et ne ſe livrent pas ainſi mal à propos.

Qu'ils ſont à redouter! Sur une bagatelle
Leur donne-t-on le moindre ennuy,
Leur vangeance eſt toûjours cruelle.
On n'a point avec eux de legere querelle.
Fâche-t-on un Devot, c'eſt Dieu qu'on fâche en luy.
Ces Apôtres du tems, qui des premiers Apôtres
Ne nous font point reſſouvenir,
Pardonnent bien moins que nous autres.
Contr'eux veut-on ſe maintenir,
Empêcher qu'à leurs biens ils ne joignent les nôtres,
C'eſt une impieté qu'on ne peut trop punir.

De la Religion c'eſt ainſi qu'ils ſe joüent,
Ils ont un air pieux répandu ſur le front
Que leurs actions deſavoüent,
Ils ſont faux en tout ce qu'ils font.

Le métier de Dévot, ou plûtôt d'Hypocrite,
Devient preſque toûjours la reſſource des gens,
Qu'une longue débauche a rendus indigens;
Des femmes que la beauté quitte,
Ou qui d'un mauvais bruit n'ont pû ſe préſerver,
Et de ceux qui pour s'élever
N'ont qu'un mediocre merite.
Dès que du Cagotiſme on fait profeſſion,
De tout ce qu'on a fait la memoire s'efface.
C'eſt ſur la réputation
Un excellent vernis qu'on paſſe.
Si je pouvois trouver d'aſſez noires couleurs,
Que j'aimerois à faire une fidelle image
Du fond de leurs perfides cœurs,
Moy qui hai le fard dans les mœurs
Encor plus que ſur le viſage,
Et qui ſçay tous les tours que mettent en uſage
Nos plus celebres impoſteurs!
Quel plaiſir pour moy! quelle joye,
De démaſquer ces ſcelerats,
A qui le vray merite eſt tous les jours en proye,
Et qui pour l'accabler par une ſeure voye
De l'intereſt du Ciel couvrent leurs attentats!

Mais, me pourra dire un Critique,
Vôtre esprit s'égare, arrêtez.
Quand pour les faux Devots vôtre haine s'explique,
Songez bien contre vous quelles gens vous mettez.
Pour affoiblir les coups que sur eux vous portez,
Ils vous peindront au Roy comme une libertine.
Je fremis des ennuis que vous vous apprêtez.
Croyez-moy, contre vous que rien ne les chagrine.

Non, non, dirois-je à ce Censeur,
Je suis leur ennemie, & fais gloire de l'être,
Et s'ils osoient sur moy répandre leur noirceur,
Quelque Ouvrage pourroit paroître,
Où je les traiterois avec moins de douceur,
Et par leurs noms enfin je les ferois connoître.
Hé quoy donc, parce que le Roy
De toutes les vertus donne de grands exemples,
Que pieux, charitable, assidu dans nos Temples,
Il aime le Seigneur, le sert de bonne foy,
Que pour ses interêts il soûtient seul la guerre,
Qu'il a planté la Croix aux deux bouts de la terre,
Et que des libertins il fut toûjours l'effroy,
On n'osera parler contre les Hypocrites?
Hé, qu'ont-ils de commun avec un tel Heros?
Censeur, sur ce que vous me dites
J'ay l'esprit dans un plein repos.

O vous, qui de LOUIS heureux & ſacré guide,
Luy diſpenſez du Ciel les celeſtes tréſors,
Vous, dont la pieté ſolide,
Loin d'étaler aux yeux de faſtueux dehors,
Et d'avoir d'indiſcrets tranſports,
Eſt pour juger d'autruy toûjours lent & timide,
Vous enfin dont la probité
Du ſang dont vous ſortez égale la nobleſſe,
Daignez auprés du Prince aider la verité,
Si quelque Hypocrite irrité
En luy parlant de moy la bleſſe.
De ma foy, de mes mœurs vous êtes ſatisfait.
Vous ne l'êtes pas tant, peut-être,
De ma ſoûmiſſion pour le Souverain Etre,
Dans les maux qué ſouvent la fortune me fait;
Mais ſi je ne ſuis pas dans un état parfait,
Je ſens que j'y voudrois bien être.
Oüy, je voudrois pouvoir, comme vous le voulez,
Sanctifier les maux qui me livrent la guerre.
Ah! que mon cœur n'eſt-il de ces cœurs iſolez,
Qui par aucun endroit ne tiennent à la terre,
Qui ſont à leurs devoirs ſans reſerve immolez,
A qui la Grace aſſure une pleine victoire,
Et qui d'un divin feu brûlez,
A la poſſeſſion de l'éternelle Gloire
Ne ſont pas en vain apellez!

LETTRE
A MADAME D'USSE'
FILLE DE MONSIEUR DE VAUBAN.

Janv. 1692.

QUelqu'un qui n'eſt pas vôtre Epoux,
Et pour qui cependant, ſoit dit ſans vous déplaire,
Vous ſentez quelque choſe & de vif & de doux,
Me diſoit l'autre jour de prendre un ton ſevere
Pour.. mais dans vos beaux yeux j'y voy de la colere!
Loin de gronder, appaiſez vous,
Ce quelqu'un n'eſt, Iris, que vôtre illuſtre Pere.

Elle papillonne toujours,
Me diſoit ce grand Homme, & rien ne la corrige;
En attendant qu'un jour la raiſon la dirige,
Elle auroit grand beſoin de quelque autre ſecours.
Employez tous les traits que fournit la ſatyre,
Contre une activité qui du matin au ſoir
La fait courir, ſauter & rire.
Aſſez imprudemment je luy promis d'écrire,
Car quelle raiſon peut valoir
Contre un leger defaut que la jeuneſſe donne,
Et que je ne connois perſonne
Qui ne voulût encore avoir.

Avecque quatorze ans écrits sur le visage,
Il vous feroit beau voir prendre un air serieux.
Ne renversez point l'ordre étably par l'usage;
Hé que peut-on faire de mieux
Que de folâtrer à vôtre âge?
Vous avez devant vous dix ans de badinage.
Qu'il ne s'y mêle point de momens ennuyeux.
Qu'entre les jeux, les ris, s'écoule & se partage
Un tems si beau, si précieux.
Vous n'en aurez que trop, helas! pour être sage.

Tout bien consideré, qu'est-ce que gâte en vous
L'activité qu'on vous reproche?
Vôtre esprit n'en est pas moins doux.
Vos yeux n'en blessent pas de moins dangereux coups
L'insensible qui vous approche.
Vous mene-t-elle à gauche, ou plus loin qu'il ne faut?
Non, Iris, & plus je raisonne,
Moins je trouve qu'un tel defaut
Oste les agrémens que la nature donne.
Par exemple, voicy des faits
Assez connus pour qu'on s'y fonde.
Les Zephis, les ruisseaux ne s'arrêtent jamais.
Par leur activité perdent-ils leurs attraits?
Contre elle est-il quelqu'un qui gronde?
Et voit-on qu'on trouve mauvais
Que ce Dieu que déja vous fournissez de traits,
Aille sans cesse par le monde
Troubler des cœurs l'heureuse paix.

Mais ſans chercher ſi loin, & ſans tant de myſtere,
Quels exemples d'activité
Ne rencontrez-vous point dans vôtre illuſtre Pere ?
Il luy ſied bien en verité
De me propoſer de vous faire
Des leçons de tranquillité,
Luy qui, ſoit en paix, ſoit en guerre.
Goûte moins le repos que ne font les Lutins.
Luy qui preſque ſemblable à ces fiers Paladins,
Qui parcouroient toute la terre,
Enleve à des Geans envieux & mutins,
Non de libertine Infantes,
Mais en chemin faiſant des places importantes,
Qui de l'heureuſe France aſſurent les deſtins.
Que ſur ſes procedez, Iris, il refléchiſſe,
Et qu'il nous diſe un peu, s'il croit qu'il ſoit permis
De conſiderer comme un vice
Ce courage agiſſant qu'en luy le Ciel a mis.
Si quelqu'un peut s'en plaindre avec quelque juſtice,
Ce ne ſont que nos ennemis.

Comme la bonne foy dans mes diſcours éclate,
Je ne vous diſſimule pas,
Qu'en ſuivant mes conſeils on peut faire un faux pas,
Et que l'affaire eſt délicate.
Ils ſont bons cependant, mais jeune & belle Iris,
Il ne faut point que je me flate,

Le tems diminûra leur prix.
Ainſi quand vous voudrez ſuivre ce que j'écris,
Regardez-en toûjours la date.

De Paris la veille des Rois,
L'an mil ſix cens quatre-vingt-douze,
Tems où par de ſeveres loix
L'Egliſe défend qu'on épouſe.

RONDEAU.

Coiffé d'un vilain bonnet gras,
Martin eſt giſté dans des draps,
A peu près blanc comme l'ébene,
Où puces & pous à centaine
Viennent faire de bon repas.

Un vieux pot de terre eſt en bas
Où ce poliſſon fait ſon cas;
Que n'en eſt-il, par la mordienne
Coiffé.

Sur le plancher eſt un gros tas
De Livres rongez par les rats.
D'onguents ſuſpects la table eſt pleine.
Cependant Martin croit ſans peine,
Plus d'un cœur de ſes doux appas
Coiffé.

A MONSIEUR
L'ABBE' DE LAVAU.

25. Août 1692.

IL eſt aujourd'huy vôtre fête ;
Et de ces agreables fleurs
Dont le tems ne ſçauroit effacer les couleurs,
Ma main devroit, Abbé, couronner vôtre tête.
Mais helas ! depuis quelques jours
Je cherche en vain ſur le Parnaſſe
Ces vives fleurs que rien n'efface,
Et que vous y cüeillez toûjours.
Que vous donner donc en leur place ?
Un ſimple bon-jour, c'eſt trop peu.
Mon cœur ? c'eſt un peu trop, quoy que ſa ſaiſon paſſe.
Il ne faut même pas, de vôtre propre aveu,
Que jamais de ſon cœur mon ſexe ſe défaſſe ;
Et d'ailleurs dans le train où vous a mis la grace :
Train qui chez vous n'eſt point un jeu,
Le preſent d'un cœur embarraſſe.

Je ſçay que depuis quelque tems
On donne pour bouquet des bijous importans.
Mais quand vous verrez la fortune,
Demandez-luy, ſi dans ces lieux
Où les Muſes chantent le mieux,

Elle

Elle daigne en mettre quelqu'une
En pouvoir de donner des bijoux précieux.

Pas une des neuf Sœurs par elle n'eſt aidée,
Abbé, le nom de bel eſprit
Icy ne donne point d'idée
De gloire, d'aiſe, de crédit,
Comme de certains noms, qui d'abord qu'on les dit
Tous pauvres qu'ils ſont par eux-mêmes
Rempliſſent l'eſprit de tréſors,
De voluptez, d'honneurs ſuprêmes,
Par tout excellens paſſeports
Des vices de l'ame & du corps.

Je m'égare & je moraliſe,
Peut-être un peu hors de ſaiſon.
Qu'y faire? malgré la raiſon
Dans tout ce qu'on écrit, on ſe caracteriſe.
Cependant revenons à vous.
Tâchons par des ſouhaits à nous tirer d'affaire.
Je ſçay que c'eſt ne donner guere.
Mais ceux que la nature a formez comme nous
D'un limon moins groſſier que le limon vulgaire,
Trouvent des charmes auſſi doux
Dans les ſouhaits d'un cœur ſincere,
Que dans les plus riches bijoux.

Ce n'eſt ni du ſçavoir, ni de l'eſprit ſolide,
Ni de la pieté qu'il faut vous ſouhaiter.
Vous en avez aſſez, Abbé pour en prêter.
Eſt-ce une conduite rigide ?
Eſt-ce une probité ſur quoy pouvoir comter ?
Encor moins, vôtre cœur jamais ne vous expoſe
Aux déreglemens, aux noirceurs
Que la foibleſſe humaine cauſe.
Et ſur le merite & les mœurs
On pourroit défier les plus fins connoiſſeurs
De vous ſouhaiter quelque choſe.

Tout ce qu'une femme reſout
Arrive bien ou mal, comme il eſt dans ſa tête.
Je veux par des ſouhaits celebrer vôtre fête ;
Et j'en trouve un à faire enfin ſelon mon goût.
Je ne ſçay s'il ſera du vôtre.
Abbé, le voicy ſans façon.
Saint LOUIS eſt vôtre Patron,
LOUIS le Grand en eſt un autre,
Au gré de bien des gens pour le moins auſſi bon.
Que pour vous faire un ſort qui ſoit digne d'envie,
Leurs ſoins à vôtre égard ſe partagent ainſi.
Que l'un lors qu'à cent ans vous ſortirez d'icy,
Vous procure les biens de l'éternelle vie.
Et que l'autre vous rende heureux en celle-cy.

EPITRE
A MONSEIGNEUR
SUR SON DEPART
POUR L'ALLEMAGNE.

PArtez jeune Heros, partez! 1693.
A de nouveaux Exploits la gloire vous appelle :
Peut-être de beaux yeux, si vous les écoutez,
Vous diront que la gloire eſt injuſte & cruelle :
Mais des lauriers offerts par elle,
Bien que cherement achetez,
La couronne eſt cent fois plus durable & plus belle,
Que les Myrthes fleuris qui vous ſont préſentez.

Allez encor donner & punir l'Allemagne,
Ce fantôme orgüeilleux de l'Empire Romain,
Que rien de ſa ſplendeur aujourd'huy n'accompagne ;
Que par vôtre vaillante main,
Sur les bords de l'Oder, du Danube, & du Meein,
Plus d'une bataille ſe gagne ;
A ces fleuves fameux donnez le même freïn,
Qu'on vous a vû donner au Rhin
Dés vôtre premiere Campagne.

De leurs fiers Souverains devenus des ſujets,
La valeur ſe conſume en ſuperbes projets;
Toûjours ſûrs, à ce qu'il leur ſemble;
Toûjours dans leur conſeil quelque place ſe prend;
Mais contre LOUIS ſeul qu'ont-ils fait tous enſemble?
Quel de leurs forts enfin contre vous ſe défend?
Allez-les dépoüiller des honneurs qu'on leur rend:
Au-delà du Rhin l'Aigle tremble,
Et la victoire vous attend.

Comme le Vainqueur de l'Aſie
Coupa ce nœud fatal qu'il ne pût dénoüer:
Vous romprez une ligue, appuy de l'hereſie,
Dont pour ſes intereſts Naſſau ſçait ſe joüer.
Oüy, Prince, on vous verra diſſiper & confondre
Cette Ligue fertile en crimes inoüis:
Vôtre bras doit lancer la foudre de LOUIS,
C'eſt aſſez pour nous en répondre.

Que par vos travaux glorieux
La paix cette belle exilée,
Que les hardis complots d'un Prince ambitieux,
Ont fait remonter dans les Cieux,
Sur la terre ſoit rappellée:
Et que malgré l'eſpoir des eſprits factieux,
Avant la ſaiſon triſte & dure,
Où des froids Aquilons le ſouffle furieux,

Dépoüille nos champs de verdure,
La paix ſoit de retour avec vous dans ces lieux.

Déja plus d'une fois le Monarque invincible,
Dont vous avez reçû le jour,
Aux larmes des peuples ſenſible,
Immola la victoire à cet heureux retour.
Le cœur encor touché d'une douleur ſi belle,
Il renonceroit ſans ennuy,
A tout ce que la guerre à de flatteur pour luy,
Si l'on établiſſoit une paix éternelle.
LOUIS ne combat aujourd'huy
Et ne triomphe que pour elle.

Ces ambitieux Conquerans,
Pour qui la terre entiere eût été trop petite,
N'étoient pas des Heros veritablement grands,
Une valeur feroce étoit tout leur merite.
S'ils n'avoient pris le cruel ſoin,
De porter au bout de la Terre,
Sans droit & ſans pitié le flambeau de la guerre,
Leurs noms ſi reſpectez n'auroient pas volé loin;
Athenes dans ſes murs, Perſepolis & Rome,
Ont vû par la grandeur des vices, des forfaits,
Que dans l'oiſiveté d'une profonde paix,
Le Heros n'étoit plus qu'un homme.

Entre LOUIS & ces Heros,
Dont malgré deux mille ans dure encor la memoire :
Que les comparaiſons ſe font mal à-propos,
La guerre où l'accompagne en tout tems la victoire,
N'eſt pas un ſecours pour ſa gloire ;
Rien n'en ternit l'éclat dans le ſein du repos ;
Sur la ſeule valeur elle n'eſt point fondée ;
Rempli d'une plus haute idée,
Et jamais juſte, ſage, & pieux à demi,
Il n'eſt pas moins grand à Verſailles,
Que lors qu'aux yeux jaloux d'un ſuperbe ennemi,
De Mons & de Namur il force les murailles.

Quel exemple pour vous ! Prince, dites-vous bien,
Et même avec quelques allarmes,
Que c'eſt par les vertus, autant que par les armes ;
Qu'on n'a point vû de Regne auſſi beau que le ſien :
Que lorſque ſa valeur qu'aucun peril n'étonne,
D'un nouveau laurier le couronne ;
Et que ſur les débris affreux,
D'hommes & de ramparts, ſon triomphe s'aprête ;
Ce jour pour ſa gloire fameux,
Eſt d'un peuple ennemi devenu ſa conquête,
Regardé comme un jour heureux.

Si parmy les horreurs que la guerre fait naître,
LOUIS eſt adoré de ſes nouveaux ſujets ;
De combien verra-t-on leur attachement croître,

Quand la paix fera disparoître,
De la flamme & du sang les funestes objets,
Et qu'alors ils verront ce Roy digne de l'être,
A nôtre seul bonheur borner tous ses projets,
Et se faire obéir plus en pere qu'en maître.

Jeune & vaillant Heros ; l'Europe attend de vous,
Cette paix aux peuples si chere,
Portez aux ennemis de si terribles coups,
Qu'ils soient encore forcez une fois à la faire ;
A l'Epouse éplorée elle rendroit l'Epoux.
Elle rendroit le fils à la tremblante Mere,
Elle ameneroit les timides amours.
Alors, Prince charmant, il est aisé de croire,
Qu'au milieu des plaisirs fait pour vaincre toûjours !
Une autre sorte de victoire,
Pour les tendres cœurs d'un grand prix,
Vous rendra ces myrthes fleuris,
A qui vous préferez la gloire.

VERS ALLEGORIQUES A MES ENFANS.

Janv. 1693.

DAns ces prez fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous meine,
Mes cheres Brebis.
J'ay fait pour vous rendre
Le deſtin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais ſon long courroux
Détruit, empoiſonne
Tous mes ſoins pour vous;
Et vous abandonne
Aux fureurs des Loups.
Seriez-vous leur proye,
Aimable troupeau!
Vous de ce hameau
L'honneur & la joye;
Vous qui gras & beau
Me donniez ſans ceſſe
Sur l'herbette épaiſſe
Un plaiſir nouveau.
Que je vous regrette!
Mais il faut ceder,

Sans chien, ſans houlette
Puis-je vous garder ?
L'injuſte fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le Ciel par mes cris,
Il rit de mes craintes,
Et ſourd à mes plaintes
Houlette ni chien
Il ne me rend rien.
Puiſſiez-vous contentes
Et ſans mon ſecours
Paſſer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende,
Helas ! il le ſçait !
Je ne luy demande
Que ce ſeul bienfait.
Oüy, Brebis cheries,
Qu'avec tant de ſoin
J'ay toûjours nourries,
Je prens à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que ſi les faveurs
Du Dieu des Paſteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir

Du matin au ſoir
De gras paſturages,
J'en conſerveray
Tant que je vivray
La douce memoire,
Et que mes chanſons
En mille façons
Porteront ſa gloire;
Du rivage heureux,
Où vif & pompeux
L'aſtre qui meſure
Les nuits & les jours,
Commençant ſon cours,
Rend à la Nature
Toute ſa parure
Juſqu'en ces climats,
Où ſans doute las
D'éclairer le monde
Il va chez Thetis,
Ralumer dans l'onde
Ses feux amortis.

EPITRE

A MADAME LA COMTESSE D'ALEGRE.

NOn, charmante Iris, dans ma Lettre Janv.
Je n'ay point employé les précieux trésors 1694.
Que l'Inde étale sur ses bords,
Quand on veut parler juste, on ne sçauroit les mettre
Que dans l'expression des brillantes couleurs
Qui font que les plus vives Fleurs
Avec vôtre beau teint n'oseroient se commettre.
S'il arrive qu'un jour je chante dans mes vers
Ce teint toûjours vainqueur des plus affreux Hyvers,
Que ne pourrois-je point là-dessus me permettre?

***

Des Roses dont à son réveil
La jeune amante de Cephale
Seme la route du Soleil.
Des pleurs dont s'enrichit la Mer Orientale
Lorsque son tendre cœur deteste le sommeil
D'un vieux époux contraint à devenir Cigale.
Je prendrai la fraîcheur, le blanc & le vermeil,
Pour composer un teint à vôtre teint pareil?
Et je ne ferai rien cependant qui l'égale.

Ces précieuſes gouttes d'eau
Que la brulante ardeur du celeſte flambeau
Durcit dans le ſein de la Terre.
Les Diamans, ces beaux cailloux,
Du feu de vos regards, ce feu brillant & doux
Plus à craindre pourtant que le feu de Tonnerre
Serviront à peindre l'éclat.
Et dans la dureté qui leur eſt naturelle
Peut-eſtre trouverois-je à faire un paralelle
D'un cœur que mille amans accuſent d'eſtre ingrat.

Pour peindre la beauté de cette treſſe blonde,
Que les jeunes Zephirs ces petits imprudens
Rendent quelquefois vagabonde.
Je prendray le Soleil lors qu'au ſortir de l'onde,
Le bain aura rendu ſes rayons moins ardens.
Iris, quand je voudray parler de vôtre bouche
Le rouge du Rubis ſera d'un grand ſecours.
Ce beau rouge ſi vif, qu'on craint preſque toûjours
De ſe brûler quand on y touche.

Voilà pour vous, aimable Iris,
Ce qu'on peut emprunter ſur le rivage More.
Mais à ce riche amas de rayons, de Rubis,
De Diamans, de Fleurs qu'on vient de voir éclore,
Et de perles que font les larmes de l'Aurore
Lors qu'elle les répand dans le ſein de Thétis;
Il manque quelque choſe encore.

C'eſt un eſprit ſolide, agreable, élevé,
Qui ne cherche point à paroiſtre,
Et qui [illegible]r un excellent maiſtre
Fut dès le berceau cultivé.
C'eſt un cœur genereux, ſincere, droit & tendre,
Toûjours par la vertu conduit & préſervé
D'un dangereux poiſon pour les cœurs reſervé,
Qui d'abord les réduit en cendre.
Ou tout cela peut-il ſe prendre?
Iris, quand je l'auray trouvé.
Le portrait que pour vous je brûle d'entreprendre
Sera ſi reſſemblant & ſi bien achevé
Qu'on ne pourra pas s'y méprendre.

EPITRE
A MONSIEUR ****

Octob. 1693.

APrès que tous les Elemens,
Par d'horribles déréglemens,
Nous ont fait une longue guerre,
Lors qu'il ſemble que le Soleil
N'eſt plus amoureux de la Terre,
Par quel charme ay-je à mon réveil,
Une piece de Vin pareil,
Au précieux Nectar du Maître du Tonnerre?

Quel genereux Mortel peut avoir pris ce ſoin,
Dont nos modernes Eſculapes,
S'aviſent de trouver que j'ay tant de beſoin,
Quand on n'a tiré de nos grapes,
Qu'un Vin, qui froid & vert, du Verjus n'eſt pas loin;
Ce ne peut eſtre que Timandre;
A ce gouſt de n'épargner rien
Quand on trouve un ſervice à rendre
Et de faire toûjours du bien,
On ne ſçauroit pas ſe méprendre;
Peu de cœurs là-deſſus ſont faits comme le ſien.

Oüy, Timandre, c'eſt vous, & de l'illuſtre Race,
Dont le Ciel vous a fait ſortir,
Vous ſuivez pas à pas la glorieuſe trace.
On ne voit rien en vous qui puiſſe démentir
La pieté, la noble audace,
La generoſité, l'éclat
De ces Arcs-boutans de l'Etat,
Ny de ces Heros de la Grace;
Qui pour les Concerts du Parnaſſe
Eurent toûjours un goût ſi fin, ſi délicat.

C'eſt à ce doux penchant qu'ils ont eu pour les Muſes,
Qui d'eux a paſſé juſqu'à vous,
Que je dois l'amitié qui ſe forme entre nous,
Et qui vous fait chercher tant d'agreables ruſes,

Pour faire que chez moy l'on trouve tous les jours
De Caffé, de liqueurs une pleine abondance ;
Et de ce vin dont l'excellence,
Pour ma ſanté, dit on, ſera d'un grand ſecours.

Quoy que l'Hiſtoire en puiſſe dire,
Le vin qui jadis dans Tibur
D'Horace égayoit la Satyre,
Le vin qu'Anacreon celebroit ſur ſa Lyre,
N'étoit ni ſi beau, ni ſi pur.
A des rubis fondus ſa couleur eſt ſemblable,
Il tient ce que promet ſa brillante couleur,
Une utile & douce chaleur,
Fait qu'on penſe au ſortir de table,
Avoir pris de cet or potable,
Qui triomphe des ans, qui chaſſe la douleur,
Qui fait tout, & qui par malheur
N'a jamais été qu'une Fable.

Cependant quelque précieux
Que ſoit un tel breuvage, un zele ardent & tendre
Pour le Public le fait répandre,
Quand LOUIS eſt victorieux.
Les muids ſont défoncez dans les brillantes Fêtes,
Où pour luy l'on rend grace aux Cieux ;
Et tandis que le bruit de ſes grandes conquêtes
Trouble ſes Ennemis de ſa gloire envieux,

Vôtre excellent vin dans ces lieux
Trouble un nombre infini de têtes.

Qui l'auroit pû penſer ! moy, qui dès le berceau
Suis en habitude de boire
Avec les Filles de Memoire,
Et de m'enyvrer de cette eau,
Qui des tenebres du tombeau
A le don de ſauver la gloire,
Enfin, moy, qui juſqu'aujourd'huy
N'avois avec Bacchus preſque point de commerce,
J'ay fait connoiſſance avec luy.
Heureuſe ſi ce Dieu peut diſſiper l'ennuy
Du maudit ſort qui me traverſe,
Et d'une ſanté foible être le ferme appuy.

Quand je ſonge pourtant en perſonne ſenſée
A vôtre preſent merveilleux,
A ne vous rien cacher, il me vient en penſée
Qu'il peut, tout beau qu'il eſt, être un peu dangereux,
On ne pourroit pas mieux s'y prendre
Pour faire une galante & douce trahiſon.
Quelque force qu'ait la raiſon,
Helas ! contre le vin peut-elle ſe défendre ?
Non, & ſouvent l'Amour meſle pour nous ſurprendre
Dans le vin ſon ſubtil poiſon ;
Mais par bonheur pour moy, Timandre,
Vous êtes plus ſage que tendre.

Et

Et d'ailleurs, je ſuis loin de la belle ſaiſon,
Où les pieges ſont bons à tendre.

AU ROY.

MADRIGAL.

LOUIS que vous imitez bien
Cet Eſtre indépendant dont vous êtes l'image !
Comme luy, des Rois qu'on outrage,
Vous êtes le vangeur & l'unique ſoûtien.
Comme luy vôtre main foudroye
Ces coupables mortels dont les noires fureurs
Ont mis toute l'Europe en proye
A ce que la guerre a d'horreurs.
Comme luy remply de clemence,
Quelque douceur qu'ait la vangeance,
Vous êtes prêt à pardonner.
Et ſur les bords du Pô, du Rhin, & de la Meuſe,
Vous ne les accablez que pour les amener
Par un promt repentir à cette paix heureuſe
Que vous ſeul pouvez leur donner.

Octo. 1693.

LA TUBEREUSE.

A MADAME ***.

SAns me plaindre de la Nature
Je voyois les premieres fleurs
Répandre dans les airs d'agreables odeurs,
Et meſler leurs vives couleurs
Avec la naiſſante verdure.
Quand un plus important ſoucy
Que celuy d'embellir la terre,
A la charmante Flore au milieu d'un parterre
Me força de parler ainſi.

Jeune Divinité, pour qui le doux Zephire
Pouſſe tant d'amoureux ſoûpirs,
Vous qui ramenez les plaiſirs,
Vous, dont toutes les fleurs reconnoiſſent l'empire,
De celles du Printems que n'ay-je le deſtin!
Je ſçay que leur beauté ne dure qu'un matin,
Et que d'un ſort plus doux ma naiſſance eſt ſuivie;
Mais elles naiſſent dans le tems
Qu'on celebre en ces lieux la Fête de Silvie.
Helas! que je leur porte envie,
Et que je voudrois bien fleurir dans le Printems.

Un ſi juſte ſouhait toucha le cœur de Flore,
Et malgré l'ordre des Saiſons,
A peine le Soleil eut-il vû deux maiſons,
Que ma fleur commença d'éclore.
Je perds avec plaiſir dans cet heureux état
Les honneurs que l'Eſté m'apprête,
Et pour couronner vôtre tête,
Je parois ce matin avec tout mon éclat.
Si par mon doux parfum j'obtiens cet avantage,
Fiere d'un tel employ je verray ſans ennuy
Mes ſœurs dans quelques mois rendre un pareil hommage
Au plus grand Prince d'aujourd'huy.

REFLEXIONS MORALES
SUR
L'ENVIE IMMODERE'E
DE FAIRE PASSER SON NOM
A LA POSTERITE'.

LA ſçavante CHERON par ſon divin pinceau
Me redonne un éclat nouveau.
Elle force aujourd'huy les Graces,
Dont mes cruels ennuis & mes longues douleurs
Laiſſent ſur mon viſage à peine quelques traces

D'y venir reprendre leurs places.
Elle me rend enfin mes premieres couleurs.
Par ſon art la race future
Connoîtra les preſens que me fit la Nature.
Et je puis eſperer qu'avec un tel ſecours,
Tandis que j'erreray ſur les ſombres rivages,
Je pourray faire encor quelque honneur à nos jours.
Oüy, je puis m'en flater, plaire & durer toûjours
Eſt le deſtin de ſes ouvrages.

Fol orgüeil! & du cœur humain
Aveugle & fatale foibleſſe!
Nous maîtriſerez-vous ſans ceſſe,
Et n'aurons-nous jamais un genereux dédain
Pour tout ce qui s'oppoſe aux loix de la ſageſſe?
Non; l'amour propre en nous eſt toûjours le plus fort,
Et malgré les combats que la ſageſſe livre,
On croit ſe dérober en partie à la Mort,
Quand dans quelque choſe on peut vivre.

Cette agreable erreur eſt la ſource des ſoins
Qui devorent le cœur des hommes.
Loin de ſçavoir joüir de l'état où nous ſommes,
C'eſt à quoy nous penſons le moins.
Une gloire frivole & jamais poſſedée
Fait qu'en tous lieux, à tous momens,
L'avenir remplit nôtre idée.
Il eſt l'unique but de nos empreſſemens.

Pour obtenir qu'un jour nôtre nom y parvienne,
Et pour nous l'assurer durable & glorieux,
Nous perdons le present, ce tems si précieux,
Le seul bien qui nous appartienne,
Et qui tel qu'un éclair disparoît à nos yeux !
Au bonheur des Humains leurs chimeres s'opposent.
Victimes de leur vanité,
Il n'est chagrin, travail, danger, adversité,
A quoy des mortels ne s'exposent
Pour transmettre leurs noms à la posterité !

A quel dessein, dans quelles vûës,
Tant d'obelisques, de portraits,
D'Arcs, de Medailles, de Statuës,
De Villes, de Tombeaux, de Temples, de Palais,
Par leur ordre ont-ils été faits ?
D'où vient que pour avoir un grand nom dans l'Histoire,
Ils ont à pleines mains répandu les bienfaits ?
Si ce n'est dans l'espoir de rendre leur memoire
Illustre & durable à jamais.

Il est vray que ces esperances
Ont quelquefois servy de frein aux passions,
Que par elles les Loix, les beaux Arts, les Sciences,
Ont formé les esprits, poli les Nations,
Embelli l'Univers par des travaux immenses,
Et porté les Heros aux grandes actions.

Mais auſſi combien d'impoſtures,
De Sacrileges, d'attentats,
D'erreurs, de cruautez, de guerres, de parjures,
A produit le deſir d'être aprés le trépas
L'entretien des races futures!
Deux chemins differens, & preſque auſſi battus,
Au Temple de Memoire également conduiſent.
Le nom de Penelope & le nom de Titus
Avec ceux de Medée & de Neron s'y liſent.
Les grands crimes immortaliſent
Autant que les grandes vertus.

Je ſçay que la gloire eſt trop belle
Pour ne pas inſpirer de violens deſirs.
La chercher, l'acquerir, & pouvoir joüir d'elle
Eſt le plus parfait des plaiſirs.
Oüy, ce bonheur pour l'homme eſt le bonheur ſuprême,
Mais c'eſt-là qu'il faut s'arrêter,
Tout charmé qu'il en eſt, à quelque point qu'il l'aime,
Il a peu de bon ſens quand il va s'entêter
De la vanité de porter
Sa gloire au-delà de luy-même;
Et quand toûjours en proye à ce deſir extrême
Il perd le tems de la goûter.

Encor ſi dans les champs que le Cocyte arroſe
Dépoüillé de toute autre choſe,

Il étoit permis d'eſperer
De joüir de ſa Renommée,
Je ſerois bien moins animée
Contre les ſoins qu'on prend pour la faire durer.
Mais quand nous deſçendons dans ces demeures ſombres,
La gloire ne ſuit point nos ombres,
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de doux,
Et quelque bruit que le merite,
La valeur, la beauté, puiſſe faire aprés nous;
Helas! on n'entend rien ſur les bords du Cocyte.

Par où donc ces grands noms d'illuſtres, de fameux,
Aprés quoy les mortels courent toute leur vie,
Avides de laiſſer un long ſouvenir d'eux,
Doivent-ils faire tant d'envie?
Eſt-ce par intereſt pour d'indignes neveux
Qui ſeuls de ces grands noms joüiſſent?
Qui ne les font valoir qu'en des diſcours pompeux,
Et qui toûjours plongez dans un déſordre affreux,
Par des lâchetez les flétriſſent?

De ces heureux mortels qui n'ont point eu d'égaux
Tel eſt l'ordinaire partage.
Traitez par la Nature avec moins d'avantage
Que la plûpart des Animaux,
Leur Race dégenere, & l'on voit d'âge en âge
En elle s'effacer l'éclat de leurs travaux.

Des choſes d'icy-bas c'eſt le vray caractere.
Il eſt rare qu'un fils marche dans le ſentier
Que ſuivoit un illuſtre pere.
Des mœurs comme des biens on n'eſt pas heritier,
Et d'exemple on ne s'inſtruit guere.

Tandis que le Soleil ſe leve encor pour nous,
Je conviens que rien n'eſt plus doux
Que de pouvoir ſûrement croire;
Qu'aprés qu'un froid nuage aura couvert nos yeux,
Rien de lâche, rien d'odieux,
Ne ſoüillera nôtre memoire.
Que regrettez par nos amis,
Dans leur cœur nous vivrons encore;
Pour un tel avenir tous les ſoins ſont permis.
C'eſt par cet endroit ſeul que l'amour propre honore,
Il faut laiſſer le reſte entre les mains du ſort,
Quand le merite eſt vray, mille fameux exemples
Ont fait voir que le tems ne luy fait point de tort,
On refuſe aux vivans des Temples
Qu'on leur éleve aprés leur mort.

Quoy l'homme ce chef-d'œuvre à qui rien n'eſt ſemblable!
Quoy l'homme pour qui ſeul on forma l'Univers!
Luy, dont l'œil a percé le voile impenetrable
Dont les arrangemens & les reſſorts divers
De la nature ſont couverts?

Luy, des Loix & des Arts l'inventeur admirable.
Aveugle pour luy ſeul ne peut-il diſcerner,
Quand il n'eſt queſtion que de ſe gouverner,
Le faux bien, du bien veritable?

Vaine reflexion! inutile diſcours!
L'homme malgré vôtre ſecours
Du frivole avenir ſera toûjours la dupe,
Sur ſes vrais interêts il craint de voir trop clair.
Et dans la vanité qui ſans ceſſe l'occupe
Ce nouvel Ixion n'embraſſe que de l'air.
N'être plus qu'un peu de pouſſiere
Bleſſe l'orgüeil dont l'homme eſt plein;
Il a beau faire voir un viſage ſerein,
Et traiter de ſang froid une telle matiere.
Tout dément ſes dehors, tout ſert à nous prouver
Que par un nom celebre il cherche à ſe ſauver
D'une deſtruction entiere.

Mais d'où vient qu'aujourd'huy mon eſprit eſt ſi vain?
Que fais-je! & de quel droit eſt-ce que je cenſure
Le goût de tout le genre humain,
Ce goût favory qui luy dure
Depuis qu'une immortelle main
Du tenebreux chaos à tiré la Nature?
Ay-je acquis dans le monde aſſez d'autorité
Pour rendre mes raiſons utiles,

Et pour détruire en luy ce fond de vanité
Qui ne luy peut laiſſer aucuns momens tranquilles ?
Non, mais un eſprit d'équité
A combattre le faux inceſſamment m'attache,
Et fait qu'à tout hazard j'écris ce que m'arrache
La force de la verité.

Hé ! comment pourrois-je prétendre
De guerir les mortels de cette vieille erreur,
Qu'ils aiment juſqu'à la fureur,
Si moy qui la condamne ay peine à m'en défendre ?
Ce portrait dont Appelle auroit été jaloux
Me remplit malgré moy de la flatteuſe attente
Que je ne ſçaurois voir dans autruy ſans courroux.
Foible raiſon que l'Homme vante,
Voilà quel eſt le fond qu'on peut faire ſur vous !
Toûjours vains, toûjours faux, toûjours pleins d'injuſtices,
Nous crions dans tous nos diſcours
Contre les paſſions, les foibleſſes, les vices,
Où nous ſuccombons tous les jours.

MADRIGAL

De Monſieur Turgot de Saint Cler.

A MADAME

DESHOULIERES.

Sur les Reflexions Morales.

LA chimere que vous blâmez, Nov.
Deshoulieres, par modeſtie, 1693.
Aux Heros les plus renommez
Pour vous demande une amniſtie.
Pourrez-vous du Parnaſſe appaiſer le courroux !
Ceux qui du grand Louis nous promettent l'Hiſtoire ;
La nature & vos Vers ne ſeront pas pour vous.
Des rares dons du Ciel on peut être jaloux,
On n'en peut trop ſouvent conſerver la memoire ;
La mere des vertus c'eſt l'amour de la gloire.

PARAPHRASE DU PSAUME XII.

USQUEQUO DOMINE.

1693. VOus du vaſte Univers & l'auteur & le maître,
Vous ſeul de qui j'attens un aſſuré ſecours.
Juſques à quand, Seigneur, paſſeray-je mes jours
Dans les cruels ennuis que le malheur fait naître ?
Avez-vous reſolu de m'oublier toûjours ?
Pour rendre mes peines legeres,
Et pour me garantir des plus affreux hazards
N'êtes-vous plus ce Dieu qu'ont adoré nos peres ?
Juſques à quand de mes miſeres
Détournerez-vous vos regards ?

Mes crimes ſeroient-ils plus grands que vos tendreſſes?
Helas! juſques à quand voulez-vous que mon cœur
Soûpire & ſoit plongé dans d'ameres triſteſſes ?
Ne vous ſouvient-il plus, Seigneur,
De vos magnifiques promeſſes ?
Juſques à quand enfin ces mortels ennemis
Qui répandent ſur moy le venin de leurs haines,
Et qui pour m'oprimer ſe ſont cru tout permis,
Repaîtront-ils leurs yeux de l'excés de mes peines

Daignez écouter mes ſoûpirs
Et les vœux ardens que je forme;
Éclairez mon eſprit; reglez tous mes déſirs;
Que jamais dans les maux, jamais dans les plaiſirs,
D'un dangereux ſommeil mon ame ne s'endorme.
Que l'eſprit tenebreux de vos Autels jaloux,
Luy, que vôtre juſte couroux
Précipita du Ciel dans le fond de l'abîme;
Ne puiſſe ſe vanter d'avoir eu pour victime
Un cœur qui n'eſt fait que pour vous.

Au milieu des fleaux que vôtre main m'envoye
Cette crainte me trouble & me glace d'effroy.
Ah! ſi je devenois ſa proye,
Ceux que mon infortune éleve contre moy
Goûteroient à longs traits une maligne joye.
Ma perte eſt l'objet de leurs vœux.
Mais, Seigneur, auriez-vous des oreilles pour eux?
Non, elles ne ſont attentives [cheurs,
Qu'aux cris des malheureux, qu'aux ſoûpirs des pe-
Et c'eſt de là, Grand Dieu, qu'au fort de mes douleurs
Viennent ces eſperances vives,
Qui m'aident à porter le faix de mes malheurs.

Quand vôtre bonté que j'implore
Aura mis à couvert mes jours infortunez
Des puiſſans ennemis à me nuire obſtinez;
Quand elle aura calmé l'ennuy qui me dévore,

Mon cœur qu'un noir chagrin a preſque conſumé
Sera par la joye animé.
Seigneur, il fera plus encore,
Dans ma bouche il mettra de ces airs éclatans
Qui du Nord au Midy, du Couchant à l'Aurore,
A la gloire du Dieu que l'Univers adore
Les peuples chanteront juſqu'à la fin des tems.

PARAPHRASE
DU PSEAUME XIII.

DIXIT INSIPIENS.

1693. NOn, il n'eſt point de Dieu. Ses foudres redoutables
Ne ſont que de groſſieres fables
Dont les foibles eſprits ſe ſont toûjours repûs.
Diſent ces inſenſez, ces hommes corrompus,
Dont les crimes abominables,
Jamais par les remords ne ſont interrompus.
De l'obſcur inſtinct qu'ont les brutes
Leur raiſon ne differe en rien.
Frappez d'aveuglement tous leurs pas ſont des chûtes;
Et nul d'entr'eux ne fait le bien.

Du ſéjour où pour eux ſe forme le tonnerre
L'Eternel a porté ſes regards icy-bas,
Pour voir s'il trouveroit dans les divers climats

Que la profonde mer enſerre
Quelqu'un qui le connût, quelqu'un qui ne fît pas
A ſon culte, à ſon nom, une inſolente guerre.
Quelque ſoin qu'ait pris le Seigneur,
Il n'a pû trouver ſur la terre
Un ſeul homme ſelon ſon cœur.

Dans les lieux oppoſez à la pompe des villes
Comme ſous les lambris dorez,
Du ſentier de la grace ils ſe ſont égarez.
Tous ſont pour le Seigneur devenus inutiles!
Leur bouche eſt un Sepulchre ouvert,
D'où ſort un air impur, fatal à la ſageſſe;
Jamais leur langue ne leur ſert
Que pour tromper avec adreſſe,
Que pour faire à l'honneur en ſecret, en public,
De ces incurables bleſſures,
Plus à craindre que les piquûres
Que fait le venimeux Aſpic.

Leurs cœurs ne ſont remplis que de haines mortelles,
Que d'attentats qui font horreur:
Toûjours une implacable & brutale fureur
Les preſſe & leur prête des aîles,
Pour aller dans le ſang tremper leurs mains cruelles.
Loin qu'entre eux ſe cultive une innocente paix,
Ils ne travaillent qu'à ſe nuire,
Et la crainte du Dieu, qui de rien les a faits,

Et qui peut à rien les reduire,
Ne les inquiete jamais.

Ne parviendrois-je point à me faire connoître
(A dit le Seigneur irrité)
De ces hommes d'iniquité,
Qui, pleins d'ingratitude, oſent nier mon Eſtre?
Qui, nourris dans le crime & l'endurciſſement
Ont devoré mon peuple avec même allegreſſe
Que ceux qu'une extrême faim preſſe
Dévorent l'ordinaire & groſſier aliment.

Bien qu'ils ne puiſſent par eux-mêmes,
Quels que ſoient leurs ſoins, leurs travaux,
Se garantir des moindres maux;
Daignent-ils m'invoquer dans les perils extrêmes?
Fiers de ma patience, ils en ſont devenus
A m'offenſer moins retenus,
Prononcent-ils mon nom que dans d'affreux blaſphêmes?
Ils pâliſſent de crainte, ils tremblent. Mais pourquoy?
Pour des biens faux & periſſables.
Tandis que ſans aucun effroy
Ils perdent pour toûjours des biens vrays & durables
Dont l'unique ſource eſt en moy!

Ils ne redoutent point mes jugemens ſeveres.
Ils oſent plus encore, & leur impieté
M'outrage juſques dans leurs freres,

Parce

Parce que la juſtice & que l'humilité
Sont des vertus qui me ſont cheres,
Ils ne ceſſent dans leurs diſcours,
Qu'à leurs déreglemens leur inſolence ajuſte,
De railler de l'humble, & du juſte,
Qui n'eſperent qu'en mon ſecours.

Mais pour confondre l'impoſture,
Pour convaincre l'impie & luy faire ſentir
Qu'il eſt un Dieu vangeur qui peut aneantir
D'un ſeul mot toute la Nature.
Quelle main de Sion pourra faire ſortir
Une lumiere vive & pure ?
Celle du Tout-puiſſant, luy qui plus d'une fois
En a fait à Jacob la promeſſe autentique,
Vous qui vous êtes mis au-deſſus de mes loix ;
Frémiſſez, troublez-vous à ſa terrible voix,
Vôtre perte s'approche, & ſon courroux s'explique
Quand j'auray, dit-il, dégagé
Mon peuple de la ſervitude,
Ils recevront le prix de leur ingratitude :
En vain ils gémiront de m'avoir outragé ;
A leurs yeux Iſraël d'une gloire aſſurée
Verra payer ſes longs ennuis,
Tandis que par un feu d'éternelle durée
Ces hommes tout de chair connoîtront qui je ſuis.

PARAPHRASE DU PSEAUME CXLV.

LAUDA ANIMA MEA DOMINUM.

1693. MOn ame loüons le Seigneur.
Ne nous laſſons jamais de dire
Quelle eſt ſa bonté, ſa grandeur.
Que le tems qu'à ma vie il a voulu preſcrire
Se paſſe tout entier à chanter ſur ma Lyre
Des Cantiques en ſon honneur.

Ne nous aſſurons point ſur les enfans des hommes,
Non plus que ſur leurs Souverains.
Malgré l'or & le rang qui les rendent ſi vains,
Ils ne ſont que ce que nous ſommes.
Comme nous ils retourneront
Dans la terre leur origine;
Et les vaſtes projets où leur orgüeil s'obſtine
Avec eux s'évanoüiront.

Au milieu des malheurs qui nous livrent la guerre,
Heureux, cent fois heureux qui n'attend de ſecours
Que du Dieu qui d'un mot fit le Ciel & la Terre.
Qui des ſaiſons, des nuits, des jours,

A reglé l'immuable cours,
Et dont la ſeule main peut lancer le tonnerre.

Heureux qui met enfin ſon eſpoir le plus doux
En ce Dieu plein d'amour & de bonté pour nous,
Invariable en ſes promeſſes.
Qui n'attend pour calmer ſon plus ardent courroux
Qu'un repentir de nos foibleſſes.
Qui par d'intariſſables ſoins
Soûtient les malheureux que l'injuſtice opprime,
Et qui, malgré l'horreur que lui donne le crime
Pourvoit ſans ceſſe à nos beſoins.

De ceux dont l'eſclavage offre d'affreux ſpectacles,
Sa puiſſante main rompt les fers.
Des autres dont les yeux ignorent les miracles
Qu'étale ce vaſte Univers,
Il diſſipe aiſément les tenebreux obſtacles.
De celuy qui chancele il affermit les pas.
Tout eſt facile à ſa ſageſſe.
Mais quand pour l'homme juſte il fait voir ſa tendreſſe,
Quels prodiges ne fait-il pas?

Pour quiconque l'implore il eſt un ſûr azile.
Des pieges qui luy ſont tendus
Il garde l'étranger à tromper ſi facile.
Les cris dont frappent l'air, la veuve & le pupile
Par luy ſont toûjours entendus.

Il punit les méchans ; & par ſa providence
De leur inhumaine prudence
Tous les deſſeins ſont confondus.

Cependant, Sion, ſois certaine
Que le Dieu d'Iſraël, ce Dieu de verité,
De qui toute la terre eſt pleine,
Regnera dans l'éternité.
Et que les Hommes & les Anges
De l'éclat de ſon nom, du bruit de ſes loüanges
Rempliront la poſterité.

FRAGMENS.

PLACET AU ROY.

HEros dont les faits éclatans
Font rougir le Heros qui ravagea l'Aſie,
Vous, qui détruiſez l'Hereſie,
Vous, qui foudroyez les Titans,
Vous, auſſi charmant que terrible,
Vous, à qui rien n'eſt impoſſible,
Contentez un deſir que j'ay depuis long-tems.
J'ay combattu ſa violence.
Mais inutile ſoin ! vaine précaution !

J'éprouve que la réſiſtance
Augmente la tentation !
Roy le plus grand qu'on ait vû naître,
Que ce libre debut ne vous étonne pas.
Le deſir qu'en vain je combats,
Sans me faire rougir, à vos yeux peut paroître.
Dès mes plus jeunes ans dans le ſacré valon
A cüeillir des lauriers je me ſuis amuſée.
Aſſez bien avec Apollon
J'en fus toûjours favoriſée,
Pour vous chanter, combien de fois
M'a-t-il prêté ſa Lyre, a-t-il conduit ma voix !
Inſtruite par un ſi grand Maître
Dans cet Art merveilleux, qui par un triſte ſort,
Quelque ſçavant qu'on y puiſſe être,
Ne fait vivre qu'aprés la mort.
J'ay ſur tous les ſujets eſſayé de vous plaire,
LOUIS, je les ay traité tous
Hors un qu'on ne traite plus guere,
Et qui ne dépend point de nous,
C'eſt un remerciement. Je n'en fais point myſtere,
Ce ſujet me paroît bien doux.
Je voudrois le traiter un jour de chaque année,
Mais de l'humeur dont je ſuis née,
Je ne le puis faire ſans vous.
Le Ciel m'a fait une ame fiere
Avec qui rien de bas ne ſçauroit s'accorder ;

Ce n'eſt qu'à mon Roy ſeul qu'une telle priere
Ne bleſſe point ma gloire & ſe peut hazarder.
Je la fais donc, grand Roy ; j'oſe vous demander
D'un remerciement la matiere.
J'y réuſſiray bien, ſi vous daignez m'aider.
Par plaiſir faites-en l'épreuve.
Ne craignez point d'être abuſé,
Je ne vous diray rien d'uſé,
Je ſuis là-deſſus toute neuve.
Ne me refuſez pas, & dans le doux loiſir
. . . . . .
. . . . . .
Qu'à mon deſir preſſant vôtre bonté réponde.
Ainſi, faſſe le Ciel que chacun de vos jours
Soit marqué par des faits illuſtres,
Et que dans leur glorieux cours
On compte encore plus de dix Luſtres.

Que vous me donneriez de mortelles allarmes,
Si je ne connoiſſois ce qui me fait ſouffrir !
Quand un mal eſt cauſé par la force des charmes,
Helas ! vous ſçavez bien qu'on ne fait que languir.

Les herbes ne ſçauroient ſoulager ce martyre,
Rien n'en adoucit la rigueur.
Il faut pour en guerir, à ce que j'entens dire,
Avoir recours à l'enchanteur.

Certains mots prononcez, un charme à l'autre cede,
Ah ! ſi, comme vous l'avez crû,
Le ſortilége a part au mal qui me poſſede,
Ce ne ſera jamais par ce fâcheux remede
Que le charme ſera rompu.

SONNET.

DAns un fauteüil doré, Phedre tremblante & pâlême, Janv. 1677.
Dit des vers où d'abord perſonne n'entend rien;
Sa Nourrice luy fait un ſermon fort Chrétien,
Contre l'affreux deſſein d'attenter à ſoy-même.

Hypolite la hait preſque autant qu'elle l'aime,
Rien ne change ſon cœur, ni ſon chaſte maintien,
La nourrice l'accuſe, elle s'en punit bien;
Theſée a pour ſon fils une rigueur extrême.

Une groſſe aricie, au cuir rouge, aux crins blons,
N'eſt-là que pour montrer deux énormes tetons;
Que malgré ſa froideur Hypolite idolâtre.

Il meurt enfin traîné par ſes courſiers ingrats.
Et Phedre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient en ſe confeſſant mourir ſur le Theatre.

LETTRE
A MONSIEUR THEVART.

D'Où vient, Damon, que la Nature
A mis dans nos plaiſirs la ſource de nos maux ?

. . . . . .
. . . . . .

Eſt-ce de ſa ſageſſe une preuve viſible,
Ou de ſon ignorance eſt-ce le triſte effet,
De nous porter, comme elle fait,
Vers tout ce qui nous eſt nuiſible ?

Ne diſſimule point, tu connois les raiſons
Que l'homme a de ſe plaindre d'elle,
Toy qui vois de ſi près la ſouffrance cruelle
Où le jettent ſes trahiſons.

Loin du tumulte des affaires,
Reflechis avec moy ſur ſes égaremens,
Qu'honora du nom de Myſteres
L'ignorance des premiers tems,
Pourquoy dans tous les Alimens
Qui ſont à la ſanté contraires
A-t-elle mis tant d'agrémens ?
Et pourquoy dans ces fleurs, ces racines, ces gommes,

Ces bois, ces metaux qu'elle a faits
Pour le ſoulagement des hommes
A-t-elle imprudemment mis un goût ſi mauvais ?

Par plus d'une agreable route
L'infidelle conduit à la fievre, à la goute,
A la pierre, aux vapeurs ; & pour s'en retirer,
Elle n'a qu'un chemin ennuyeux, difficile,
Un chemin où le plus habile
A chaque pas qu'il fait riſque de s'égarer.

Ce n'eſt pas ſeulement dans tout ce que la Terre
Produit pour nos beſoins d'herbes, de fruits, de fleurs,
Que la ſçavante Nature erre.
L'homme, que de lâches flateurs
Ont appellé dans tous les âges
Le plus parfait de ſes ouvrages,
Eſt le comble de ſes erreurs.

. . . . . .

REPONSE.

MADRIGAL.

Nov. 1693.

VOus qui vous couronnez de rameaux toûjours verds
Qu'aiment les filles de memoire,
Saint Cler, comment pouvez-vous croire
Que j'ay prétendu dans mes vers
Condamner l'amour de la gloire?
Si vous les aviez lûs avec attention
Une telle prévention
D'un reproche flateur ne seroit pas suivie.
Relisez, desabusez vous.
Vous verrez que des biens qu'on goûte en cette vie
Je trouve que la gloire est le bien le plus doux,
Et que je n'ay porté mes coups
Que sur l'immoderée & ridicule envie
De l'étendre au-delà de nous.

EPITRE CHAGRINE

A MADAME ***

SUpportez un peu mieux, Silvie,
La perte de vôtre beauté,
Ce n'eſt que par le tems qu'elle vous eſt ravie.
Hé bien! eſt-ce une nouveauté?
Devoit-elle durer autant que vôtre vie?
Lors que cinquante fois on a vû le Printems.
N'être plus belle alors n'eſt pas une infortune,
C'eſt l'avoir été plus long-tems
Que ne le veut la Loy commune.
Croyez-moy, d'un viſage égal,
On doit s'appercevoir qu'on ceſſe d'être aimable,
Dans une avanture ſemblable
Le murmure ſied toûjours mal.
Si pleine de raiſon, pour une bagatelle
Vous aviez conté vos appas,
Leur perte vous ſeroit ſans doute moins cruelle,
Vous ne vous en plaindriez pas.
Et nous nous préparons un fâcheux avenir,
Quand nous ne comptons que ſur elle.
On ne ſçait plus que devenir
Lors que l'on n'a ſçû qu'être belle.
Vous l'éprouvez, Silvie, & je vous l'ay prédit,

Lors qu'à vôtre miroir ſans relâche attachée
Je ne vous voyois point touchée
Des plaiſirs que donne l'eſprit.
Cette foule de gens frivoles
Qui du matin juſques au ſoir
Ne vous diſoit que des paroles ;
Fait du bruit chez de jeunes folles
Qui comme vous un jour ſeront au deſeſpoir.
Plus je vous voy, plus je raiſonne,
Plus je crains que l'ennuy que vôtre ſort vous donne
Ne vous engage à ſuivre un uſage commun.
Vous juſtifierez mes alarmes ;
Oüy, vous emprunterez des charmes
Pour faire revenir quelqu'un !
Mais du moins d'une tendre amie
Qui dans ſon goût eſt tous les jours
Par les hommes même affermie,
Ecoutez un moment les ſinceres diſcours ;
Croyez-vous que l'amour s'allume dans une ame
Par le rouge & le blanc qu'on meſle ſur le teint,
Et tient-on compte à quelque femme
Des couleurs dont elle ſe peint ?
Songeons, pour nous guerir de l'erreur où nous ſommes
Que le fard le plus beau de tous,
Loin de nous attirer les hommages des hommes,
Ne leur donne que des dégoûts.
Mais peut-être, me direz-vous,

Que ſi j'avois un teint auſſi laid que le vôtre,
J'aurois contre le fard un peu moins de courroux,
Et que j'en mettrois comme une autre.
Point du tout. Je me ſens des ſentimens meilleurs,
Et ſi la Nature en partage
Ne m'avoit pas donné d'aſſez belles couleurs,
J'aurois aſſurément reſpecté ſon ouvrage.

. . . . . .

Et ſi l'on m'en croyoit, faux braves, faux amis,
Faux dévots comme fauſſes prudes,
Tout à découvert ſeroit mis,
Et tous perdroient par là les lâches habitudes
Où par un long abus ils ſe ſont affermis.

. . . . . .

DAPHNIS.

EGLOGUE.

DAphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces Ha-
[meaux,
Qui dans la tranquille Auſonie
De Pan conduiſoit les troupeaux.
Accablé ſur ces bords d'une peine infinie
Négligeoit ſes moutons, briſoit ſes chalumeaux.
Ses charmes n'avoient plus leur éclat ordinaire.
L'enjoüé Lyſidor, dont le doux entretien
Si ſouvent avoit ſçû luy plaire;

Conduit par le hazard dans ce lieu ſolitaire,
Ne l'eût pas connu ſans ſon chien.
Surpris, à grands pas il s'approche
De l'endroit où Daphnis pouſſoit de longs ſoûpirs.
Et touché de ſes déplaiſirs,
Il luy fit ce tendre reproche.

LYSIDOR.

Lors que vous formez le deſſein
D'aller prendre des Tourterelles.
Quand pour parer d'Iris & la tête & le ſein,
Vous cherchez les fleurs les plus belles,
Vous confiez toûjours ces ſecrets à ma foy.
Puiſque dans ces bois, dans ces plaines,
Vous partagez vos plaiſirs avec moy,
Que n'y partagez-vous vos peines?

DAPHNIS.

Ah! prenez moins de part à mon ſort rigoureux,
Sur ces bords où j'attens la mort que je ſouhaite,
Agreable Berger, laiſſez-moy. Je le veux.
Et pour vous ſouvenir d'un amy malheureux,
Gardez mon Chien & ma Houlette.

LYSIDOR.

Ciel! dequoy peut ſe plaindre un Berger ſi parfait!
De ſa douleur ſçachons la cauſe.

. . . . . .

. . . . . .

Quand les jeunes Zephirs badinent avec Flore,

Quand les arbres ſont rajeunis,
Quand tout rit, d'où vient, cher Daphnis,
Qu'un affreux chagrin vous devore ?

DAPHNIS.

. . . . .

LYSIDOR.

Fait exprès pour joüir du Deſtin le plus doux,
A quelle erreur vôtre ame eſt-elle abandonnée ?
Vous meritez vos maux. Pourquoy conſervez-vous
Une tendreſſe infortunée ?
De cette conduite obſtinée
Vous n'avez point trouvé d'exemple parmy nous.
Du ſiecle où nous vivons il faut ſuivre l'uſage.
Croyez-moy, les vieux goûts ne ſont plus applaudis.
Seroit-il beau d'uſer du barbare langage
Que nos peres parloient jadis ?

DAPHNIS.

Sur ces bords moüillez de mes larmes,
En proye à mes douleurs, à mes jaloux tranſports,
J'ay fait pour n'aimer plus d'inutiles efforts.
Malgré mes dépits, mes alarmes,
Je ne ſuis pas moins enflamé.
Un amour malheureux eſt un tourment bien rude.
Mais helas ! Lyſidor, quand on a bien aimé,
Quand le cœur s'en eſt fait une douce habitude,
Ce n'eſt point par l'inquietude
Qu'il en eſt deſacoûtumé.

LYSIDOR.

Cependant lors qu'une ame eſt une fois ſaiſie
De ces inquietes fureurs
Que fait naître une juſte & forte jalouſie,
La gloire éteint l'amour dans les plus tendres cœurs.
Daphnis, écoutez-la quand elle vous appelle.
Mépriſez vôtre injuſte Iris.
Ce n'eſt que par un vray mépris
Qu'on ſe vange d'une infidelle.

DAPHNIS.

A mon cruel Deſtin nul Deſtin n'eſt égal!
On ne m'arrache point le cœur de ma Bergere.
Si quelque heureux rival l'avoit rendu legere,
Helas! j'aurois du moins le plaiſir dans mon mal
D'aller percer le cœur de cet heureux rival.
Mais ſans être infidelle. O Dieux! le puis je croire?
Iris manque de foy. Iris ne m'aime plus!
Tandis que vos moutons paîtront ces prez herbus,
Ecoutez de mes maux la déplorable Hiſtoire.
J'aimois, j'étois aimé, je paſſois de beaux jours,
L'aimable Iris & moy nous nous voyions ſans ceſſe:
Et nos feux s'augmentoient toûjours.
Rien ne devoit, helas! alarmer ma tendreſſe.
On maltraitoit tous mes rivaux;
Et cependant l'excès de ma délicateſſe
Me livroit tous les jours à d'incroyables maux.
Je m'en plaignois à ma Maîtreſſe,
Et mes jaloux ſoupçons ſe trouvoient toûjours faux.

Enfin

Enfin moins tendre ou rebutée
Des importuns chagrins de mon cœur amoureux,
Ma belle Bergere irritée
Resolut d'éteindre ses feux.
Averti d'un dessein à mes jours si funeste,
Je tremblay, je pâlis, je courus pour la voir.
Mon effroyable desespoir,
Lysidor, vous aprend le reste.

LYSIDOR.

Quand vous croyez avoir attiré vos malheurs,
Vôtre ame n'est point abusée.
Vôtre Iris a payé vos soins par des faveurs.
Tant que l'amour a fait ses plaisirs, ses douleurs;
Mais la tendresse s'est usée.
Au lieu de l'ennuyer par des plaintes, des pleurs,
Il falloit à son tour la rendre un peu jalouse.
Ecoutoit-elle des douceurs,
Il falloit en conter à douze,
Daphnis, un amant de bon sens
Doit quelquefois donner des sujets de se plaindre.
Les plaisirs les plus vifs deviennent languissans
Quand on en joüit sans rien craindre.
Mais que nous veut Timandre? il s'aproche de nous.
Venez-vous demander secours contre les loups?

TIMANDRE.

Non, je viens aporter une heureuse nouvelle
Au tendre & fidelle Daphnis.

Qu'il ne ſoûpire plus, ſes malheurs ſont finis,
Iris ſouffre pour luy, ce qu'il ſouffre pour elle.

DAPHNIS.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens !

TIMANDRE.

La pure verité.
Il eſt moins aiſé qu'on ne penſe
De paſſer de l'amour à la tranquillité.
A peine Iris vous eut défendu ſa préſence,
Que de cruels remords ſon cœur fut agité.
Quelque tems avec fermeté
Elle en ſoûtint la violence,
Mais il falut enfin ceder à ſon amour.
Le dépit qu'en eut la Bergere
Alluma dans ſon ſein une ardeur étrangere
Qui la conſume nuit & jour,
Sçachant pour ſon repos juſques où va la mienne,
Elle m'a fait tantôt aprocher de ſon lit.
Cherchez Daphnis, m'a-t-elle dit,
Et s'il m'aime encor, qu'il revienne.
Je ſuis parti d'abord, & mes ſoins empreſſez...
Vous m'avez rencontré, dit Daphnis, c'eſt aſſez,
A l'inſtant il reprit une allegreſſe entiere,
Embraſſa Timandre, & pour prix
De tous les ſoins qu'il avoit pris,
Il luy donna ſa panetiere;
Et tranſporté de joye il vola chez Iris.

REFLEXIONS DIVERSES.

I.

HOmme, contre la mort quoy que l'art te promette
Il ne ſçauroit te ſecourir.
Prépares-y ton cœur. Dis-toy, c'eſt une dette
Qu'en recevant le jour j'ay faite,
Nous ne naiſſons que pour mourir.

II.

Eſclaves, que rien ne rebute,
Vous, qui pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des grands êtes toûjours en bute.
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs.
Sçavez-vous le ſuccès de tant de ſacrifices?
Quand par les grands emplois on aura ſatisfait
A vos ſoins, à vos longs ſervices.
Helas! pour vous qu'aura-t-on fait,
Que vous ouvrir des précipices.

III.

Eſt-ce vivre! & peut-on ſans que l'eſprit murmure
Se donner toute entiere au ſoin de ſa parure?
Se peut-il qu'on arrive à cet inſtant fatal
Qui termine les jours que le deſtin nous prête,
Sans avoir jamais eu d'autre ſoucis en tête
Que de ce qui ſied bien ou mal?
Faire de ſa beauté ſa principale affaire,
Eſt le plus indigne des ſoins.

Le deſſein general de plaire
Fait que nous plaiſons beaucoup moins.

IV.

Lors que la mort moiſſonne à la fleur de ſon âge
L'homme pleinement convaincu
Que la foibleſſe eſt ſon partage,
Et qui contre ſes ſens à mille fois vaincu,
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on ſoit, quand on a ſçû bien vivre,
On a toûjours aſſez vêcu.

V.

Que les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieilleſſe
Sous l'éclat d'un jeune dehors,
Marquent dans un eſprit d'erreur & de foibleſſe!
Pourquoy faut il rougir d'avoir vêcu long-tems?
Si nos diſcours, ſi nos ajuſtemens,
Si nos plaiſirs conviennent à nôtre âge,
Nous ne bleſſerons point les yeux.
Les meſures qu'on prend pour paroître moins vieux,
Font qu'on le paroît davantage.

VI.

Non, de quelques côtez qu'on porte ſes déſirs,
On ne ſçauroit goûter de plaiſirs véritables;
Mais tout faux que ſont les plaiſirs,
Encore s'ils étoient durables!
On plaindroit un peu moins ces cœurs infortunez
Qui par leur penchant entraînez

Sont en quelque ſorte excuſables.
Quel bonheur quand du Ciel les aſpects favorables
Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux,
Et qu'il faut de raiſon, de force,
Quand on eſt né voluptueux
Pour faire avec les ſens un éternel divorce!

VII.

De quel aveuglement ſont frapez les humains!
Contre les malheurs incertains
Tels que la perte d'une femme,
D'un enfant, d'un amy, des tréſors, des grandeurs,
On croit faire beaucoup de préparer ſon ame,
Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs!
Mais ſans doute on mourra. Cent & cent précipices
Sont ouverts ſous nos pas pour nous faire périr;
Cependant au milieu des vices
Nous mourons, ſans ſonger que nous devons mourir.

IDILE.

TOmbeau dont la vûë empoiſonne
Les plus agréables plaiſirs,
Confond l'orgüeil humain, & toutefois ne donne
Ny frein aux paſſions, ny bornes aux deſirs.
Le cœur débarraſſé de ces vives alarmes
Que cauſe le plus tendre amant,
Je venois dans ce bois rêver tranquillement,

De ſon ombrage helas! que tu gâte les charmes!
Prés de toy, quelque loin qu'on porte l'enjoüement,
Rêve-t-on agréablement!
Quelle reflexion accablante, importune,
Fait-on, lors que ſur toy l'on porte ſes regards?
La mort par une route au vulgaire commune
A conduit dans ton ſein un homme tel que Mars,
Et tel que le Dieu des beaux Arts,
Qui jamais n'éleva d'autels à la fortune,
Et qui pour le mérite eût toûjours des égards,
Ailleurs tu caches aux cœurs tendres
Les reſtes précieux, les adorables cendres
D'un objet dont les ſoins, ny les ardens ſouhaits,
Ny les appas, ny la jeuneſſe,
Ne purent garantir des traits
Que lance la ſourde Déeſſe.
Dans cette affreuſe nuit dont on ne ſort jamais,
Combien renfermes-tu de dépoüilles mortelles,
De Heros, de Sçavans, de Monarques, de belles!
Abîme où tout ſe perd, ſi ce n'eſt que pour toy
Que nous fait voir le jour la nature inhumaine,
Que d'inutiles ſoins! que d'abus! & pourquoy
Pour orner un tombeau ſe donner tant de peine?
Pourquoy pour arriver aux brillantes grandeurs
Eſtre dévot par mode, & flateur par baſſeſſe,
Par une criminelle adreſſe
Pourquoy des mécontens faut-il ſonder les cœurs?
Et ſuivre un heureux fat qu'un Miniſtre careſſe?

Vous coûtez trop, triſtes honneurs,
Et vous diſparoiſſez avec trop de vîteſſe
Pour avoir des adorateurs.
Inſatiable & dur avare,
Qui par la faim, le froid, fais ſouffrir à ton corps
Tout ce que l'enfer te prépare,
Que te ſert de te rendre à toy-même barbare?
Emporteras-tu tes tréſors?
Et vous, jeunes amans, dont la tendreſſe extrême
Semble vous faire un ſort heureux,
Ah! pourquoy cediez-vous à ce pouvoir ſuprême
Beaucoup moins doux que dangereux

. . . . . .

Helas! faut-il quitter trop tôt ce que l'on aime?
Le moins d'attachement eſt toûjours le meilleur.
Lors que l'heure fatale ſonne,
On ſouffre moins par la douleur,

. . . . . .

Que parce qu'il faut que le cœur
Dans ce triſte état abandonne.

EPITRE
A MONSIEUR
DE PONCHARTRAIN.

POur l'Etat vôtre tems eſt un bien précieux
Dont il ne faut pas qu'on abuſe,
Ainſi ſans les détours d'un art ingenieux
Où ſouvent mon eſprit s'amuſe,
Je viens au fait, & je vous dis
Que moy, que le public (qui peut être s'abuſe)
Apelle la dixiéme Muſe,
Du matin au ſoir je maudis
Le barbare deſtin que de mes maux j'accuſe.

Vous, à qui le deſtin donne tant de beaux jours,
Sans mêlange de mauvais tours.
Si par reconnoiſſance pure
Vôtre favorable ſecours
Me vouloit empêcher de luy dire toûjours
Quelque atroce & nouvelle injure,
Et vouloit mettre enfin à couvert ſon honneur
Des reproches honteux dont la race future
L'accablera ſur mon malheur.
L'occaſion eſt belle, ſûre,

Et vous êtes propre, Seigneur,
A mettre à fin telle avanture.

En attendant qu'avec loisir
Vous raisonniez sur cette affaire,
Du moins sauvez ma gloire, & que le déplaisir
D'être par vous traité en personne vulgaire,
Ne redouble point ma colere.
Lors qu'Auguste dans Rome accabloit de bienfaits
Les mortels qui pour luy cüeilloient sur le Parnasse
De ces fleurs dont l'éclat est encore vif & frais.
Est-ce qu'en bonne foy, Virgile, Ovide, Horace,
Etoient les derniers satisfaits?

Seigneur, à l'avenir épargnez-moy la honte
Dont me couvre un si dur affront.
Que tantôt à Brunet, que tantôt à Frémont,
Lors que l'astre du jour sur l'horison remonte,
Vienne de vôtre part un ordre un peu plus promt,
Qui marque que Louis me distingue, & tient compte
Des lauriers dont cent fois j'ay couronné son front.
Que d'orgüeil, direz-vous, se fait icy connoître!
Ah! n'allez pas si vîte, il ne faut pas toûjours
Juger de ce qu'on sent par ce qu'on fait paroître,
Sous le faste & l'orgüeil dont est plein ce discours,
Je cache autre chose peut-être.

Peut-être moins ſenſible au grand nom.... mais hola,
Soit que je ſois trop vaine, ou trop infortunée,
N'aprofondiſſons point cela.
Je me ſuis plainte à vous, j'ay ſoulagé par-là
Un dépit de près d'une année,
C'eſt aſſez; & de plus voilà,
Sans vous avoir loüé ma Lettre terminée.
Par cette circonſtance elle vous plaira fort,
Je le ſçay. Mais combien de veritez j'immole
A la modeſte humeur que vous donna le ſort!
Sçachez-m'en gré, Seigneur, pour vous tenir parole
Je me fais un cruel effort.

SOus ces ombrages verds, où ſans autres témoins
Que les Roſſignols & Zephire,
Vous avez par de tendres ſoins
Adoucy le tourment que je n'oſois vous dire.
Dans ce bois où mon cœur pouſſa tant de ſoûpirs,
Où ce doux ſouvenir me rapelle ſans ceſſe,
Helas! Iris, que ma tendreſſe
Me donne de triſtes plaiſirs!

. . . . . .
. . . . . .

Ce jardin où je vous ay vûs,
Tout déſagreable qu'il eſt,
A je ne ſçay quoy qui me plaît.

Je n'y ſçaurois entrer ſans avoir l'ame émûë.
J'y paſſe des jours ſans ennuy,
Moy qui traîne en tous lieux la douleur qui me tuë.
D'où vient ? helas ! Iris, je m'en ſuis aperçûë,
Ce charme ne vient pas de luy.

. . . . . .

Ce n'eſt qu'à ma ſeule memoire
Que je dois des momens ſi doux.
Icy, tout me parle de vous,
Icy, de vôtre cœur tout fait la tendre Hiſtoire.
Sur le bord de ces claires eaux
N'ay-je pas vû vos yeux plus brillans & plus beaux ?
Quoy qu'en tout tems, Iris, leur beauté ſoit extrême,
Icy, je vous ay vû flater mon jeune chien,
Là, vous m'avez dit je vous aime.

. . . . . .

APOTHEOSE
DE GAS MON CHIEN, A IRIS.

PLus d'un bel eſprit murmure
Contre mon illuſtre chien, 1674.
Iris ne ſçavez-vous rien
De ſon heureuſe avanture ?
Lors que ſur le double mont

Je cherchois des fleurs nouvelles
Pour en couronner le front [belles,
D'un Roy cent fois plus grand que le vainqueur d'Ar-
Mon temeraire chien marchoit deſſus mes pas.
Il trouve en me ſuivant la ſource d'Hypocrene,
Il faiſoit chaud, il étoit las,
Tout languiſſant de ſoif il boit dans la fontaine.
Auſſi-tôt les Auteurs dont les bords ſont remplis
Firent retentir de leurs cris
La montagne à double croupe.
Par l'un d'eux mon chien eſt pris,
On détache un de la troupe
Pour avertir du fait le Dieu des beaux eſprits.
A peine eut-on conté cette bizarre hiſtoire,
Qu'Apollon s'écria (de ſon honneur jaloux)
Un chien a l'audace de boire
En même fontaine que nous!
Alors prenant ſon arc d'yvoire,
Il alloit, pour vanger ſa gloire,
Percer mon chien de mille coups,
Si, d'un air agréable & doux,
La badine Erato n'eût pris ſoin du coupable.
Puiſſant Dieu, luy dit-elle, hélas!
Pour ce pauvre toutou devenez plus traitable,
Il vaut bien qu'on en faſſe cas,
C'eſt l'illuſtre chien d'Amarille
Dont j'ay tant chanté les appas.
Ni le chien qui jappe là-bas,

Ni le chien dont l'Olympe brille,
En bon ſens ne l'égalent pas,
Il démeſle un ſot de cent pas,
Le pourſuit, l'aboye, & le pille.
Ah! pour le repos de nos jours
Que n'avons-nous un tel ſecours,
Contre un tas de grimauts dont Parnaſſe fourmille?
A ces mots d'Apollon le courroux s'appaiſa,
Il demande mon chien, commande qu'il s'avance,
Le trouva beau, le careſſa,
Et malgré l'humble remontrance
De Meſſieurs les Auteurs, il l'immortaliſa.
Je t'affranchis des loix de la ſourde Déeſſe,
Dit-il à ce chien précieux,
Demeure en ces aimables lieux
Dans une éternelle jeuneſſe.
Connoiſſant ta capacité,
Je commets à tes ſoins nôtre tranquillité,
Au pied du mont ſacré je t'aſſigne une place;
Par le merite faux garde d'être ſurpris,
Et quelque terrible menace,
Quelque priere qu'on te faſſe;
Ne permets d'y monter qu'à mes ſeuls favoris.
Déchire à belle dents ceux dont la folle audace
De mes doctes chanſons croit emporter le prix,
Et pour ces demy beaux eſprits
Sois le Cerbere du Parnaſſe.
Ce diſcours prononcé, les neuf ſçavantes Sœurs

De mon heureux chien s'aprocherent,
Et pour luy décerner les ſuprêmes honneurs,
Juſques aux bords du Stix dans leurs bras le portérent ;
Trois fois en marmotant dans ces eaux le plongerent.
Tout ce qu'il avoit de mortel
Demeura dans l'onde fatale,
Et l'on vit d'une ardeur égale
A ce chien nouveau Dieu, dreſſer plus d'un autel,
Qu'encenſe vainement l'audace & la cabale.
Fidelle aux ordres d'Apollon,
Nuit & jour du ſacré vallon
Il interdit l'entrée aux faiſeurs d'acroſtiches,
D'équivoques, de vers obſcurs,
De vers rampans, & de vers durs.
A ceux dont tous les hemiſtiches
Sont pleins de médiſance, ou pleins de mots impurs ;
Par ſes ſoins on joüit du repos, & de l'ombre,
Neceſſaire pour bien penſer.
Les bons Auteurs ſont en ſi petit nombre,
Qu'ils ne peuvent embaraſſer.
En vain le vieux Liſis luy dit d'un ton ſuperbe :
Je ſuis des amis.
Vous devez me laiſſer paſſer :
En vain dans l'ardeur qui l'emporte,
Le pétulant Albin d'une voix vive & forte
Allegue de vieux droits par le bon ſens détruits.
O ! ſiecle ingrat, dit-il, tant d'ouvrages conduits
Comme l'eût pû faire Ariſtote

Ne me donnent que des douleurs !
Quelle étoile funeſte à mon deſtin préſide ?
Mais dois-je m'étonner de mes divers malheurs ?
C'eſt une bête qui décide
Des bons & des mauvais Auteurs.
Après luy l'ignorant Timandre,
Vient tenter l'avanture aidé du Dieu Bachus
Et veut contre mon chien gager deux mille écus
Qu'il arrivera quelque eſclandre.

. . . . . .

AU ROY.

MADRIGAL.

HEros qui ſeul renferme en toy [Roy,
Ce qui fait un grand homme, un bon Maître, un grand
Nos fronts ſont couronez tous deux des mêmes feüilles;
Mais dans le champ de Mars on ſçait que tu les cüeilles,
Et moy dans le fameux vallon
Où des faſtes ſacrez qu'y conſerve Apollon
Je veux de tes hauts faits remplir toutes les feüilles.
En dépit de l'envie au regard de travers,
Tu verras ſans chagrin ton grand nom dans mes vers.
Louis, l'air dont tu les accüeille,
Me flatte d'un bonheur ſi doux, ſi précieux,
Il eſt plus d'un endroit, pourvû que tu le veüille,
Par où je le ſçauray bien mieux.

LEs pieces qui ſuivent, que vous ne trouverés pas moins ſpirituelles qu'enjoüées, ſont ſur une matiere qui vous ſurprendra. Madame Deshoulieres avoit une Chatte nommée Griſette, qui méritoit d'être diſtinguée parmy celles de ſon eſpece; car ſi elle ne raiſonnoit pas tout-à-fait, elle avoit tant d'aparence de raiſon, & donnoit tant de marques d'un diſcernement particulier, qu'elle en attiroit l'admiration de tout le monde. Un jour un Cavalier étant venu rendre viſite à cette Dame, ſe mit à parler de la beauté de ſa Chatte, & témoigna qu'il eût bien voulu en faire une alliance avec un autre Chat d'une autre Dame de ſa connoiſſance. Griſette, dit-on, pria ce Cavalier de faire ſes complimens, & d'offrir ſa tendreſſe au Chat amant qu'il avoit deſſein de lui donner. Ce Chat étoit à Madame la Marquiſe de Montglas, & s'appelle Tata. Il fit la réponſe qui ſuit à Griſette.

EPITRE

EPITRE
DE TATA,
Chat de Madame la Marquiſe de Montglas,
A GRISETTE,
Chatte de Madame Deshoulieres.

J'Ay reçû vôtre compliment, Octo.
Vous vous exprimez noblement, 1678.
Et je voy bien dans vos manieres
Que vous mépriſez les goûtieres.
Que je vous trouve d'agrémens !
Jamais Chatte ne fut ſi belle,
Jamais Chatte ne me plut tant,
Pas même la Chatte fidelle
Que j'aimois uniquement.
Quand vous m'offrez vôtre tendreſſe,
Me parlez-vous de bonne foy,
Se peut-il que l'on s'intereſſe
Pour un malheureux comme moy :
Helas ! que n'êtes-vous ſincere !
Que vous me verriez amoureux !
Mais je me forme une chimere,
Puis-je être aimé, puis-je être heureux ?

Vous diray-je ma peine extrême,
Je ſuis reduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux ſans pitié
M'a ſurpris aimant ce qu'il aime :
Epargnez moy le recit douloureux
De ma honte, & de ſa vangeance,
Plaignez mon deſtin rigoureux ;
Plaindre les maux d'un malheureux
Les ſoulage plus qu'on ne penſe ;
Ainſi je n'ay plus de plaiſirs,
Indigne d'être à vous, belle & tendre Griſette,
Je ſens plus que jamais la perte que j'ay faite,
En perdant mes deſirs ;
Perte d'autant plus déplorable
Qu'elle eſt irreparable.

REPONSE
DE GRISETTE A TATA.

COmment oſez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites,
En amour c'eſt mal débuter,
Et je ne ſçay que moy qui voulût écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha ! fy (diroient nonchalamment
Un tas de Chattes précieuſes)

Fy, mes cheres, d'un tel Amant,
Car, si j'oſe, Tata, vous parler librement,
Chattes aux airs panchez ſont les plus amoureuſes,
Malheur chez elles aux Matous,
Auſſi diſgraciez que vous.
Pour moy qu'un heureux ſort fit naître tendre & ſage,
Je vous quitte aiſément des ſolides plaiſirs,
Faiſons de nôtre amour un plus galant uſage,
Il eſt un charmant badinage,
Qui ne tarit jamais la ſource des deſirs.
Je renonce pour vous à toutes les goûtieres,
Où (ſoit dit en paſſant) je n'ay jamais été;
Je ſuis de ces Minettes fieres
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manieres.
Helas! ce fut par-là que mon cœur fut tenté,
Quand j'appris ce qu'avoit conté
De vos appas, de vôtre adreſſe,
Vôtre incomparable Maîtreſſe.
Depuis ce dangereux moment,
Pleine de vous autant qu'on le peut être,
Je fis deſſein de vous faire connoître
Par un doucereux compliment,
L'amour que dans mon cœur ce recit a fait naître.
Vous m'avez confirmé par d'agreables vers,
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talens divers;
Malgré vôtre juſte triſteſſe,
On y voit, cher Tata, briller un air galant.
Les miens répondront mal à leur délicateſſe,

Ecrire bien n'eſt pas nôtre talent,
Il eſt rare, dit-on, parmy les hommes même,
Mais de quoy vais-je m'allarmer ?
Vous y verrez que je vous aime,
C'eſt aſſez pour qui ſçait aimer.

La réputation de Griſette faiſant bruit par tout, les Chats du plus grand mérite luy en voulurent conter. Voicy les billets de quelques-uns.

BLONDIN

CHAT DES J...

A SA VOISINE

GRISETTE,

Sur les rimes de la Piece précédente.

JE ne veux point vous en conter,
Dans le grand fracas que vous faites,
Je n'ay pas de quoy debuter
Aſſez bien pour vous plaire, & me faire écouter,
Des Chattes comme vous friandes de fleurettes.
Vous joüez avec moy, mais c'eſt nonchalamment,
Vos heures vous ſont précieuſes,

Il vous faut bien un autre Amant.
Vous miolez, dit-on, trop librement
Après les faveurs amoureuſes
Enfin vos voiſins les Matous
Sont un peu trop ſobres pour vous.
Enfin vous affectez dans vos Vers un air ſage,
Ce n'eſt pas en rimant qu'on renonce aux plaiſirs,
C'eſt en ne mettant plus ces plaiſirs en uſage,
C'eſt en quittant le badinage,
Sans en conſerver les deſirs.
On ſe perd bien ſouvent ſans courir les goûtieres,
Oüy, dans ces lieux d'honneur vous n'avez point été,
Vous ſuivez en ce point les prudes & les fieres,
Mais de tant de Matous de toutes les manieres,
Qu'on vous cherche avec ſoin votre cœur eſt tenté;
C'eſt-là ce qui vous gâte à ce qu'on m'a conté,
Et que vous déguiſez avec aſſez d'adreſſe.
Imitez, imitez votre illuſtre Maîtreſſe
Qui n'aima jamais un moment. [l'être
A ſon cœur noble & grand, autant qu'un cœur peut
L'amour n'oſe eſperer de ſe faire connoître,
Vous luy ferez pour moy ce compliment.
Pour captiver les cœurs, le Ciel qui la fit naître,
Luy donna le talent de la Proſe & des Vers:
Elle a mille charmes divers,
Une tendre langueur, une aimable triſteſſe,
N'ôte rien dans ſes yeux d'un air fin & galant:
Rien ne peut échaper à ſa délicateſſe;

Le bel esprit n'est pas son seul talent,
Elle est la complaisance, elle est la bonté même,
Mais il ne faut pas l'alarmer,
La loüange & l'éclat ne sont pas ce qu'elle aime,
Bienheureux le Matou quelle voudroit aimer.

DOM GRIS,

Chat de Madame la Duchesse de Bethune,

A GRISETTE.

GRisette, sçavez-vous qui vous parle d'amour?
Qui vous cherchez depuis un jour? [gne.
C'est un Chat accompli, plus beau qu'un Chat d'Espa-
Un Chat qu'incessamment la fortune accompagne,
Qui se fait admirer des Chattes de la Cour.
Voilà ce qu'il vous faut, non pas ce Chat sauvage,
Ce Tata qui languit au milieu des plaisirs,
Qui ne sçauroit au plus aller qu'au badinage,
Qui ne sçauroit jamais contenter vos desirs,
Et qui mourroit de faim sur un tas de fromage.
Ce n'est pas après tout qu'il ne puisse amuser,
Qu'il ne soit propre à quelque chose
Comme de feu bertaut on pourroit en user;
Mais qu'en si beau chemin votre amour se repose,

Quoyque vous en diſiez on ne vous croira pas.
Pour vous croire une Chatte a ſi maigres ébats,
Sur quoy voulez-vous qu'on ſe fonde?
Sur vos peu de beſoins? vous vous moquez du monde:
A d'autres, c'eſt trop loin pouſſer le précieux.
Ce n'eſt pas avec moy qu'il faut qu'on diſſimule,
Auſſi bien avez-vous des yeux
A détromper le plus credule.
Gardez pour ces jeunes Chattons
Qui ne vont encor qu'à tâtons,
D'une fauſſe vertu le ruſé préambule;
Ne tournez point en ridicule
Ces ah fy, ces airs nonchalans,
Qui cachent quelquefois des deſirs violens.
Loin de les condamner, je blâme les manieres
Des Chattes qui d'abord nous diſent mia-hu.
Depuis que pour la Cour j'ay quitté les goûtieres,
Je mépriſe beaucoup un procedé ſi fou.
Tout Matou que je ſuis, j'ay l'ame délicate,
Je veux qu'en certain tems on donne de la pate,
Et je n'aimerois pas qu'on me ſautât au cou:
Mais de faire la Chatte-mite,
D'affecter comme vous un minois ſerieux,
Tandis que nous ſçavons qu'amour vous ſollicite,
Et qu'à de certains Chats vous faites les doux yeux,
Je vous le dis tout net, Grifette j'aime mieux
Une folle qu'une hypocrite.
Mettez-vous avec moy deſſus un autre pié.

Si vous voulez long-tems garder votre conquête ;
Je ſuis un coureur de clapié ;
Chat qui prend des lapins ne paſſe pas pour bête.
Adieu juſqu'au premier ſabat,
C'eſt-là que j'attendray réponſe à cette lettre,
Et que vous connoîtrez, ſi je livre combat
Que je ſçay plus tenir que je ne ſçay promettre.

MITIN,

Chat de Mademoiſelle Bocquet,

A GRISETTE.

GRiſette vous faites du bruit,
Non de ce bruit que font durant la nuit
Les Minettes trop amoureuſes,
C'eſt un bruit que la gloire ſuit,
Et que font en tout tems les Chattes précieuſes.
Ce bruit eſt venu juſqu'à moy,
Il a troublé ma ſolitude ;
Je vivois libre exemt de l'amoureuſe loy,
Et je ſens de l'inquietude ;
Il me revient de tous côtez
Que vous avez cent rares qualitez ;
On dit que vous avez le regard doux & tendre,
Et que pour en faire comprendre

La charmante douceur, & le brillant éclat
Vous n'avez pas des yeux de chat.
On dit que la nature adroite & bienfaiſante,
Vous a fait de ſa main une robe luiſante,
D'un petit gris beaucoup plus fin
Que le petit gris de lapin :
Que vous ſçavez avec cent tours d'adreſſe
Chaſſer les plus fâcheux ennuis,
Faire des jours heureux, & d'agreables nuits
A vôtre ſavante maîtreſſe.
On vous voit quelquefois d'un manége leger
Sauter, bondir, & voltiger,
Et quelquefois en galante Minette
Vous dreſſer ſur vos piés pour atteindre au miroir,
Prendre plaiſir à vous y voir,
Y conſulter vos traits en illuſtre coquette,
En Chatte d'importance, & non pas en Griſette.
Vous n'avez rien de brutal & de bas.
On ne vous vit jamais ſoüiller vos pates
Innocentes & délicates
Du ſang des ſouris & des rats.
En amour vous avez les plus belles manieres
Vous n'allez point par des cris ſcandaleux
Promener ſur les toits la honte de vos feux,
N'y vous livrer aux Matous des goûtieres.
Par un tendre miolement
Vous expliquez votre tourment,
Et vous ſçavez ſi bien dans l'ardeur qui vous preſſe

toucher votre illuſtre maîtreſſe,
Qu'elle prend ſoin de vos plaiſirs,
Et d'un digne galant regale vos deſirs.
J'en pourrois dire davantage
Sur le bruit qu'on fait tous les jours
De vos charmans appas, de vos tendres amours;
On n'en dit que trop dont j'enrage.
J'enrage de bon cœur, Griſette, quand je voy
Tant d'appas, tant d'amour, qui ne ſont pas pour moy.
Je ſens que le bruit que vous faites
Allume dans mon cœur des paſſions ſecrettes,
Que dans tout le païs des plus tendres Matous
Nulle autre n'allume que vous.
Mais il eſt tems enfin de mettre en évidence
Et mes talens, & mes exploits.
Ma ſolitude & mon ſilence
M'ont ôté juſqu'icy l'honneur de votre choix.
Il faut vous faire ma peinture,
Vous dire que je ſuis un Chat des mieux apris;
C'eſt trop languir dans une vie obſcure;
Et comme enfin la nuit tous chats ſont gris,
Il faut mettre au jour ma figure,
J'ay la mine aſſez haute, & l'air fort glorieux:
Tant d'éclat brille dans mes yeux
Qu'on prend mes ardentes prunelles
Pour des Aſtres ou des chandelles.
Je ne ſuis point ſujet aux fâcheux accidens
Où tombent les Chats imprudens,

Ma conduite n'a rien de brutal, de ſauvage,
Et je ne fis jamais aucun mauvais uſage
De mes griffes, ni de mes dents.
Quoyque mon ſerieux marque trop de ſageſſe
Et me donne tout l'air d'un ſevere Docteur,
Quand il faut plaire à ma Maîtreſſe
Je ſuis badin, je ſuis flateur,
Je la baiſe, je la careſſe,
Et la plus enjoüée & brillante jeuneſſe
L'eſt bien moins que ma belle humeur.
Sçavez-vous de quel air diſcret & raiſonnable
J'ay ma part dans un bon repas?
J'appuye adroitement ma patte ſur les bras
De ceux qui ſont aſſis à table.
Si leur faim eſt inexorable,
Ma faim ne ſe rebute pas,
Et d'un air toûjours agreable
Je tire du moins charitable
Les morceaux les plus délicats.
Quoyque je ſois d'une main liberale,
Et que je ſois un Chat des mieux nourris,
Je chaſſe d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale;
Nul Matou mieux que moy ne chaſſe dans Paris,
Et je prétens qu'un jour mon amour vous regale
D'une hécatombe de ſouris.

REGNAULT,

CHAT DES A....

A GRISETTE.

JE ne tourneray point ma cervelle à l'envers
Pour vous dépeindre icy ma figure parfaite ;
Mais c'eſt pour vous parler de mes exploits divers,
Qu'avec tant de Matous je m'érige en Poëte.
Un autre en doux jargon vanteroit ſa défaite ;
Mais moy qui jour & nuit mets des Chattes aux fers,
N'en déplaiſe aux Matous, je vous aprens, Griſette,
Que je fais des chattons mieux qu'ils ne font des Vers.

REPONSE.

DE TATA A GRISETTE.

GRiſette, avec raiſon je ſuis charmé de vous,
Vous avez de l'eſprit plus que tous les Matous ;
Jamais, à ce qu'on dit, Chatte ne fut mieux faite :
Mais, cecy ſoit dit entre nous,
N'êtes vous point un peu coquette ?
Vous pouvez l'avoüer ſans paroître indiſcrette ;

Le mal n'eſt pas grand en effet,
Et s'il faut tout dire, Griſette,
Moy-même franchement je ſuis un peu coquet,
Malgré la perte que j'ay faite.
On peut bien ſans amour écrire galamment,
Quand on a comme vous tant de belles lumieres?
Mais, croyez-moy, pour parler ſçavamment,
Sur tout en certaines matieres,
Il faut avoir frequenté les goûtieres,
On ne devient pas habile autrement.

Après tout, c'eſt une foibleſſe
A nous de n'oſer coqueter:
Sur ce point pourquoy nous flatter?
Les Matous coquettent ſans ceſſe;
C'eſt-là leur vray talent, à quoy bon le cacher?
Il n'eſt point de chatte Lucrece,
Et l'on ne vit jamais de prude en nôtre eſpece,
Cela ſoit dit ſans vous fâcher.

Coquetons, cherchons à nous plaire,
Puis que le ſort le veut ainſi,
En un mot aimons-nous, nous ne ſçaurions mieux faire,
Vous avez de l'eſprit, j'en ay ſans doute auſſi,
Je croy que je ſuis vôtre affaire.

Avec moy vôtre honneur ne court aucun danger,
C'eſt un malheur dont quelquefois j'enrage,

Et c'eſt pour vous, Griſette, un petit avantage,
Car, s'il eſt vray que vous ſoyez ſi ſage,
Je n'aurois pû vous engager.
Ah! vous m'entendez bien: mais changeons de langage,
Je pourrois vous déſobliger.

Eh bien! ma chere Griſette,
Etabliſſons un commerce entre nous,
Foy de Matou, vous ſerez ſatisfaite
Des reſpects que j'auray pour vous.

REPONSE
DE GRISETTE A TATA.

LOrs que j'abandonne pour vous
De charmans, de tendres Matous,
Quand je penſe établir une amitié parfaite.
(Car c'eſt tout ce qu'on peut établir entre nous)
Pourquoy m'apellez-vous coquette?
La réprimande eſt indiſcrete,
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet:
Eſt-ce ſur le nom de Griſette
Que vous me ſoupçonnez d'avoir le cœur coquet?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je ſuis faite:

Quoy pour écrire galamment,

Pour avoir dans l'eſprit quelques vives lumieres,
Falloit il aſſurer qu'on ne peut ſçavamment
Parler ſur certaines matieres?
Sans avoir couru les goûtieres
Chats connoiſſeurs en jugent autrement.

Mais quand même on auroit quelque douce foibleſſe,
Eſt-ce avec vous helas! qu'on voudroit coquetter?
Vous aimez trop à vous flatter.
Il eſt tems que vôtre erreur ceſſe,
Elle m'outrage enfin, pourquoy vous le cacher?
S'il n'eſt point de chatte Lucrece,
Il n'eſt point de Tarquins, Tata, de vôtre eſpece,
Cela ſoit dit ſans vous fâcher.

Quand un chat comme vous ſe propoſe de plaire,
Il devroit en uſer ainſi,
Des jaloux ſoupçons ſe défaire,
Et de ſes airs grondeurs auſſi,
Sans cela, Tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger
D'entendre tous les jours dire morbleu j'enrage,
Il n'en faudroit pas davantage
Pour me rebuter d'être ſage,
Et ſouvent par dépit on ſe peut engager
A quelque bagatelle au-delà du langage,
Cecy ſoit dit encor ſans vous déſobliger.

Adieu, Tata, foy de Griſette,
Mais de Griſette comme nous;
Je ne ſuis pas plus ſatisfaite
De vôtre Lettre que de vous.

GRISETTE.

A Monſieur le Maréchal Duc de Vivonne, qui faiſoit ſemblant de croire que Madame Deshoulieres avoit fait un mauvais Rondeau qui couroit le monde.

EPITRE.

DE ma Maîtreſſe aujourd'huy
J'ay reçû mille rudeſſes,
Elle de qui mes careſſes
Soulageoient toûjours l'ennuy;
Triſte de ma deſtinée,
Seule en un coin j'ay rêvé
Toute cette apreſdînée
A ce qui l'a chagrinée,
Et ce ſoir je l'ay trouvée,
Sans qu'elle m'ait apperçûë,
J'ay ſauté deſſus ſon lit.
Ecoutez bien le recit
De l'état où je l'ay vûë.
Tantôt elle pâliſſoit,
Tantôt elle rougiſſoit,

Parloit

Parloit ſans être entenduë
Comme une femme éperduë,
Et ſouvent vous maudiſſoit.
Ah ! diſoit-elle en colere,
Quel ſort au mien eſt égal ?
Et quoy donc ce Maréchal
Dont l'eſtime m'eſt ſi chere,
Peut penſer que j'écris mal !
Mes vers ne luy plaiſent guere.
On doit ſe tenir pour dit,
Que les vers font ſur l'eſprit
Une impreſſion legere,
Quand des Ouvrages qu'on lit
On s'abuſe au caractére.
Si je tenois l'animal,
Auteur du Rondeau fatal
Dont le Maréchal m'accuſe,
Je luy ferois, foy de Muſe...
Dans ce bel endroit les pleurs
Que de ſi juſtes douleurs
A grands flots luy font répandre,
Interrompirent le cours
De ce terrible diſcours,
Et moy vîte de deſcendre,
A deſſein de m'en aller,
En Chatte fidelle & tendre,
Bruſquement vous quereller.
Ah ! que ne puis-je vous dire

Tout ce que la rage inſpire,
Contre de tels attentats,
Mais par malheur bien écrire
N'eſt pas le talent des chats.
Finiſſons donc cette Lettre,
Tâchons ſeulement d'y mettre
Que le zele ardent & promt,
Que je ſens pour ma Maîtreſſe
A ſon chagrin m'intereſſe
Juſqu'à vanger ſon affront.
Soit, Seigneur, que de ma patte
Je me ſerve comme Chatte,
Ou comme les hommes font.

N'allez pas d'un air de mépris
Négliger de répondre à ma mauvaiſe Lettre,
Vous n'êtes pas, Seigneur, le ſeul à qui j'écris,
Et qui daigne avec moy quelquefois ſe commettre.
Les bêtes comme moy valent les beaux eſprits,
D'elles on peut tout ſe promettre.
Vous le verrez, Seigneur, ſi jamais vous allez
Triompher ſur les flots ſallez.
Alors bien loin d'être contente,
De répandre en tous lieux vôtre gloire preſente,
Je ſçaurai rapeller les périlleux endroits,
Où cent lauriers cüeillis parerent vôtre tête,
Et je vous forceray d'avoüer qu'une bête,
Qui d'Amarille eſt le foible & le choix,

Pour celebrer une conquête,
Entre nous, vaut bien quelquefois
Certains Meſſieurs dont par prudence
Je ne dis pas ce que je penſe.

EPITRE
DE COCHON,
Chien de Monſieur le Maréchal de Vivonne,
A GRISETTE.

EH quoy ! Griſette, a-t-on pû croire
Nôtre eſprit aſſez de travers,
Pour penſer que de méchans Vers
Soient ſortis de vôtre Ecritoire ?
Vous connoiſſez ma foy bien mal,
Mon gros crevé de Maréchal.
Vôtre injuſte ſoupçon avec raiſon nous pique,
De vôtre Amarillis nous ſçavons les talens,
Et que la plus mordante & ſevere Critique,
Ne luy pourra jamais faire ſentir ſes dents.
Vôtre injuſte ſoupçon nous tuë,
Mon Maître en étoit offenſé,
Et ſon ame jamais n'en ſeroit revenuë,
Si vôtre patte n'eût tracé
L'Epître qu'il a reçûë.

Vos Vers diſſipent ſes ennuis,
Depuis qu'il les a lûs, il rit, il cauſe, il chante,
Pour me les reciter il me cherche où je ſuis,
Il paſſe ſur mon dos une main careſſante,
Il m'a paru toûjours depuis
L'eſprit libre, & l'ame contente.
Je n'en ſuis point ſurpris, & je ſuis enchanté,
D'avoir entendu les merveilles,
Que de Griſette il m'a conté,
Il fit, jadis, ſa Cour à vos pareilles
Avec aſſiduité,
Et laiſſant là Cloris, Amarante & Silvie,
De Griſette en Griſette il a paſſé ſa vie,
Même aux dépens de ſa ſanté.
Ah! qu'il me ſeroit doux,
Ma chere Griſette, ma mie,
D'établir promtement un commerce avec vous,
Pour voir bien-tôt entre nous
Nôtre vieille haine amortie;
Que de Matoux
Seront jaloux,
Si nous forçons les loix de nôtre antipatie!
Vivons heureux, aimons-nous.

GRISETTE.

Vivons heureux, aimons-nous,
Dans quelques goûtieres ſecrettes
J'iray mioller avec vous,
Vivons heureux, aimons-nous.

GRISETTE.

Vivons heureux, aimons-nous.

RE'PONSE DE GRISETTE A COCHON.

C'Eſt prendre aſſez bien ſes meſures,
De venir conter ſes raiſons
Après avoir fait des injures.
S'il étoit pour les Chiens des Petites Maiſons,
Vous meriteriez bien d'en eſſuyer la honte
Avec vos propos obligeans.
Ce n'eſt donc rien à vôtre compte,
Que de fâcher Bêtes & Gens?
Mais peut-être un eſpoir vous flatte,
Fondé ſur le déreglement
Qui dans les mœurs du ſiecle éclatte.
Vous penſez par un compliment
Pouvoir devenir mon Amant,
Quoyque vous ſoyez Chien, & quoy que je ſois Chatte
Vous vous abuſez lourdement.
Quand du Chien dont l'Olympe brille,
Quand du Chien qui jappe là-bas,
Vous auriez en vous ſeul raſſemblé les appas,
A la moindre pécadille

Vous ne m'engageriez pas.
Contre ce que je dois rien ne me perſuade.
Je ſacrifie & vôtre Lettre & vous
Au plus amoureux des Matous,
Que me vient d'envoyer le galant Benſerade,
Quittez donc le deſſein que vous avez conçû
De troubler le repos des miaulantes familles;
Ne vous y trompez pas, vous y ſeriez reçû
Comme un chien dans un jeu de quilles.
Que vôtre illuſtre Maréchal
Eſt étonné de voir une Griſette
Si peu ſenſible à la fleurette!
Qu'il ne m'en veüille point de mal.
S'il les avoit trouvé toutes auſſi ſeveres,
Si comme vous on l'avoit rebuté,
Il n'auroit point connu de l'Amour irrité
Les plus redoutables myſteres.
Mais je m'émancipe un peu trop
Pour une Chatte & précieuſe & prude.
Voilà ce que fait l'habitude
D'écrire toûjours au galop.
Chez Meſſieurs les humains cette excuſe eſt d'uſage.
Le bien-heureux nom d'impromptu
Parmy les ſots, a la vertu
De mettre à couvert de l'orage
Toutes les fautes d'un ouvrage.
Bon jour le plus gras des Toutous.
Si par hazard mon amitié vous tente,

Je vous l'offre tendre & conſtante.
C'eſt tout ce que je puis pour vous ;
Sinon, je ſuis vôtre ſervante.

REPONSE
DE COCHON A GRISETTE.

Est-ce donc là l'impreſſion
Que ſur ton cœur fait ma flamme naiſſante ?
Vrayment je te trouve plaiſante,
De rebuter ma paſſion ;
Maltraite-t-on ainſi, petite ſuffiſante,
Un Chien de ma condition ;
Griſette, tu n'en es pas digne,
Cherche à ton gré des favoris ;
Je fus bien enragé quand à toy je m'offris,
Moy qui ſuis beau, blanc, comme un Cigne ;
Et qui deſcend de pere en fils,
De la race Cinique en droite ligne ;
Et qui me puis auſſi dire ſans vanité
Le ſymbole vivant de la fidelité.
Mais j'aurois beau dire & beau faire,
C'eſt inutilement,
Qu'un Amant
Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire.
Je me le tiens pour dit, à quoy bon s'obſtiner

Contre une amour infortunée ?
Il vaut bien mieux t'abandonner
A ta maudite deſtinée.
Je ne troubleray point tes fertiles chaleurs,
Va ſur les toits après tes moiteurs,
Faire un ſabat de tous les diables ;
Qu'on entende par tout les hurlantes clameurs,
De tes noces épouventables,
Que tes deſirs ſoient ſatisfaits,
Vis heureuſe & contente,
Et laiſſe en paix,
Deſormais,
Libre dans ſes reſſorts, la machine aboyante ;
Ecris-moy ſeulement quelque lettre galante,
Car tes vers à mon gré brillent de ſi beaux traits,
Que tous mes eſprits ils enlevent,
Il paroît bien, quand Phebus les a faits,
Que les trois Graces les achevent.
Voilà te loüer aſſez bien,
Et ce ne ſont pas là des loüanges de Chien.
Mon brillant Maréchal dans une paix profonde,
Eloigné de tout embarras,
Meine nonchalament une vie aſſez ronde,
Luy, dont l'heroïque bras
En tant de furieux combats,
S'eſt ſignalé ſur la terre & ſur l'onde.
Et ce Heros qui ſuit Neptune pas à pas,
En qui tant d'embonpoint & tant d'eſprit abonde,

A qui tu reproche tout bas
D'une pudeur qui n'a point de ſeconde,
Le cuiſant ſouvenir de ſes tendres ébats,
Eſt maintenant l'homme du monde,
Le moins ſurpris qu'on n'aime pas.

REPONSE
DE GRISETTE A COCHON.

ON auroit bien connu, ſans que vous l'euſſiez dit,
Que vous êtes ſorty de la Race Cinique;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit
En eſt une preuve authentique.
Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'eſt ſacré.
Devant vous rien ne trouve grace.
Vous déchirez tout, & malgré
De vingt ſiecles le long eſpace,
Du beau talent de vôtre race
Vous n'avez point dégeneré.
Mais qu'il ſoit veritable, ou qu'il ſoit apocriſſe,
Que vous ſoyez des deſcendans
De ces Philoſophes mordans,
Si vous avez de bonnes dents,
Nous n'avons pas mauvaiſe griffe.
Cependant, comme j'aime à n'en jamais uſer,
Si vous vouliez bien vous défaire

De certaine hauteur qui ne me convient guere,
Je pourrois avec vous quelquefois m'amuſer.
Vous me croyez peut-être une Chatte vulgaire,
Je m'en vay vous deſabuſer.
Si pour Ayeux vous comtez Diogene,
Cratés & tous les autres chiens,
Moy, que vous mépriſez, je comte pour les miens
Tous les Dieux dont la fable eſt pleine.
Quand les Titans audacieux
Riſquerent follement d'eſcalader les Cieux,
Le Dieu qui lance le tonnerre
Incertain du ſuccès d'une inſolente guerre,
Voulut que Déeſſes & Dieux
Quittaſſent le Ciel pour la Terre,
Dont, ſoit dit en paſſant, ils furent tous joyeux.
Entre tous les pays l'Egypte fut choiſie.
Là, ſous de differentes peaux,
Sous de jolis, de laids muſeaux,
Se cacherent un tems les buveurs d'Ambroiſie.
L'un étoit Bœuf, l'autre étoit Ours,
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure,
Une Chatte fut la figure
Que prit la Reine des Amours.
Et comme elle eſt bonne Princeſſe,
Pour éviter oiſiveté,
Elle contenta la tendreſſe
D'un jeune Chat épris de ſa beauté,
Tant qu'enfin la belle Déeſſe

Fit des Chattons en quantité.
C'eſt de cette ſource divine
Que je tire mon origine.
Qui de nous deux, Cochon, dites la verité,
Doit ſe piquer de qualité?
Ce diſcours vous déplaît peut-être.
Parlons de vôtre eſprit, vous en faites paroître
Dans tout ce que vous écrivez.
Mais eſt-il à vous ſeul cet eſprit qui ſçait plaire?
Et ne devez-vous point à vôtre Secretaire
Tant de brillans endroits ſi finement trouvez?
Entre nous, Cochon, je ſoupçonne
Qu'un tel Secretaire vous donne
Plus d'eſprit que vous n'en avez.
Je connois ſon tour, ſes manieres,
Vives, charmantes, ſingulieres,
Apollon ne fait pas des vers plus élevez.
Pour moy, je n'ay que mes ſeules lumieres,
Je vous l'aprens, ſi vous ne le ſçavez.
Et que je ne cours point les toits, ny les goûtieres.
Jamais cris aigus, ſcandaleux,
Ne ſont ſortis de ma modeſte gueule.
Lors que l'Amour me fait ſentir ſes feux,
Ce n'eſt qu'à ma Maîtreſſe ſeule
Que j'oſe confier mes ſecrets amoureux.
Alors ſenſible aux tourmens que j'étale
D'un Chat digne de moy ſa bonté me regale;
Cela s'apelle-t-il un deſtin malheureux?

Si ce Maréchal qui vous aime
Vouloit pour vous faire de même,
Si ce veritable Heros
Qui ſeul a plus d'eſprit & de valeur que trente,
Lors que l'Amour trouble vôtre repos,
Offroit à vos deſirs une chienne charmante ;
On ne vous verroit point reduit
A la neceſſité d'idolâtrer ſans fruit
Une Maîtreſſe égratignante.

REPONSE
DE COCHON A GRISETTE

GRiſette, enfin je voy qu'en t'écrivant
Il faut pour aſſembler des choſes recherchées
Feüilleter de l'eſprit le Calepin vivant,
Ou, comme un Girardeau ſçavant,
Avoir l'Art d'animer des peintures lechées.
Mon Maître m'encourage au deſſein que j'ay pris,
Il eſt le Dieu de l'Harmonie.
Je ſens déja que ſon divin genie
Va de nouvelles fleurs émailler mes écris.
Secouru du beau feu qui par tout l'environne,
De ſon eſprit brillant, de ſon ſçavoir profond ;
Je ne craindrois pas même Apollon en perſonne
Avec un tel ſecond.

Je laiſſe loin de moy ces plumes triviales
Sans art & ſans vigueur,
Ecrivains doucereux de ſornettes morales,
Qui nous font mal au cœur.
Je ne voy qu'une illuſtre Chatte,
Qui merite l'encens des plus fameux eſprits,
En qui tant de fineſſe éclate,
Qu'elle ſera toûjours l'Ornement de Paris.
En un ſeul point elle ſe flatte,
Quand par des chemins inconnus,
Dont on ne peut trouver ny veſtige ny trace,
D'un long ordre de Chats deſcendus de Venus
Elle nous compoſe une race,
Et va puiſer bizarrement
Sa belle Genealogie,
Dans la baſſe Mytologie,
Sans ſçavoir par où ny comment.
C'eſt en vain qu'elle nous étale
Tous ces ayeux veneriens,
Et fait ſonner ſi haut ſa Déité de bale.
Hé! depuis quand les Chats diſputent-ils aux Chiens
Leur nobleſſe que rien n'égale,
Ne deſcendons-nous pas du Dieu Cynocephale
Adoré des Egyptiens?
Modere ton eſſort, ma petite Déeſſe,
Ne ſonge plus aux ſilphes fabuleux,
Et ſçache que ſouvent un Peau-d'aſne amoureux
Se rencontre de nôtre eſpece,

Et qu'il eſt quelquefois, chien & chat comme nous.
Qui ne ſçait que ces Dieux dont ton orgüeil ſe pique
Se ſont changez en corbeaux, en hiboux,
En chathuans, & lougaroux,
Prenant un ſurtout phanatique,
Que les plus beaux objets en furent abuſez;
Car dans le Carnaval de ces Dieux déguiſez,
Leur maſcarade eſt toûjours prolifique.
Mais où prens-tu qu'Ovide ait dit
Dans la giganteſque avanture
Que Venus d'une Chatte emprunta la figure?
Tu n'invente pas mal pour te mettre en credit
Cette ingenieuſe impoſture.
Pour moy je ſuis cloüé réellement,
A l'Echarpe du Firmament,
Placé près des cercles polaires;
Et regne ſouverainement
Dans mes terres caniculaires.
Miniſtre du grand Belial,
Qui préſide aux Royaumes ſombres,
Je ſuis au ſéjour infernal
Le terrible portier des ombres.
Et pour te dire enfin mon nom,
D'une façon encor plus claire,
On me nomme au Ciel Procyon,
Et dans les enfers Cerbere.
Tu vois comme ſans fiction,
Et ſans le faux ſecours de la Metamorphoſe,

Je prouve ma condition
Par une vraye Apotheoſe.
Jamais ſur l'étoilé lambris
Du lumineux Olympe,
Pour y guetter des céleſtes ſouris,
Nul chat ne grimpera, n'a grimpé, ny ne grimpe,
Quand il ſeroit deſcendu de Cypris.
Griſette enfin, ô Reine des Griſettes,
De grace, laiſſons-là nos anceſtres pourris.
Croy-moy, ſans eux, tu vaux ton prix,
Et ſans t'effaroucher à ce nom d'Amourettes,
Souffre qu'un cœur de tes charmes épris,
Te conte quelquefois de jappantes fleurettes.

REPONSE.

DE GRISETTE A COCHON.

JAmais chien n'eut tant de ſçavoir,
Jamais chien n'eut tant d'éloquence,
Tant d'eſprit, tant d'amour que vous en faites voir,
Veüillent les immortels, auteurs de ma naiſſance,
Soûtenir contre vous mon chancelant devoir!
Ils exaucent mes vœux, & déja je commence
A ſentir dans mon cœur l'effet de leur ſecours;
Je vous voy des défauts qui vont rompre le cours
D'un feu, qui m'auroit pû coûter mon innocence:

Oüy, je remarque en vous un défaut furieux.
En eſt-il un plus grand que l'indigne foibleſſe
Qui vous fait renoncer à vos doctes ayeux ?
Il vous ſeroit plus glorieux
Qu'on crût qu'avec leur ſang vous avez leur ſageſſe,
Que de puiſer vôtre nobleſſe
Dans la ſource du ſang des Dieux.
Semblable à ces humains dont la vaine folie
Eſt de traîner d'illuſtre noms,
Et qu'à prix d'argent on allie
Aux plus éclatantes Maiſons,
Dont l'antique Hiſtoire eſt remplie.
Découvrent ils des noms plus grands,
Un fourbe Genealogiſte
D'eux, à ces noms trouve une piſte;
Comme ils changent d'habits, ils changent de parens.
Chez eux l'orgüeil les donne, & non pas la nature.
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les miens;
Mais je ne ſçavois pas, Cochon, je vous le jure,
Qu'il fût des d'Oziers chez les Chiens.
A peu près voila vôtre hiſtoire.
Hier Cynique, aujourd'huy Dieu.
Vous êtes dans les Cieux, aux bords de l'onde noire,
Et ſur terre en troiſiéme lieu.
Cela n'eſt pas facile à croire !
Quoy vous ſeriez tout à la fois
Le grand chien dont l'ardeur nous brûle !
Le laid chien à la triple voix !

Le gros chien dont je fais ſcrupule
D'écouter les tendres abois !
Vous parois-je aſſez bête, ou bien aſſez credule,
Pour croire qu'un chien en ſoit trois ?
Lors que je vous contay la galante avanture
Qu'eut Venus ſur les bords du Nil,
Je n'eus point comme vous recours à l'impoſture.
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil,
Je ſors de la Mere des graces.
Quelle preuve vous en faut-il ?
Paſſons-nous des Contrats qui des premieres races
Juſqu'à nous conſervent les traces ?
Je ne puis donc avoir pour moy
Que la ſeule Mytologie.
Quel Livre eſt plus digne de foy,
Qu'un Livre qui contient en ſoy
La premiere Theologie ?
Si parmy les céleſtes feux
Qui reglent le ſort de chaque Etre,
On voit vôtre eſpece paroître,
N'en ſoyez pas plus orgüeilleux.
L'Aſne de l'yvrogne Silene,
Le Bouc ſale & puant, le Scorpion hideux,
Et mille autres monſtres affreux
Font, comme elle, briller la lumineuſe plaine.
Mais, Cochon, montrez-moy quelqu'un de parmy vous
Dont on ait crû la cervelle aſſez ſaine

Pour luy donner la forme humaine,
Comme les Dieux ont fait pour nous.
Jadis un jeune fou poſſedoit une chatte,
Pour qui l'hiſtoire dit qu'il prit beaucoup d'Amour,
Il ne ſe paſſoit pas un jour
Qu'il ne baiſât cent fois & ſa gueule & ſa pate.
De cet étrange amour c'étoit là tout le fruit.
Et comme il faut quelque autre choſe,
Ce pauvre Amant ſe vit reduit
A demander aux Dieux une Metamorphoſe.
Il n'épargna ny ſoins, ny pleurs, ni revenus,
Pour ſe rendre Venus propice.
Le celebre Temple d'Erice
Fuma de plus d'un ſacrifice.
Il fit tant enfin que Venus,
Par excès de pitié pour ſa bizarre flâme
De ſa chatte fit une femme.
N'allez pas en chien ignorant
Croire encor que j'impoſe à la belle Déeſſe.
De l'honneur fait à mon eſpece,
Je donne Eſope pour garant.
Mais oublions tous deux nôtre race immortelle.
Finiſſons, Cochon, j'y conſens,
Une ſi fameuſe querelle.
Soyez pour moy tendre & fidelle.
Malgré les Dieux je cede au trouble que je ſens!
Que les galans propos que les jeux innocens,
Naiſſent chez nous d'une tendreſſe

Que ne ſoûtiendra point le commerce des ſens.
Allons enſemble, allons ſans ceſſe,
Cüeillir aux rives du Permeſſe
De ces fleurs qui durent toûjours.
Couronnons-en ce Maître incomparable
Dont le divin genie embellit vos diſcours,
Et laiſſons dans le Monde un ſouvenir durable
De nos ſingulieres Amours.

LETTRE
DE GAS;
Epagneul de Madame Deshoulieres, à M. le Comte de L. T.

Dece. 1671.

POur vous marquer mon courroux,
J'ay mis la plume à la pate,
Il eſt tems que contre vous
Toute ma colere éclate.
Vous m'avez rendu jaloux;
Entre nous autres Toutous,
Nous ſommes là-deſſus d'humeur fort délicate
Pour ſe bien mettre avec nous,
En vain le blondin nous flate,
Nous n'en ſommes pas plus doux,
Nous mordons juſqu'à l'époux.

Malgré ce naturel incomode & farouche,
Je vous écoutois ſans dépit
Loüer de ma Maîtreſſe & les yeux & la bouche;
Ne croyant ces douceurs qu'un ſimple jeu d'eſprit,
Sans m'opoſer à rien, je dormois ſur ſon lit.
Si ce ſouvenir vous touche,
Ne ſongez plus à m'ôter
La place que je poſſede:
Croyez-vous la mériter?
Croyez-vous que je la cede?
Sept fois l'aimable Printems
A fait reverdir les champs.
Sept fois la triſte froidure
En a chaſſé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je ſuis Chien d'Amarille.
A ſes piés j'ay vû la Cour,
A ſes piés j'ay vû la Ville
Vainement brûler d'amour.
Seul j'ay ſçu par mon adreſſe,
Dans ſon inſenſible cœur
Faire naître la tendreſſe.
Ne troublez plus mon bonheur:
Quand pour vanger ſon honneur
Le petit Dieû ſuborneur
Qu'en tous lieux elle ſurmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétens,

Sçachez, notre illuſtre Comte,
Que j'ay de fort bonnes dents.

LETTRE
DE GAS,
Epagneul de Madame Deshoulieres à Courte-oreille, Tourne-broche de M.....

J'Aprens de tous côtez que malgré les deſtins Janv. 1672.
Qui vous a fait naître Mâtin,
Vous chaſſez pourtant à merveille.
Ce grand lievre fut pris par le preux Courte-oreille
(Diſoit-on l'autre jour en ouvrant un pâté)
Du vin, du vin, qu'à ſa ſanté
Il ſoit vuidé maintes bouteilles :
Lors le verre à la main votre los fut chanté.
Un Blondin, deux Abbez, & plus d'une beauté,
S'en aquitterent avec zele.
Foy d'Epagneul, j'en fais un raport très-fidel,
J'étois preſent à tout, & voyois ſans douleur
Toute l'eſtime, & tout l'honneur
Dont votre chaſſe étoit ſuivie ;
Auprès d'Amarillis, content de mon bonheur,
Rien ne pouvant me faire envie

Je me déterminay dans cet heureux moment
A vous dire ſans compliment,
Que vous avez bien fait de quitter la cuiſine
Où vous étiez ſouvent battu.
J'eſtime infiniment ceux qui par leur vertu
Démantent leur baſſe origine.
Jamais l'honneur d'autruy ne m'a rendu jaloux.
Et malgré tant de difference
Que le Ciel a mis entre nous,
Je veux bien faire connoiſſance
Et lier commerce avec vous.
Devenons bons amis, abandonnez la broche,
Allez comme Epagneul, chien courant, ou limier,
Par tout pays prendre gibier;
Ne craignez là-deſſus ny plainte, ni reproche,
Perſonne ne fait ſon métier.

AIR.

VEnez petits oyſeaux, c'eſt moy qui vous appelle,
Vous devez à mes ſoins vos plus tendres deſirs,
Sans amour, la ſaiſon nouvelle,
Seroit pour vous ſans fleurs & ſans plaiſirs;
Secondez mon ardeur extrême;
Je veux charmer un jeune cœur,
Chantez, mais chantez le bonheur,
D'être aimé quand on aime.

MADRIGAL.

DE ces lieux fortunez, qu'eſt-ce qui vous rapelle,
Tendre & galant Berger, l'honneur de nos hameaux ?
De votre Iris l'abſence a fait une infidelle,
Et tout juſqu'à ſon chien dans ſon ardeur nouvelle,
Ecoute avec plaiſir le ſon des chalumeaux,
Du Berger qui triomphe d'elle.

AU ROY.

QU'entend-je ? quel bruit ! qui m'apelle ?
D'un vol plus promt que les éclairs,
La Nymphe aux cent voix fend les airs,
Fille d'Olympe, me dit-elle,
Tandis que ſans repos je parcours l'Univers
Pour annoncer les miracles divers
Dont LOUIS chaque jour embellit ſon Hiſtoire :
Tandis que ce Heros ſuivi de la victoire,
Force enfin la diſcorde à rentrer dans les fers,
Pour chanter ſon bonheur, ſon triomphe, ſa gloire,
Mêle ta voix aux doux concerts
Des doctes filles de mémoire.

La paix ſi chere à ſes deſirs,
Et pour qui ſa valeur oſe tout entreprendre

Sur un char entouré des beaux Arts, des plaiſirs,
Du haut des Cieux n'attend plus pour deſcendre,
Que l'inſtant où LOUIS ait achevé de rendre
A l'Aigle le repos, les précieux loiſirs
Qu'elle peut de luy ſeul attendre.
Le deſtin de LOUIS s'eſt déja fait entendre,
La paix devancera le retour des Zephirs.

La Déeſſe, à ces mots, s'éleve dans les nuës,
Et par des routes inconnuës
Porte encor en divers climats
La gloire de ton Nom, celle de tes Etats.

AUX MUSES,

SUR LA PAIX.

DEs ſacrez bords que le Permeſſe arroſe,
Muſes tranſportez-moy dans ces lieux enchantez,
Où LOUIS au milieu de cent Divinitez
A l'ombre des lauriers repoſe.

Secondez mes deſirs, venez ſavantes Sœurs,
Venez d'un air riant & tendre
Enrichir mon eſprit d'une moiſſon de fleurs;
Venez, hâtez-vous de répandre
Sur mes foibles Chanſons vos divines faveurs.

Sans vous, oſerois-je prétendre

A l'honneur de chanter la paix,
Que LOUIS dans le cours de ſes ſages projets
A l'Univers a voulu rendre,
Et que ſes glorieux travaux
Du celeſte ſéjour ont forcé à deſcendre,
Malgré les vains efforts de ſes fameux rivaux.

Jaloux d'un Heros dont l'Hiſtoire
A déja conſacré la rapide valeur,
Ils avoient conſpiré d'abaiſſer ſa grandeur,
Ils avoient ſéduit la victoire
Qui tant & tant de fois couronna ce Vainqueur.

Pour remplir des deſtins l'Arrêt irrevocable,
Elle revient à luy, vole & lance ſes traits,
Sur cette ligue formidable
Qui de l'Europe entiere avoit banni la paix.

Accoûtumée à marcher devant elle
Sous les ordres de ce Héros,
Elle reprend ſa place, & la fiere immortelle
Jalouſe de ſes droits annonce le repos
Que LOUIS triomphant rapelle.

De nos malheurs les ſources vont tarir,
De mille biens la paix ſera ſuivie,
Les plaiſirs, les beaux Arts vont revivre & fleurir,
De nouveau dons la terre eſt prête à ſe couvrir,
Mais pour nous ſatisfaire au gré de notre envie,

Sous les yeux de mon Roy puiſſe croître & meurir,
L'auguſte rejetton d'une ſi belle tige.
Dans l'ardeur que pour luy notre tendreſſe exige,
Puiſſent les immortels accorder à nos vœux
De longs jours à LOUIS, & de longs jours heureux.

A IRIS,

STANCES.

IRis qu'elle erreur eſt la vôtre ?
Quoy toûjours votre cœur ſe conſume en ſoûpirs ;
Dans le tems que l'ingrat qui bornoit vos deſirs,
A vos yeux dans les bras d'un autre
Se livre ſans remords à de nouveaux plaiſirs.

Vangez-vous, & vangez vos charmes
Par un mépris digne de vous,
Il eſt honteux de répandre des larmes
Quand ce que nous perdons eſt indigne de nous.

Ce n'eſt qu'à des ames communes,
Qu'il appartient de languir dans les fers ;
Mais vous, pour qui des Dieux les tréſors ſont ouverts,
Ne voulez-vous que par vos infortunes
Rendre votre beau nom celebre à l'Univers ?

Aſſez d'Illuſtres malheureuſes

Chez l'immortelle antiq
Par leurs plaintes infru
Ont fait paſſer leur nom à la

Croyez-vous, plus heu
Ralumer le beau feu qu'un i
Qui paſſe ſans raiſon à des a
Foule aux pieds les devoirs d
Et ne rougit jamais de s'en ê

Profitez du deſtin de ces in
Rendez à votre cœur ſon in
Pour exemple les Dieux n
Que pour couronner l

Gardez-vous en ſuivant cet
D'être pour l'avenir un ex
Condamné, belle Iris, l'am
Et conſollée enfin d'avoir
Joüiſſez en ſecret d'un tri

STA

HE! que te ſert amour
N'ay-je pas reconnu ta fata
Ne te ſouviens-t-il plus d
Laiſſe-moy dans l'ind

A l'ombre des ormeaux vivre & mourir en paix.

Souvent dans nos plaines fleuries,
Je mêle avec plaiſir mes ſoûpirs à mes pleurs.
Le chant des Roſſignols, les deſerts enchanteurs,
Le murmure des eaux, l'émail des prairies,
Mon chien ſenſible à mes douleurs,
Mes troupeaux langiſſans, ces guirlandes de fleurs,
Que le tems, mes ſoûpirs & mes pleurs ont flétris
Don, cher & précieux du plus beau des Paſteurs,
Tout nourrit avec ſoin mes tendres rêveries.

Eloigne-toy cruel, de ces lieux fortunez,
La paix y regne en ton abſence,
Ne trouble plus par ta préſence
Les funeſtes plaiſirs qui me ſont deſtinez.

Raſſemble en d'autres lieux tes attraits & tes charmes,
Mon cœur n'en ſera point jaloux.
Non, je n'envieray point ces ſecrettes allarmes,
Dont tu rend quand tu veux le ſouvenir ſi doux.
Mon chien & mes moutons, chers témoins de mes larmes,
J'en atteſte les Dieux, je n'aimeray que vous.

ÆGIDII MENAGII
AD PAULUM PELISSONEM
Libellorum ſupplicum Magiſtrum,
EPIGRAMMA INEDITUM.

HUlleria Virgo in certamine Poetarum victrix
Præmia, qui melius celebrarent carmine Magnum, 1687.
Obtuleras doctis, docte Peliſſe, viris.
Certatim ecce tibi Vatum lectiſſima turba
Magnanimum Regem, regia bella canunt.
Fontanelle canis, noſtri nova gloria Pindi.
Et tu Pereri, carmine utroque potens.
Hulleria ipſa viris audet concurrere Virgo,
Hulleria, Francæ filia Calliopes,
Et toto cœtu certantum judice victrix
Effigiem magni, prœmia magna refert.
Et decuit Muſa prognatam principe Nympham
Mortales doctis vincere Carminibus.

A MA…
DESHOULIE…
IMITATION
E L'EPIGRAMME LATINE
DE M. MENAGE.

ON ne doit pas être surpris
Calliope Françoise, illustre Deshoulieres
Que votre aimable Fille ait sur nos beaux esprits
Par le tour de ses Vers, par ses vives lumieres
Hautement remporté le prix ;
Une Nymphe de votre race,
La fille d'une Muse, à qui sur le Parnasse
Nous offrons de l'encens, nous dressons des Autels,
Pour elle, comme vous d'un feu divin saisie,
Nous offrons de l'encens, nous dressons des Autels,
Dans un combat de Poësie
Ne le pas emporter sur de simples mortels.

Charmans échos de ces bocages,
Et vous belle Nymphe aux cent voix,
Publiez à l'honneur du Berger qui m'engage,
Que ses propres rivaux, sous ces sombres feüillages,
Charmez de ses vers les Bois, ont aprouvé mon choix.

CHANSON

SUR MONSIEUR L'ABB

L'Avanture eſt trop ridicule,
Pour ne la pas faire ſçavoir ;
Il montroit à Dame incredule
Sa chandelle & la faiſoit voir.
Sans s'émouvoir, ſans s'émouvoir
La folette tira ſa Mule
Et la fit ſervir d'éteignoir.

Au lieu de vanger cette injure,
Les amours à malice enclins,
Rioient entre eux de l'avanture,
Du Doyen des Abbez blondins.
Ces Dieux badins, ces Dieux ba
Se diſoient : vois-tu la coëffure
Qu'on a miſe au Dieu des Jardin

AIR.

Janv. 1678.

Iris sur la fougere,
Dans un pressant danger,
A son temeraire Berger
Disoit toute en colere :
Qu'est devenu, Tirsis, cet air respectueux,
Qui d'un parfait Amant est le vray caractere ?
Entre deux cœurs, dit-il, brûlez des mêmes feux,
Il est certains momens heureux
Où, ma Bergere,
Il ne faut qu'être amoureux.

FIN.

POESIE

POËSIE

DE MADEMOISELI

DESHOULIER

STANC

IRREGULIER

SUR LA MORT

DE MADAME DESHOUL

ICy, Muſes, icy que venez-vous cherc
Sous ces ſombres Cyprès, helas! qui vous
Vous n'y trouverez point cette illuſtre mo
Dont les doctes Chanſons avoient ſçû vou
La Déeſſe ſourde & cruelle,
De mes bras vient de l'arracher.

En vain pour garantir une tête ſi chere,
J'ay mille fois du Ciel imploré le ſecours
Au précieux devoir de ſauver une Mere,
J'ay ſacrifié mes beaux jours;
Mais le cruel Deſtin qui m'accable toûjo
Des larmes que produit une douleur ame

Redouble ſans ceſſe le cours.

Le Ciel à mes ennuis n'a point marqué de terme,
Et du plus foible eſpoir j'ignore les douceurs,
Sans ceſſe en proye à de vives douleurs,
J'apelle à mon ſecours cette ame grande & ferme,
Et qui d'un œil égal au milieu de mes pleurs,
Enviſagea la mort ſans craindre ſes horreurs.
Mais que me ſert, helas! de l'invoquer ſans ceſſe,
De me répréſenter ce qu'elle a combattu,
Et dans tous ſes malheurs quelle fut ſa ſageſſe,
Je m'abandonne à ma foibleſſe,
Et je n'ay rien de ſa vertu.

Muſes, ne cherchez plus cet eſprit admirable,
L'honneur de nôtre ſiecle & du ſacré vallon.
De cette perte irréparable,
Chargez les faſtes d'Apollon,
Allez aux bords de l'Hypocrene,
Par des torrens de pleurs celebrer ſon trépas,
Et ſi ma douleur vous ramene,
Reſpectez mes ſoûpirs, ne me conſolez pas.

ODE.

Sur le ſoin que le Roy prend de l'éduca
Nobleſſe dans ſes Places, & da
Saint Cyr.

TOy, par qui les mortels rendent leu
Toy que j'invoque icy pour la premiere
De mon eſprit confus diſſipe les ténebr
Et ſoûtiens ma timide voix.
Le projet que je fais eſt hardy, je l'avou
Il auroit effraïé le Paſteur de Mantoüe,
Et j'en connois tout le danger.
Mais, Apollon, par toy ſi je ſuis inſpir
Mes vers pourront des ſiens égaler la d
Hâte-toy, viens m'encourager.

Dieu du jour, tu me dois le ſecours que
C'eſt ce Heros ſi grand, ſi craint dans l'
Le protecteur des Arts, LOUIS, que l'
Que je veux chanter dans mes ver
Depuis que chaque jour tu ſors du ſein
Tu n'as rien vû d'égal dans l'un & l'autr
Ny ſi digne du ſoin des Dieux.
C'eſt peu pour en parler qu'un langage
Et pour le bien loüer ce n'eſt point aſſe
Dès que l'on pourra faire mieux.

Il ſçait, que triompher des erreurs & des vices,
Répandre la terreur, du Gange aux flots glacez,
Elever en tous lieux de pompeux édifices,
Pour un grand Roy n'eſt pas aſſez :
Qu'il faut, pour bien remplir ce ſacré caractere,
Qu'au deſſein d'arracher ſon peuple à la miſere,
Cedent tous ſes autres projets ;
Et que, quelque fierté que le Trône demande,
Il faut à tous momens que ſa bonté le rende
Le Pere de tous ſes ſujets.

A peine a-t-il calmé les troubles de la terre,
Que ce ſage Heros conſulte avec la paix
Les moyens d'effacer les horreurs de la guerre
Par de memorables bienfaits.
Il dérobe les cœurs de ſa jeune Nobleſſe
Aux funeſtes apas d'une indigne molleſſe,
Compagne d'un trop long repos.
France, quels ſoins pour toy prend ton auguſte Maître!
Ils s'en vont pour jamais dans ton ſein faire croître
Un nombre infini de Heros.

Il établit pour eux des écoles ſçavantes,
Où l'on regle à la fois le courage & les mœurs,
D'où l'on les fait entrer dans ces routes brillantes
Qui menent aux plus grands honneurs.
On leur enſeigne l'art de forcer les murailles

De bien aſſeoir un Camp, de gagner des l
Et de défendre des ramparts.
Dignes de commander au ſortir de l'enfa
Ils verront la victoire attachée à la Franc
Ne ſuivre que ſes étendarts.

Tel, cet Etre infini dont Lovis eſt l'imag
Par les ſecrets reſſorts d'un pouvoir abſ
Des différens perils où la miſere engage,
Sçut délivrer ſon peuple élû.
Long-tems dans un deſert, ſous de fidell
Il conduiſit ſes pas vers les vertus ſolide
Source des grandes actions;
Et quand il eût acquis de parfaites lum
Il luy fit ſubjuguer des Nations entieres,
Terreur des autres Nations.

Mais c'eſt peu pour Lovis d'élever
Les fils de tant de vieux & fidelles guer
Qui, dans les champs de Mars, en march
Ont fait des moiſſons de lauriers.
Pour leurs filles il montre autant de pr
Dans l'azile ſacré qu'il donne à l'innoc
Contre tout ce qui la détruit,
Et par les ſoins pieux d'une illuſtre pe
Que le ſort outragea, que la vertu co
Un ſi beau deſſein fut conduit.

Dans un ſuperbe enclos où la ſageſſe habite,
Où l'on ſuit des vertus le ſentier épineux,
D'un âge plein d'erreurs mon foible ſexe évite
Les égaremens dangereux.
D'enfans infortunez cent familles chargées,
Du ſoin de les pourvoir ſe trouvent ſoulagées:
Quels ſecours contre un ſort ingrat!
Par luy ce Heros paye, en couronnant leurs peines,
Le ſang dont leurs ayeux ont épuiſé leurs veines
Pour la défenſe de l'Etat.

Ainſi dans les jardins l'on voit de jeunes plantes
Qu'on ne peut conſerver que par des ſoins divers,
Vivre & croître à l'abry des ardeurs violentes
Et de la rigueur des hyvers:
Par une habile main ſans ceſſe cultivées,
Et d'une eau vive & pure au beſoin abreuvées,
Elles fleuriſſent dans leur tems:
Tandis qu'à la mercy des ſaiſons orageuſes;
Les autres au milieu des campagnes pierreuſes
Se flétriſſent dès leur Printems.

Mais quel brillant éclair vient de fraper ma vûë?
Qui m'apelle? Qu'entens je? Et qu'eſt-ce que je voy?
Mon cœur eſt tranſporté d'une joye inconnuë:
Quels ſont ces préſages pour moy?
Ne m'annoncent-ils point que je verray la chûte
Des célébres rivaux avec qui je diſpute

L'honneur de la lice où je cours ?
Que de gloire, & quel prix ! Si le Ciel me l'
Le portrait de LOUIS à mes regards en pro
Les occupera tous les jours.

PRIERE

POUR LE ROY.

AH, Seigneur, pour LOUIS ne nous al
Content de nos soûpirs n'en exige point d'a
Mais pourquoy te lasser par des vœux super
Tes interêts icy sont joints avec les nôtres
Que pour luy donc, Seigneur, ta main daigne
Conserve-nous long-tems un si digne Monar
Tel que tu pris pour nous le soin de le form
Qu'on le puisse toûjours reconnoître à ta ma
Soit qu'il se fasse craindre, ou qu'il se fasse

Non degeneres progenerant Aquilæ Colum

MADRIGAL.

DE lauriers immortels mon front eſt couronné,
Sur d'illuſtres Rivaux j'emporte la victoire ;
Rien ne manqueroit à ma gloire,
Si LOUIS, ce Heros ſi grand, ſi fortuné,
Aplaudiſſoit au prix qu'Apollon m'a donné.

AIR.

QUe vous êtes longs à venir,
Momens heureux pour un cœur tendre,
Momens dont mon Berger devoit ſe ſouvenir !
A vos douceurs helas ! ne dois-je plus prétendre ?
Non. Ce beau jour s'en va finir,
Chacun dans ſon Hameau déja ſonge à ſe rendre.
Que vous êtes longs à venir,
Momens heureux pour un cœur tendre,
Momens dont mon Berger devoit ſe ſouvenir !

REFLEXIONS CHRE'TIE

Sur la Mort de Monſieur Deshoulieres, Bataille, & Lieutenant de Roy de la & Citadelle de Dourdans.

A Umilieu des ennuis, au milieu des a
Où de nouveaux malheurs me plongent tou
Quelle puiſſante main par d'inviſibles cha
Des pleurs que je répans, vient ſuſpendre
Où ſuis je ? & dans mon cœur quel calm
naître ?
Qui me rapelle enfin à la tranquillité ?
Helas ! c'eſt toy, Seigneur, dont l'immen
M'arrache au deſeſpoir qui fait te mécon
Dans l'excès de l'adverſité.

Daigne achever ce grand ouvrage,
Ou ſi je dois toûjours ſouffrir,
Fais que de mon ſalut mes peines ſoient l
Ne m'accable de maux que pour te les c
Affermis ſi bien mon courage,
Qu'au milieu des perils, qu'au plus fort d
Je conſerve la paix que je viens d'acquer
La raiſon qui de l'homme eſt le plus beau
Et dont il ſe pare toûjours,

Eſt quelquefois chez le plus ſage,
Dans les vives douleurs, d'un inutil uſage;
Si tu ne viens à ſon ſecours.

Etablis dans mon ame une vertu conſtante,
Epargne-moy, Seigneur, les douloureux remors
Que me donnent ſouvent les coupables tranſports,
D'une douleur impatiente.
Je ſuis foible, & je ſens que je ne puis ſans toy,
Soûtenir tout le poids du malheur qui m'accable,
Tout ce qu'il a d'affreux, de plus inſuportable,
Se préſente ſans ceſſe à moy,

Sans ceſſe le cœur plein d'une crainte mortelle,
Le cœur déja percé des plus funeſtes coups,
Je croy te voir armé d'un rigoureux courroux?
Et quoy qu'à tes ordres fidelle,
Je croy toûjours me voir traiter en criminelle.
Hé! qui ne le croiroit? par de nouveaux malheurs,
La fortune & la mort, à me nuire obſtinées,
Ont ſur moy ſans relâche exercé leurs fureurs,
Et je n'ay pû trouver, au milieu des douceurs,
Qu'offrent les plus belles années,
Le loiſir d'eſſuyer mes pleurs.

Triſtes réfléxions qui revenez ſans ceſſe,
Faut-il qu'à vos horreurs mon cœur ſoit immolé?

Eloignez-vous de moy, dévorante triſteſſe,
Laiſſez-moy le repos que le Seigneur me laiſ
Et ceſſez d'accabler mon eſprit déſolé.
Mais quoy ! vous redoublez ? je ſens que je
Quel abîme de maux à mes yeux ſe fait voir
Ha ! ſi ta grace m'abandonne,
Je ſuis encor, Seigneur, en proye au déſeſpc

AIR.

QUe ſerviroit, helas ! au Printems de p
L'amour n'y trouve plus de ces charmans lo
Dont il étoit toûjours le maître,
Son empire eſt détruit, à peine fait-il naître
Dans les plus jeunes cœurs, les plus foibles c
Non, le Printems ne peut plus être
La ſaiſon des plaiſirs.

MADRIGAL DE M

A MADEMOISELLE DESHOULIERES.

DU plaiſir d'une amour nouvelle,
De tout tems je ſuis enchanteé ;
A la plus tendre, à la plus belle,
Je ne me ſouviens point d'avoir été fidelle ;
Qu'heureuſement, je fus tenté,
Du plaiſir d'une amour nouvelle.

REPONSE.

DU plaiſir d'une amour nouvelle,
Plus d'un Berger eſt enchanté ;
Mais qui va comme vous toûjours de belle en belle,
Ignore les plaiſirs d'un cœur tendre & fidelle ;
Qui les connoît n'eſt point tenté
Du plaiſir d'une amour nouvelle.

EPITRE
DE MONSIEUR CA
A MADEMOISELLE
DESHOULIERE

Charmante Iris, ce matin quand l'Auror
Commençoit de peindre le jour,
Et que Zephire plein d'amour
S'empreſſoit de careſſer Flore,
Morphée, & ſes pavots les plus aſſoupiſſan
Se ſont emparez de mes ſens,
Et ſans l'ennuy qui me dévore,
Sans mes chagrins, ſans mes ſoucis cui
Je dormirois peut-être encore.

Il m'a ſemblé que j'étois dans ces lie
Où quand la mort nous a fermé les y
Nos eſprits vont errans dans les royaumes
Là, ſont les champs heureux où demeurent
Des Heros & des demy-Dieux.
Là, de nos jours j'ay trouvé la merv
A qui l'on doit cent chefs-d'œuvres d
L'incomparable Dieu des Vers,
Non pas Apollon, mais Corneille,

Cet homme de qui l'art charmant,
Enchantoit le cœur par l'oreille,
Et pour tout dire, vôtre Amant.

Mortel, tu ſçais mon avanture,
A-t-il dit s'adreſſant à moy,
Porte à la jeune Iris ce gage de ma foy,
Elle aimera cette peinture;
Aprens-luy que la mort n'a pû changer l'ardeur,
Toûjours fidelle, toûjours pure,
Qu'elle fit naître dans mon cœur;
Dis-luy qu'il manquoit à ma gloire,
Que mon Portrait fût dans ſes belles mains,
Et que je prize plus d'être dans ſa memoire,
Que dans le ſouvenir du reſte des humains.

Si tu pouvois parler dignement de ſes charmes,
De ſon eſprit, de ſa douceur,
Des chemins qu'elle ſçait pour aller droit au cœur,
Et des ſecrets qu'elle a de cauſer mille allarmes,
Que ne dirois-tu point de ſes charmans appas?
Mais c'eſt un art que tu n'as pas;
Un tel deſſein pour toy ſeroit trop temeraire,
Et tu dois ſeulement admirer, & te taire.

Alors finiſſant ſon diſcours,
Il m'a quitté l'ame encor toute émuë,
Enfin je l'ay perdu de vûë,

Après

Après l'avoir ſuivy par cent détours,
Je m'éveille & je voy ſur mon lit ſa peintu
Un autre en eût été ſurpris,
Mais, Iris, vous m'avez appris,
A voir ſans m'étonner une telle avanture ;
Ce n'eſt que par vôtre ſecours,
Que je ne trouve plus d'obſtacles,
A croire qu'il eſt des miracles :
Et vous en faites tous les jours.

REPONSE

A MONSIEUR CAZ

O Vous ! à qui je dois le Portrait précieu
De l'illuſtre mortel dont mon ame eſt chari
Vous ! qui ſous l'appareil d'un ſonge ingeni
M'avez enfin appris combien je ſuis aimée
Jeune & galant Berger, retournez ſur vos
Aux champs Eliſiens, ſi vous pouvez deſce
Sans ſubir les loix du trépas ;
A mon Amant allez apprendre,
Que le temps deſtructeur des choſes d'icy-b
Pour la premiere fois a ceſſé de prétendre,
De détruire un amour ſi fidelle & ſi tendr
Mais aux charmes puiſſans de ces lieux pleir
Gardez de vous laiſſer ſurprendre :

Dans ces tranquilles lieux, helas !
Quelque ſoin que vous puiſſiez prendre,
Vous ne pourriez jamais entendre,
Pour ce fameux Auteur, la gloire de nos jours,
Les regrets que mon cœur conſervera toûjours.

AIR.

CEſſez de m'agiter & la nuit & le jour,
Tranſports que je crains de connoître,
Tirſis, qui vous fait naître,
N'aſſervira jamais ma raiſon à l'Amour,
Mon devoir malgré luy ſera toûjours le maître,
Fuyez, mais fuyez ſans retour,
Mon cœur en gémiſſant vous défend de paroître,
Fuyez, mais fuyez ſans retour.

CAPRICE.

QUels ſont encore les maux que le Ciel me prépare?
D'où vient que je verſe des pleurs ?
D'un deſtin cruel & bizare
Je n'ay déja que trop éprouvé les rigueurs.
Que je te crains, Amour, tu me parois terrible !
Tourne ſur d'autres cœurs tes invincibles traits,
A mes malheurs rends-toy ſenſible,

Et de mon foible cœur ne trouble point la
A ton orgüeil l'Univers doit ſuffire.
Tu ſoumets à ton gré les hommes & les Di
Un cœur de plus ſous ton empire
Le rendra-t-il plus glorieux?
Affranchis-moy de cette loy commune
Et laiſſe à l'aveugle fortune
Le ſoin de me perſecuter.
Mais, Dieu cruel, voudrois-tu me ſurp
Quels tranſports inconnus me viennent agit
Le trouble dans mon cœur commence à ſe
Aide-moy, ma raiſon, voudrois-tu me quit
Tu ne ſçaurois pour me défendre
Te faire aſſez-tôt écouter.
Sans ceſſe une idée agréable
Vient dans mon ame attaquer ton pouv
Oronte me paroît tous les jours plus aimabl
Et je ne puis ſans peine être un jour ſans le
Qu'Oronte, helas! eſt redoutable!
Raiſon, combats plus vivement,
Tu ne peux ſuccomber ſans honte,
Redouble mes frayeurs pour un engagemen
Où tout eſt du party d'Oronte.

Ainſi s'entretenoit un jour
L'aimable Iris aux bords d'une fontain
Ses charmes, ſes malheurs, ont redoublé l
Que j'avois déja pour l'amour.

RE'PONSE
DE MONSIEUR CAZE.

POurquoy vous figurer que le Ciel vous prépare
Des maux qui font couler vos pleurs ?
D'un deſtin cruel & bizare
Vous n'éprouverez point les funeſtes rigueurs.
Pourquoy craindre l'Amour, qu'a-t-il de ſi terrible ?
Pourquoy vous plaindre de ſes traits ?
Il ſçaura vous rendre ſenſible,
Et laiſſer vôtre cœur en paix.
Iris, cela vous doit ſuffire.
En vain l'amour ſoumet les hommes & les Dieux,
Si vôtre cœur manquoit à ſon empire,
Il en ſeroit moins glorieux.
Rendez-vous à la loy commune,
Moins aveugle que la fortune,
L'amour ne cherche point à vous perſecuter.
A ſes charmes puiſſans, ah ! laiſſez-vous ſurprendre !
Mais quels nouveaux tranſports viennent vous agiter ?
Ce qu'en vous l'amour ſçait répandre,
Sur la raiſon va l'emporter,
Vous ne pouvez plus vous défendre,
Du moins avant que de vous rendre ;
Daignez un moment m'écouter.

Banniſſez par pitié cette idée agréable,
Qui vient détruire mon eſpoir.
Qu'Oronte me déplaît, lors qu'il vous ſem
Que je ſerois heureux de ne jamais le voir
Qu'Oronte eſt pour moy redoutable
Que ſon bonheur me touche viveme
J'en meurs de dépit & de honte,
Ah ! quel fatal engagement,
Si vôtre cœur eſt pour Oronte.

Ainſi ſe plaignoit l'autre jour,
Tirſis aux bords d'une fontaine,
Où pour Oronte il montroit moins de ha
Que pour Iris il ne montroit d'amour.

AIR.

VEnez, venez à mon ſecours,
Foible raiſon qu'en vain j'appelle.
Tirſis, ſuivy des plus tendres amou
De mon cœur malgré moy, vous va faire r
Pour faire qu'il vous ſoit fidelle,
Venez, venez à mon ſecours,
Foible raiſon qu'en vain j'appelle.

A MADAME
DE CHANVALON,
ABBESSE DE PORT-ROYAL.
BOUQUET.

1688. VOus, en qui l'on trouve à la fois
Des plus hautes vertus le parfait assemblage,
Illustre Chanvalon, dont le Ciel a fait choix,
Pour dispenser icy ses loix,
Recevez ces fleurs pour hommage.
Les neuf sçavantes Sœurs viennent de les cüeillir ;
L'haleine des Zephirs a répandu sur elles
Une aimable fraîcheur, & des graces nouvelles,
Et s'il est rien qui puisse encor les embellir,
Dans le jour fortuné d'une si belle Fête,
C'est l'éclatant honneur de parer vôtre tête.

EPITRE
A MONSIEUR
DE BENSERA

ILluſtre Damon, vôtre abſence
Commence enfin à m'allarmer ;
Hé quoy ! ceſſeriez-vous d'aimer,
Auſſi-tôt que l'hyver commence.
Revenez dans ces lieux, tout y parle de v
L'amour vous invite à paroître,
Suivez ſes ordres, mon cher Maître
De ſes droits l'amour eſt jaloux,
Redoutez ſon juſte couroux.
Que faites-vous à la Campagne,
Lors que les fougueux Aquilons
Déſolent les bois, les valons ?
N'auriez-vous point quelque compa
Ce ſoupçon fait frémir mon cœur ;
De mon cruel deſtin je connois la rigueur
Vous ne m'aimez plus, & je gage
Que vous ſuivez le bel uſage,
Qui rend ſans crime un cœur volage
Mais ne ſeroit-ce point auſſi,
Que pour entrer dans la querelle,

C

Dont un précieux prix fit en vain le ſoucy ?
Vous oſez, foible Amant, m'abandonner ainſi ?
Pour vous voir condamner, Damon, je vous appelle
Devant les Juges que voicy.
Ce ſont tous gens dont la prudence,
Sur celle de Neſtor emporte la balance.
L'amoureux Boyer par avance,
S'eſt déclaré mon protecteur ;
Perrauld des anciens la terreur,
S'armera de raiſons contre vôtre inconſtance ;
Charpentier au teint vif, & frais,
Et dont la divine éloquence,
A l'immortalité paſſera ſans relais,
Soûtiendra, j'en ſuis ſeûre, avecque violence,
Qu'heureux ou malheureux, un cœur ne doit jamais
Sortir de mon obéiſſance ;
Quinaut des plaiſirs le ſoûtien,
Et les délices de la France,
Vous donnera pour penitence,
D'aimer long-tems ſans eſperance.
Le bon Abbé du Val Chrétien,
Prendra, s'il s'en ſouvient, avec ſoin ma défenſe,
Mais pour le Clerc, je n'en ſçay rien.
Lavau dont la vertu merite qu'on le nomme,
Un jour à l'Evêché de Rome,
Et dont l'eſprit & remply d'équité,

Sera, Damon, de mon côté.
Si vous en voulez davantage,
Pour vous ramener ſous mes loix,
J'y pourray joindre le ſuffrage,
Du galant & docte Ménage,
Qui de l'Academie a refuſé le choix.
Cependant n'allez pas trop craindre ma
La prudence permet de ſuivre les ſaiſon
Aujourd'huy l'on riroit, ſi d'un air trop
Je refuſois, Damon, d'écouter vos raiſo

REPONSE
DE MONSIEUR
DE BENSERAI

JEune & charmante Deshoul
N'aguere entre les Ecolieres;
Et maintenant depuis le prix,
Maîtreſſe entre les beaux eſp
Quand je vous rends une viſi
Je n'oſe, je crains, je heſito,
A me plaindre de vos appas,
C'eſt bien pis ne vous voyant
Tant que je ſuis à la Camp
Ma ſeule idée eſt ma compag
Et ma ſeule idée entre nous,

Toutes choſes me ſont contraires,
Et mes Rivaux ſont mes Confreres :
Examinons-les donc un peu.
Pour vous Boyer eſt tout en feu,
Boyer que vous menez en leſſe.
Qu'il vous laiſſe-là, je luy laiſſe,
Pour peu qu'il prenne un autre ton,
Juſques à mon dernier jetton.
Lavaux peut-être ſe diſpenſe
De vous dire tout ce qu'il penſe,
Je trouve pourtant que Lavaux
Rime fort avec mes Rivaux ;
Il ſçait parler, il ſçait ſe taire,
Fait la charge du Secretaire,
Rempliroit la charge de tous,
Juſqu'à la mienne auprès de vous.
Les Tallemants, je les ſoupçonne,
Et je ne me fie à perſonne.
Quinaud ſera toûjours Quinaud,
C'eſt-à-dire, doux, tendre & chaud.
Duſſay-je y perdre mon eſcrime,
Je veux les perdre tous en rime,
Moy qui ſuis en rime fecond ;
Du Perrier ſera mon ſecond ;
Sa main eſt la ſeule choſe,
Dont je ſers, & que j'oppoſe
A l'ennemy le plus expert.
Point de Charpentier,

A qui je ne fais point quartier
Luy, qui vous cajole, & s'emb
Dans tous vos fauteüils qu'il é
Perrault, qui vous hante, &
N'affecte le goût ancien,
Voudroit faire avec vous des
Vous n'étant pas des anciennes
J'ay tout ce grand Corps sur
Et Ménage, quels embarras!
Je n'en dis rien, mais j'en enra
Et le moindre me fait ombrag
Le Clerc n'eſt point là pour ne
Tout Rival me paroît géant.
Amour ne vit que de rapines
On eſt toûjours ſur les épines,
Avec ces Rivaux francs filou
Dès qu'on eſt abſent & jaloux

REPONSE
A MONSIEUR
DE BENSERA

LAiſſez en paix tous vos Conf
Ils ſont amis, & point amans.
Vos frayeurs, croyez-moy, ſont de fran
Je me connois en ſentimens.

Connoiſſoit de l'amour les ſenſibles plaiſirs ;
Mais aujourd'huy rien ne la tente,
Et tous leurs cœurs ſont ſans deſirs.
Le ſeul nom de Louis a pour eux mille charmes,
Louis dans tous les cœurs triomphe de l'amour.
Depuis que ce Heros, Damon, a vû le jour,
L'Amour, le tendre Amour n'a que de foibles armes ;
De colere, dit-on, il a briſé ſes traits,
Tout nous l'apprend, c'en eſt fait pour jamais.
Ainſi, vous n'avez rien à craindre,
Damon, le plus grand de vos maux,
Le ſeul dont vous devez vous plaindre,
Eſt de n'avoir point de Rivaux.

CHANSON.

FUyons ce deſert enchanteur,
L'autre jour dans ces bois ſolitaires & ſombres,
Tirſis, à la faveur des ombres,
Apprit le ſecret de mon cœur.
Fuyons ce deſert enchanteur.

EPITRE
A MONSIEUR LE MARECH
DE VIVONN

Qui vouloit que j'ajoûtaſſe des railleries t
à ma Lettre pour Monſieur de Benſe

LE Ciel me préſerve, beau Sire
De m'aller riſquer follement
A perdre mon unique Amant,
Si j'en avois deux ſeulement,
Je pourrois hazarder quelques traits de S
Mais comme malheureuſement,
Il arrive fort peu que pour moy l'on ſoûp
Ce ſeroit agir follement,
De prendre ce genre d'écrire,
Contre un Berger qui dit qu'il m'aime te
Et dans ce ſiecle icy, c'eſt beaucoup de l
D'ailleurs c'eſt luy qui finement
M'a montré le premier à former ſur la L
Ces ſons qu'Apollon rarement
Montre à toucher plus doucement.
Si j'avois attiré ſon ire,
Je voudrois inutilement
Arrêter ſon emportement.
Tout l'art qu'il m'a montré ne pourroit

Et ſouffrez qu'il conſerve inviolablement ;
Un cœur où perſonne n'aſpire,
Mais un cœur que l'on peut vous dire aſſurément
N'avoir de plus fort ſentiment
Que de plaire au Héros que le moite élement
A vû par tout ſur ſon empire,
Combattre & vaincre heureuſement.

L'AMOUR A MONSIEUR CAZE.

MADRIGAL.

DE par Iris ta ſouveraine,
L'amour te commande aujourd'huy,
De te rendre en ces lieux, pour traverſer la Seine,
Obéis, que ſçait-on peut-être eſt-ce une aubeine.
Un cœur fait bien ſouvent du chemin malgré luy.

REPONSE
DE MONSIEUR CAZE A L'AI
MADRIGAL.

AUx ordres de ma ſouveraine,
J'obéiray toûjours ſans peine,
Fût-ce pour traverſer les mers :
Il n'eſt rien que je n'entreprenne,
Chargé de ſes illuſtres fers,
La gloire d'obéir me tiendra lieu d'aubeir

AIR.

CHarmante Aurore, enfin te voilà de
Le Soleil va briller d'une clarté nouvell
Flateur eſpoir pour mon amour !
Je reverray dans ce beau jour
Tirſis encor plus tendre & plus fidel
Eſpoir flateur pour mon amour !

LETTRE
DE MONSIEUR CAZE.

JE ne ſçay Mademoiſelle, ce que l'on pourra penſer de moy chez Madame Deshoulieres ; ne vous imaginez pas que de nouveaux Enchanteurs m'auront mis dans quelque Chartre d'où je ne pouray plus ſortir que par vôtre ſecours ; vous ne croyez pas ſans doute que l'on ſoit à la Campagne par le tems qu'il fait.

Déja les fougueux Aquilons
Ravagent ces bois & ces plaines,
Déja la dépoüille des chênes
Couvre triſtement ces valons.
Les Oiſeaux gardent le ſilence,
Et le Printems par ſon abſence
A détruit tous les agrémens
De ces jardins ſi beaux & ſi charmans ;
Mais celle de qui la préſence
Embelliroit le plus affreux ſéjour,
Fait regner dans ces lieux les Graces & l'Amour,
Et le Printems ſans cette belle
Ne vaut pas l'Hyver avec elle.

Vous n'aurez pas beaucoup de peine à juger par ces derniers Vers, que je ſuis encore à Bois-le-Vicomte, où l'on celebre aujourd'huy la Fête de Madame d'Hervart : je ne l'ay appris que ce matin ; mais quand

quand je l'aurois ſçû plûtôt, j'aurois
raſſé où trouver des fleurs.

Les Aquilons qui regnent dans ce
En ont chaſſé l'aimable Flore,
Quand j'aurois pour en faire éc
Imploré le ſecours de l'Aurore & des
J'aurois mal employé ma peine,
Et leur rage l'eût rendu vaine ;
Ce n'eſt que ſur le teint de la belle Ph
Qu'on voit des roſes & des lis,
Qui ne ſont pas de leur domaine

Mais ces fleurs, outre qu'on n'y tou
ſont pas propres à faire un bouquet. Si
Mademoiſelle, m'en envoyer un de c
ſçavez ſi bien mettre en œuvre, & c
ment les Hyvers, mais encore les tem
gnez ne détruiront point ; ce ſeroit de
parer ma faute, & vous obligeriez ſ
homme qui eſt autant qu'on le puiſſe ê

REPONSE A MONSIEU

QUand l'hyver avec rage, avec fure
Et qu'il étale icy tout ce qu'il a d'affr
Icy que voulez-vous qu'on penſ
Tirſis de vôtre longue abſence ?
Vous voyez ſans chagrin les Aquilons
Des oiſeaux le triſte ſilence,

Helas ! dans cet endroit si beau, si dangereux,
Vous ne comtez pour rien peut-être l'inconstance !
Et la divinité de ce séjour heureux,
Vous fait tout voir avec indifference.
Icy, que voulez-vous qu'on pense,
Tirsis de vôtre longue absence,

MADRIGAL.

De tous les Bergers de nos bois,
Je croyois que Tirsis étoit le plus fidele,
Il étoit charmé de son choix,
Et nulle autre que moy ne luy paroissoit belle.
Dieux cruels ! avec tant d'amour,
Aurois-je dû penser qu'un jour,
L'ingrat me dût livrer à la douleur mortelle
De le voir changer sans retour !

AIR.

Non, non je ne suis plus à plaindre,
Mon cœur est tout à moy, je le sens de retour,
Délivré du beau feu qui le devoit éteindre.
Se flattoit de pouvoir
De ses enchantemens
Ce malheureux n'a
hélas ! cruel amour,
plus rien à craindre !

MADRIGA

DAns un bois ſombre, ſolita
Et qui n'eſt frequenté que des tendres
Iris cette aimable Bergere,
Parloit ainſi de ſes tourmens :
Tirſis a donc brizé ſes chaînes ?
C'en eſt fait, juſte Ciel, je ne le verra
Mais cachons à l'ingrat la cauſe de me
Et que de ces bois ſeuls mes ſoûpirs ſoie

EPITRE
A MONSIEUR
DE BENSERA
SUR LE RETOUR DE SA

ENfin Damon, enfin vous voicy de
Vous avez bien fait de revivre,
Car de bonne foy pour vous ſuiv
Je n'avois pas aſſez d'amour.

Depuis un ſiecle & davantage,
On prend ſoin de s'accoûtumer,

Deſcendre un tendre objet qui nous a ſçû charmer,
Cette mode autrefois n'étoit point en uſage,
Auſſi ſçavoit-on mieux aimer.

Mais dites-moy qu'alliez-vous faire
Là-bas dans ce triſte ſéjour ?
Franchement un départ ſi promt, ſi volontaire,
Me faiſoit ſoupçonner quelque deſir de plaire
Dans cette tenebreuſe cour.

Toûjours heureux Amant, & toûjours infidelle,
Icy chaque Philis, a reçû vos ſoûpirs ;
L'honneur de triompher d'une antique mortelle
Sans doute a flatté vos deſirs,
Mais l'amour qui ſoûtient encore ma querelle,
En ce monde icy vous rapelle.

MADRIGAL.

AU milieu des plaiſirs d'une ſuperbe Fête,
Que Tirſis m'a paru charmant !
La plus fiere beauté dans cet heureux moment
Auroit tout employé pour faire la conquête
Du cœur de mon fidele Amant.

AIR.

NOn, rien ne peut égaler m
J'aime depuis long-tems un Berger qu
Et de ma tendreſſe aujourd'huy
Ce charmant Berger doute enco
Helas ! peut-il douter que mon cœur
Quand malgré tous mes ſoins perſonne
Non, rien ne peut égaler mon en

EPITRE

A MADAME

NE grondéz plus, vous ſere
J'ay pour vous plaire invoqué
Ces belles m'ont promis tantôt dans m
De me remplir pour vous de divines f
Dès que mon ame en ſera poſſe
Ma Lyre ſous mes doigts par leurs ſoi
Ne rendra plus que d'agreables
Alors ma plume en cent & cent
Vous repreſentera des graces précedé
Je parleray de vôtre belle hum
Je vous peindray, paîtrie & de lys & c
Et ſi ma voix répond à mon ard

Je chanteray cent précieuſes choſes,
Dont le recit me comblera d'honneur.
Quand j'auray dit tout ce que la nature,
A mis en vous de rares qualitez,
Mon cœur charmé de toutes vos bontez,
Vous garde un de ces arcs d'immortelle ſtructure,
Dont le deſſein brillant & glorieux,
Eſt de tranſmettre à la race future,
Ces fameux noms du tems victorieux.

AIR.

POurquoy revenez vous Printems? qui vous rappelle?
Le chant des Roſſignols & leurs tendres amours,
Redoublent ma douleur mortelle.
Que le cruel hyver ne duroit-il toûjours?
Tirſis helas! Tirſis eſt infidele,
Hé! qu'ay-je affaire de beaux jours.

AIR.

VOus revenez ſuivy de Zephire &
La terre ſur vos pas s'embellit chaque
Mais helas ! beau Printems, vous n'êtes
Celuy qui doit couronner mon
Depuis long-tems mon cœur, ma raiſon
Il fait luy ſeul mes plus tendres
Et ſans luy la ſaiſon nouvelle,
Ne peut être pour moy la ſaiſon des pl

MADRIGA

POur bien aimer, pour meriter de
Il faut avoir un cœur comme le mien;
Abandonner ſes moutons à ſon chien,
Negliger tout, n'avoir point d'autre
Que de ſonger
A ſon Berger.

AIR.

TU m'arraches à ce que j'aime ;
Affreuſe nuit, précipite ton cours
Contre tes horreurs ſans ſecours,
Je ſuccombe, cruelle, à ma douleur extrême,
Hé quoy ! dureras-tu toûjours ?
Tu m'arraches à ce que j'aime,
Affreuſe nuit, précipite ton cours.

A L'AURORE.

MADRIGAL.

HA ! ne te preſſe point Déeſſe de paroître,
Pour partir mon Berger n'attend que ton retour,
Il me laiſſe, & tout plein d'amour,
Peut-être comme moy craint-il de voir renaître
Les brillantes clartez du jour.
Arrête Je frémis, ta preſence m'étonne !
Que me préſage helas ! ce douloureux effroy ?
On diroit que Tirſis pour toûjours m'abandonne,
Que puis-je imaginer de plus affreux pour moy ?

MADRIGAL.

REdoublez vos fureurs, terribles Aquilo
Juſqu'au retour du Berger que j'adore
Que par vous la charmante Flore,
Diſparoiſſe dans ces valons;
Que la nature languiſſante,
Senſible à mes ennuis, vienne les partager,
Que tout aujourd'huy ſe reſſente,
De l'abſence de mon Berger.

AIR.

FUyez plaiſirs, fuyez avec tous vos app
De ma juſte douleur je ſuis trop occupée,
Vous paroiſſez en vain où mon Berger n'eſ
D'un coup mortel ſon départ m'a frapé
Fuyez plaiſirs, fuyez avec tous vos appas.

STANCES.

J'Ay perdu ce que j'aime, & je respire encore !
Est-ce assez quand Tirsis vient de perdre le jour,
Qu'un affreux chagrin me devore ?
Ne dois-je que des pleurs à son fidele amour ?

Pourquoy faut-il helas ! qu'une loy trop severe
Nous fasse malgré nous survivre à nos malheurs ?
Pourquoy nous dérober cette heureuse chimere
Dont le charme a seduit tant d'heroïques cœurs ?

Tirsis, je n'aurois qu'à te suivre,
Mon repos aujourd'huy dépendroit seul de moy,
Et j'écouterois sans effroy,
La cruelle raison qui m'ordonne de vivre,
Quand malgré mon amour je ne vis plus pour toy.

Tristes reflexions, de ma douleur mortelle,
Redoublez, s'il se peut, vos penibles horreurs,
Prêtez ce secours à mes pleurs;
Ce cœur malheureux & fidele,
N'attend plus que de vous la fin de ses douleurs.

AIR.

PAſſez beaux jours, paſſez, ceux qui d
Auront plus de charmes pour moy.
Mon Berger a ceſſé de vivre.
L'hyver, l'affreux hyver, que déja j'appe
Convient ſeul aux ennuis où ſon trépas me
Paſſez beaux jours, paſſez, ceux qui doivent
Auront plus de charmes pour moy.

STANCES.

QUel ſort au mien eſt comparab
Tous mes jours ſont marquez par de nou
De quel crime ſuis-je coupable !
Ciel, ne ſuis-je icy-bas que pour verſer d
A tes ordres ſans ceſſe & ſoumiſe & fid
J'ay toûjours de tes loix reſpecté le pouvoi
L'excès de ma douleur mortelle
Livrera-t-il mon ame à l'affreux deſeſpoi

D'un torrent de malheurs ma vie eſt trave
On diroit en voyant dans cet heureux ſej
Les peines, les ennuis où je ſuis expoſée ;
Et le triſte ſuccès de mon fidele amour,

Que du Ciel contre moy
Me partage à regret la lumiere du jour.

Cependant cet amour si fidele, si tendre,
Toûjours sur mon devoir a reglé ses desirs,
Helas! A d'innocens plaisirs,
Quel cœur plus que le mien eut plus droit de prétendre!
Quel cœur sentit jamais de plus vives frayeurs,
Lorsque la tendre Philomelle
Annonça par ses chants le retour des horreurs,
Que Bellone en courroux traîne en foule après elle?
Arbres, ruisseaux, charmantes fleurs,
Quel cœur brûla jamais d'une flamme plus belle?
Et vous vastes forêts témoins de mes douleurs,
Et dont tout icy renouvelle,
De mon funeste fort les constantes fureurs,
Quelle avanture plus cruelle!
Quelle mort, quel amant merita mieux des pleurs?

Je ne viens point icy rapeller sous vos ombres,
Ce que Tirsis eut de charmant,
L'horreur qui suit toûjours la mort d'un tendre amant,
M'attire & me retient dans vos demeures sombres.
Seule dans ces forêts loin du monde & du bruit,
J'abandonne mon cœur à sa douleur mortelle,
Et je goûte à longs traits tout ce qu'elle produit
Dans un cœur accablé, malheureux & fidele.

AIR.

TAiſez-vous, Roſſignols, vôtre tendre
Rapelle toutes mes douleurs.
Tirſis à ſon départ ſous ce même feüillage,
Tandis que de l'amour vous chantiez les dou
Mêloit en me parlant ſes ſoûpirs à mes pleur
Helas! d'un ſi touchant langage,
Je ne goûteray plus les plaiſirs enchanteurs!
Tirſis de l'Acheron a vû l'affreux rivage.
Taiſez-vous, Roſſignols, vôtre tendre ram
Rapelle toutes mes douleurs.

EPITRE
DE MONSIEUR *.
A MADEMOISELLE DESHOU

VOtre tendre chanſon, Philis, me fait cc
Tout l'excès de vôtre douleur,
Ne craignez pourtant pas que je veüille en
De vous faire oublier un ſemblable malheu
Je conſens aux regrets d'un cœur juſtement
Ma morale ne peut s'étendre,
Juſques à condamner vos preſſans déplaiſir

Et vous [illegible]
Je le veux, refuſe
Le ſouffle amoureux des Zephirs,
Des Roſſignols le trop charmant ramage,
Le murmure des eaux, & tout ce qui ſoulage
Un triſte cœur tenté de devenir volage.
Fuyez tout ce qui porte à de nouveaux deſirs,
Et ne connoiſſez plus l'uſage,
Que des pleurs & que des ſoûpirs.
J'aime à vous voir, Philis, la conſtance en partage,
J'aime à vous voir un cœur à ſon devoir rendu,
Qui ne cherche icy bas rien qui le dédommage,
De ce qu'il a trop-tôt perdu;
Qu'il en porte en tous lieux la chere & triſte image,
Et s'occupe inſenſiblement,
De ce dernier & terrible moment,
Qui peut arriver à tout âge.
Quel conſeil, dira-t-on! quel conſolant langage,
Qui n'eſt bon que pour deſoler;
Tout beau, comment mieux conſoler,
Un eſprit raiſonnable & ſage,
Et qui prendroit pour un outrage,
De le voir ſoupçonné d'aimer le changement,
A vôtre âge, il eſt vray, c'eſt choſe difficile,
Que s'interdire abſolument,
Tout ce qu'on nomme douceurs, & la Cour & la Ville,
Mais on prend de Party toûjours utilement.

Dans une ſi triſte avanture,
Le monde eſt pour un jeune cœur,
Un dangereux conſolateur ;
nous guerit, mais c'eſt par une autre bleſſur
'eſt à quoy ſe réduit l'art de cet enchanteur,
e que je dis icy contre la créature,
Vous mene droit au Créateur.
Vous plaignez-vous de mon adreſſe,
C'eſt-là, Philis, que je vous veux,
C'eſt-là, Philis, que je vous laiſſe,
Et c'eſt-là, je vous le confeſſe,
Qu'en pareil cas mon cœur alla pour être heu

RE'PONSE A MONSIEUR

VOus de qui les prudens conſeils ;
Veulent ſoulager ma triſteſſe,
Vous helas ! dont les maux aux miens furen
Vous qui ſçavez d'un cœur juſqu'où va la ter
Et qui vîtes ravir à la clarté du jour,
Une aimable & jeune Maîtreſſe,
Sage Celimedon, regardez ma foibleſſe,
En homme qui connois le pouvoir de l'amo

***

Au milieu des plaiſirs ſur cet heureux rivage
Mon cœur toûjours chargé du poids de ſes dc
Se fait un ordinaire uſage,

De ſes ſoûpirs, & de ſes pleurs;
Et je porte par tout la chere & triſte image,
D'un Amant dont la mort cauſe tous mes malheurs.

Du deſtin de Tirſis à toute heure occupée,
Les plus touchans plaiſirs ſont pour moy ſans appas;
Je ne ſens que le coup dont mon ame eſt frapée,
Tout me peint en tous lieux l'horreur de ſon trépas,
Et quand à cette horreur ma raiſon échapée,
Me conduit aux pieds des Autels,
Pour offrir de mon cœur les déplaiſirs mortels,
Helas! ce pieux ſacrifice
Eſt auſſi-tôt interrompu,
J'accuſe le Ciel d'injuſtice,
Et pleine de la mort qui cauſe mon ſuplice,
Je ne voy que le prix du bien que j'ay perdu.

Dans ces cruels inſtans, à ma douleur fidelle,
Je n'entends plus la voix du Seigneur qui m'apelle,
Tout renouvelle mon tourment;
Et je ſens ralentir mon zele,
Ma paſſion reprend une force nouvelle,
Et mon cœur tout entier retourne à mon Amant.
Laſſe d'avoir trouvé la fortune inflexible,
J'attendray ſans frayeur ce moment ſi terrible,
Ce moment où du corps l'ame ſe déſunit,
La mort de Tirſis m'aplanit
Ce chemin aux mortels ſi rude, & ſi penible.

Vous

Vous qui reconnoiſſez toûjours
De l'Etre ſouverain l'éternelle ſageſſe,
Vous enfin que la grace accompagne ſans c
Et qui dans le repos voyez couler vos jou
Joignez à la douleur qui m'agite & me pr
De vos utiles vœux l'infaillible ſecours.

MADRIGAL

ROſſignols, n'eſt-ce point aſſez
Et voulez-vous toûjours, par un chant dou
Rappeller mes tourmens paſſez?
Non, non, je ne puis vous entend
Mes ennuis par le tems ne ſont point effac

AIR.

DE mes cruels ennuis, de mes cruels
A qui feray-je confidence?
Tout ſe refuſe helas! à mes juſtes douleu
La nuit même, la nuit dont le profond ſil
Sert ſouvent d'azile à mes pleurs,
Précipite ſon cours plein d'impatience,
Et m'arrache par ſon abſence,
Le douloureux plaiſir que m'offroient ſes

MADRIGAL.

TOmbez feuilles, tombez, d'un deſtin rigoureux,
Ce n'eſt point à vous à vous plaindre ;
Le Soleil vous rendra d'un regard amoureux,
Les brillantes couleurs que l'hyver oſe éteindre.
Mais j'ay beau vers le Ciel pouſſer ma foible voix,
D'aucun ſuccès helas ! ma plainte n'eſt ſuivie,
Le Ciel pour les mortels a preſcrit d'autres loix,
Le deſtin à Tirſis ne rendra point la vie,
Mes triſtes yeux l'ont vû pour la derniere fois.

A MESSIEURS GARNIER ET ACRE'.

MADRIGAL.

REvenez, revenez, tout icy vous rappelle,
Chers amis dont les charmans loiſirs
Donnent à nos Hameaux une grace nouvelle.
De ces lieux deſolez, les amoureux Zephirs
Ont volé de dépit vers la troupe immortelle.
Cent fois le jour la tendre Tourterelle,
Mêle ſa voix plaintive à nos triſtes ſoûpirs ;
Et de nos cœurs la compagne éternelle,
L'amitié ſenſible & fidelle,
Ne peut ſans vous, goûter de vrays plaiſirs.
Revenez, revenez, tout icy vous rappelle.

ODE.

LE plus beau des mois,
Remplit nôtre attente,
La terre est riante,
Déja dans les bois,
Le Rossignol chante.
Déja les moutons,
Paissent les herbettes,
Et font mille bonds,
Au son des Musettes.

Cent objets aimez,
Dont la mort trop dure,
Borna l'avanture,
En fleurs transformez,
Parent la verdure.
Un frais éclatant,
Sur leur teint demeure,
Qu'un Zephir galant,
Anime à toute heure.

Le naissant Gazon,
Dans les bois à l'ombre,
D'un bocage sombre,

Offre à la raiſon,
Des perils ſans nombre.
Le maître des cœurs,
Qui veille ſans ceſſe,
Cache ſous les fleurs,
Le trait qui nous bleſſe.

Mais à quoy vous ſert
Pour nous mieux ſurprendre,
Amour, de nous tendre
Sur le gazon verd,
Un piege ſi tendre?
Quel eſt le berger!
Qui daigne nous mettre,
Dans l'affreux danger,
De luy trop permettre?

En vain tous les jours,
La nature appelle,
La ſaiſon nouvelle,
A vôtre ſecours,
Ah que vous ſert-elle!
Les ſeuls animaux,
Sont dans nos Hameaux,
Vos ſeules conquêtes.

Les [illegible]
Qui [illegible]
[illegible] le bel âge,

Sont nôtre partage ;
Ne nous vallent pas,
Un ſeul tendre hommage,
Quitte ton Carquois,
Enfant plein de charmes,
A de vains emplois,
Refuſe tes armes.

Pour l'aneantir,
Replonge le monde,
Dans la nuit profonde,
D'où l'a fait ſortir,
Ton ardeur féconde.
Icy, comme ailleurs,
Que rien ne s'augmente,
Et de nos malheurs,
Que tout ſe reſſente.

Mais pourquoi crier !
Quel dépit m'anime !
Eh ! quoy donc ſans crime,
L'Univers entier,
Seroit ta victime ?
Oüy, ce n'eſt qu'à nous,
Foibles que nous ſommes,
Qu'on doit les dégoûts,
Qu'ont pour nous les homme

Détruit la ſageſſe,
Cachoit au vainqueur,
Un peu de foibleſſe,
Cent & cent Autels,
S'érigeoient aux belles,
Et ſur les mortels,
Tu regnois par elle.

MADRIGAL,

AU milieu des frimas, des glaçons, & des neiges,
Comme dans la ſaiſon de Flore, & des Zephirs,
L'amour aux jeunes cœurs tendoit ſes plus doux pieges,
Par luy tout ſe changeoit en de charmans loiſirs.
Mais depuis qu'à Bacchus ces ingrats ſacrileges
Ont offert leur encens, & donné leurs deſirs,
Le triſte amour outré, le cœur gros de ſoûpirs,
De voir du Dieu du vin les Bachiques cortèges.
Au milieu des frimats, des glaçons, & des neiges,
Comme dans la ſaiſon de Flore, & des Zephirs,
Ne fait plus naître de plaiſirs.

RONDEAU

DE MONSIEUR CHARPI
à Mademoiſelle Deshoulieres.

POur être aimé, il faut qu'on ſoit aimable
De corps gentil, & d'eſprit agréable,
S'il eſt poſſible en la fleur de ſes ans;
Jeuneſſe duit aux doux ébatemens,
Qui de l'amour font un jeu délectable.
Vieilleſſe helas! maladie incurable,
Rend un Amant aux Nymphes mépriſable
Quand à leurs yeux il s'offre en cheveux blancs
Pour être aimé.

Moy qui me ſens de ce crime coupable
Des beaux eſprits doyen peu mariable
Ceſſez, Iris, de rire à mes dépens,
Quand me parlez de boire j'y conſens;
Mais plus ne ſuis-je en âge convenable
Pour être aimé.

RÉPONSE

A MONSIEUR CHARPENTIER, Doyen de l'Academie Françoiſe.

RONDEAU.

AU Dieu charmant, vous pouvez bien encore
Offrir encens ; point il ne deshonore,
Gens comme vous toûjours ſeurs d'un retour,
Oüy, vous pouvez inſpirer de l'amour,
Je le ſens bien au feu qui me colore.

Sur vôtre teint, on voit toûjours éclore,
Ces belles fleurs dont ſe pare l'Aurore,
Quand elle vient annoncer un beau jour,
Au Dieu charmant.

Les Dieux ſur vous ainſi que ſur Pandore,
Ont répandu chacun ce qui décore,
Les favoris du céleſte ſéjour.
Ne craignez point, aimez, & ſans détour,
Livrez-vous tout comme l'Amant de Laure,
Au Dieu charmant.

MADRIGAL.

CHere ombre de Tirſis helas! où fuyez-vous?
Ecoutez mes ſoûpirs, voyez couler mes larmes,
Et voyez de vos droits le temps toûjours jaloux.
Mais vous n'arrêtez point! que d'affreuſes allarmes!
N'êtes-vous plus ſenſible à des tranſports ſi doux?
Ma voix pour mon Amant, n'a-t-elle plus de charmes?
Chere ombre de Tirſis helas! où fuyez-vous?

EPITRE

A MADEMOISELLE***

HElas! où vous engagez-vous!
Vous ignorez les maux qu'un parfait amour cauſe,
Vous ne voyez, Iris; que ce qu'il a de doux,
Sans examiner autre choſe;
Le Berger qui vous plaît, eſt charmant, je le croi,
Il a mille vertus, il eſt tendre, agreable,
Mais ce Berger pour être aimable,
Vous met-il à couvert des maux que je prévois?

Je ne crains point pour vous la funeſte avanture,
D'Ariane laiſſée en proye à ſa douleur,

Vôtre vertu ; vôtre beauté,
Les dons qu'a mis en vous la ſçavante nature,
Seront les ſeurs garans de ſa fidelité.

Mais pour rendre heureuſe une belle,
Eſt-ce aſſez, croyez-vous, qu'un Amant ſoit fidele !
Qu'il poſſede à la fois les précieux tréſors,
De l'eſprit, de l'ame, & du corps,
Et qu'il ſoit des Bergers le plus parfait modele.

Le ſort ingénieux à vous perſecuter,
Ne vous donne peut-être un Amant plein de charmes,
Que pour vous condamner à d'éternelles larmes.
Ah ! ſi dans vôtre cœur que tout ſemble agiter,
La raiſon aujourd'huy ſe fait encore entendre,
Evitez un penchant qu'il eſt beau d'éviter,
Et ſongez pour vous mieux défendre,
Du dangereux poiſon qui ſçait tout enchanter,
Que la mort d'un Amant ſoumis, fidele, & tendre,
Eſt de tous les malheurs le plus à redouter.

On ſe dit, mais en vain, quand la mort nous ſepare,
D'un Amant, dont l'amour a formé les beaux nœuds,
Que rien ne garantit de cette loy barbare,
Et que tout eſt ſoumis à ce qu'elle a d'affreux.
Puy qu'à tous les mortels cette loy ſoit commune,

On ſe croit ſeul en butte au deſtin rigoureux,
Et dans cet état douloureux,
Tout nous rend la vie importune;
La perte des preſens que nous fait la fortune,
Touche moins un cœur génereux.

La raiſon qui nous met au deſſus des foibleſſes,
Vous peut mettre aiſément au deſſus des richeſſes,
Dont l'appas ſéducteur enchante les humains;
Mais helas! belle Iris, quand on perd ce qu'on aime,
Cette fiere raiſon dont l'empire eſt ſuprême,
Renonce ſans effort à ſes droits ſouverains;
Et loin de condamner nôtre douleur extrême,
Dans les cœurs malheureux elle rend elle-même
Ses plus ſages conſeils inutiles & vains.

Pour affoiblir les maux où ma crainte vous livre,
Je voy, j'entens déja l'induſtrieux amour,
Toûjours attentif à vous ſuivre;
Vous déguiſer l'horreur que l'on a de ſurvivre,
A la perte d'un bien que l'on perd ſans retour.
Du tems où nous vivons, ſi vous oſez l'entendre,
Juſqu'aux tems les plus reculez,
Helas! charmante Iris, ce Dieu pour vous ſurprendre,
Vous parlera de cent & cent cœurs déſolez,
Qui ſur les ſombres bords toûjours prêts à deſcendre,
Par ſes ſoins ſe ſont conſolez.

Mais loin de vous laiſſer ſéduire,
Aux charmes trop puiſſans de ce Dieu plein d'apas,
Dans ce qu'il vous dira, cherchez à vous inſtruire,
Un cœur que la raiſon gouverne & ſçait conduire,
Eſt, vous le ſçavez bien, d'un grand prix ici bas.

Ne vous repoſez point ſur les puiſſantes armes
Du tems qui triomphe toûjours,
Des plus vives douleurs, des plus tendres amours,
Le tems, quand la raiſon autoriſe nos larmes,
Contre nôtre douleur eſt d'un foible ſecours.

Artémiſe autrefois, cette illuſtre Artémiſe,
Ce modele étonnant de vertu, de grandeur,
Conſerva pour Mauſole une héroïque ardeur,
Et pleine des tranſports d'une flâme permiſe,
Elle porta ſi loin l'excès de ſa douleur,
Que ni le tems, ni ſa valeur,
Ni même ce tombeau d'éternelle mémoire,
Ne purent l'empêcher de faire de ſon cœur
Un ſepulcre vivant où l'amour eut la gloire
De renfermer, (ah! j'en frémis d'horreur)
Les reſtes précieux de ſon fameux vainqueur.

D'un deſtin ſi cruel, d'une vertu ſi rare,
Pourquoy chercher, Iris, un exemple ſi loin?
D'un amour auſſi grand, d'un ſort auſſi barbare,
Ce ſiecle heureux eſt le témoin.

Dans un temple ſacré, brillante, jeune & belle,
Des Urſins dont le nom doit être reſpecté,
Donna de ſa fidelité
Un exemple fameux qui la rend immortelle.
Le tems de ſes douleurs n'arrêta point le cours,
Au pied des ſaints Autels elle pleura toûjours;
Toûjours d'un Epoux mort la tendre & triſte image,
Se retraçoit à ſon cœur amoureux,
Et juſqu'à ce moment heureux,
Que le foible mortel avec crainte enviſage,
Elle porta la gloire de ſes feux.

Cet exemple pour vous doit être redoutable!
Un grand cœur aux malheurs eſt ſouvent deſtiné,
Le vôtre eſt généreux, grand, ſenſible, équitable;
Et tel enfin qu'il faut pour être infortuné.

POUR MONSIEUR DOUJAT, Doyen du Parlement.

MADRIGAL.

D'Un Madrigal on veut que je régale
Un Magiſtrat favori de Thémis;
Mais pour le bien loüer ma peine eſt ſans égale,
Ce Magiſtrat pourtant eſt fort de mes amis,
De tous les tems je l'apelle mon pere,
S'il l'eſt, au vrai, je n'en ſçai rien,
Ce que je ſçai, c'eſt qu'il aimoit ma mere;
Et que ma mere étoit femme de bien.

STANCES
SUR LA PAIX.

1697. DAns un de ces beaux lieux chéris de la nature,
Où regne de tout tems l'innocence & la paix,
Sur un lit émaillé de fleurs & de verdure,
D'un tranquille ſommeil je goûtois les attraits.

A peine à ces douceurs m'étois-je abandonnée,
Quand une voix par des ſons éclatans
Fit tomber les pavots dont j'étois couronnée.
J'ouvre à ce bruit mes yeux à demi languiſſans,
Je voy, j'en ſuis encore interdite, étonnée;
Je voy l'Olympe. Et ſes regards perçans
Pleins encor d'un beau feu, malgré ſa deſtinée,
Penetroient au travers les voiles accablans
Dont l'éternelle nuit la tient environnée.

Ma fille, me dit-elle, abandonne un repos,
Honteux pour toy, pour ma mémoire,
Et ſi tu crains mal à propos
De chanter de LOUIS la nouvelle victoire,
Ma lyre, accoûtumée à chanter ce Heros,
Te prêtera des ſons pour celebrer ſa gloire.

Fais-le voir à ces Rois, jaloux de ſa grandeur,
Tel que l'on peint le Maître du tonnerre;
Quand ſa main lance ſur la terre
Les redoutables feux de ſa juſte fureur;
Ou lorſque déſarmé de ſon courroux vangeur,
Il immole à la paix, quoique toûjours vainqueur,
Ces fertiles lauriers dont le Dieu de la guerre,
A tant & tant de fois couronné ſa valeur.

Tu te dois tout entiere à l'honneur qui t'apelle,
Pour chanter de LOUIS les faits prodigieux,
Les jours d'une ſeule mortelle
Ne pouvoient pas remplir un ſort ſi glorieux.
Ce précieux talent eſt le prix de mon zele,
Cent fois pour l'obtenir j'importunai les Dieux,
Je voulois que mon ſang à ſes devoirs fidele,
Celebrât après moi ce Roy victorieux.

Ce Prince offre à tes chants une illuſtre matiere,
En faveur de la paix il renonce à ſes droits,
Et tout couvert encor d'une noble pouſſiere,
Ce Heros aujourd'hui le plus puiſſant des Rois,
A, de ſes propres mains, mis l'unique barriere
Qui pouvoit arrêter ſes rapides exploits.

La cruelle diſcorde, outrée & fugitive,
Rentre dans le fond des enfers,
LOUIS en l'accablant de fers,

L'a contraint pour jamais à devenir oisive.
Et du sort de cette captive,
Il fait l'heureux destin de cent peuples divers.
Je voy renaître l'abondance,
Déja de tous côtez arrivent sur ces bords
Ces grands & rares trésors,
Qui du peuple & des Rois font la magnificence.

Pour commencer de si beaux jours,
Après tant de travaux, après tant de conquêtes,
Je voy le blond Hymen & les tendres amours,
Allumer leurs flambeaux, de fleurs ceindre leurs têtes,
Les jeux & les plaisirs, qui les suivent toûjours,
Leur préparent déja mille galantes fêtes.

Je voy deux amans destinez
Au sacré nœud d'une chaîne éternelle,
Leur union tendre & fidelle
Fera naître bien-tôt des Heros couronnez,
A qui LOUIS le Grand servira de modelle:
Une posterité si belle
Comblera de bonheur les peuples fortunez.

Après ces mots, je la vis disparoître,
Son départ acheva de dessiller mes yeux.
Mon zele impatient de se faire connoître,
Profite du secours que j'ai reçu des Dieux,
Pour offrir mon encens à mon Auguste Maître.

RONDEAU

RONDEAU

A MONSIEUR DE LA ***

Qui le privoit de finir un Rondeau qu'il feignoit de ne pouvoir achever, & dont le mot étoit, Au nom d'amour.

AU nom d'amour, tout devenoit facile,
Il ne falloit qu'aimer, pour être habile,
Dans l'heureux tems où l'on ſçavoit aimer,
Un cœur galant ſe pouvoit exprimer
Sans le ſecours d'Horace, ou de Virgile.

Le vôtre eſt tel! il en ſçait plus que mille,
Et la raiſon ce beau meuble inutile,
Ne ſert ſouvent qu'à le mieux enflâmer,
Au nom d'amour.

Ha! pourquoi donc, chez moy, fille tranquille,
Venir chercher une veine fertile!
Pourquoy me vouloir faire préſumer,
Qu'au nom d'amour vous ne ſçauriez rimer,
Mieux le ferez qu'Ovide & Theophile
Au nom d'amour.

A MADEMOISELLE L'HERITIER.

RONDEAU.

CONtre l'amour qu'oſez-vous entreprendre,
Il a des feux prêts à reduire en cendre,
Ces fiers mortels qui mépriſent ſes loix,
De la raiſon n'écoutez point la voix,
Elle oſe plus, qu'elle ne peut prétendre.

Dans tous les tems elle n'a pû défendre,
Un cœur charmé du plaiſir de ſe rendre,
A quoy vous ſert de parler tant de fois
Contre l'amour!
Tremblez, Philis, il eſt un moment tendre,
Où malgré nous l'amour ſçait nous ſurprendre,
Craignez le ſort qui ſuit un fatal choix,
Le triſte écho dans le fond de nos bois
Souffre, languit, & ne fait rien entendre
Contre l'amour.

EPITRE
AU ROY.

HEros dont les vertus, les grandes actions,
Ont porté dans les cœurs cette ardeur, vive & pure,
Qui soumet à ton sang les fieres nations,
Daigne écouter mon avanture.

J'étois encor dans les bras du sommeil,
Lors que le Dieu du jour, dans la nuit la plus noire,
Vint précipiter mon reveil;
Pour montrer à mes yeux cette brillante histoire,
Qu'au gré de ses desirs, ses plus chers nourrissons,
Viennent de tracer à ta gloire,
Et dont les faits d'éternelle memoire,
Seront pour nos Neveux d'éclatantes leçons.

Leve-toy, me dit-il, cours, vole, & qu'à ton zele,
Louis reconnoisse tes chants.
Demande luy pour prix de ton ardeur fidelle,
Ces fastes précieux où sa gloire immortelle,
Triomphera de l'envie & du tems.

Va, ne crains pas de luy déplaire,
Quelque present que puisse être à tes yeux,

Tout ce qu'à ce Heros l'Univers a vû faire,
Et de grand & de glorieux,
Ce livre à tes travaux eſt encor neceſſaire,
Et ſa bonté pour toy, fuſſe-tu temeraire,
Obtiendra de LOUIS ce dépôt précieux.

A MONSIEUR ***

MADRIGAL.

AVec moins de beauté, que Phîlis, que Climene,
Et le cœur plein encor d'un tendre ſouvenir;
Du vôtre, ſans nul ſoin, je les ay ſçû bannir,
Mes regrets pour Tirſis ont briſé vôtre chaîne.
Je veux en vous fuyant juſqu'à mon dernier jour,
Eviter les appas d'une flâme nouvelle,
Senſible à vos ſoûpirs, peut-être un autre amour
Vous rendroit encore infidelle.

RONDEAU
DE MONSIEUR ***
à Mademoiſelle Deshoulieres.

EN vous ſervant je ne puis aſpirer
Au moindre bien qu'amour fait deſirer,
A ceux qu'il a ſoûmis à ſon Empire;
Qu'un ſeulement, c'eſt d'oſer vous écrire,
Que je vous aime, & de vous le jurer.

C'eſt un plaiſir de vous le déclarer,
Il donne un peu de tems de reſpirer,
Mais eſt-ce aſſez pour un cœur qui ſoûpire,
En vous ſervant!

Non, & l'amour voudroit réïterer,
Ce doux baiſer, pourquoy le differer?
Vous le devez, quoy que vous puiſſiez dire,
Celui d'hier, ne fut pris que pour rire,
C'eſt bien le moins que je puis eſperer,
En vous ſervant.

REPONSE
A MONSIEUR ***

En me ſervant que peut-on eſperer!
Mon cœur eſt-il un bien à deſirer!
Il eſt ſoûmis au tyrannique empire,
Du jeune Dieu qui vous force d'écrire,
Le cruel mal qui vous fait ſoûpirer.

Si la raiſon me pouvoit éclairer,
Contre l'amour j'oſerois conſpirer,
Vous m'aideriez peut-être à le proſcrire,
En me ſervant.

Mais que ſert-elle! ha! pourquoy reverer
Un faux pouvoir, qui ne ſert qu'à parer,
Et dont l'amour enfin ne fait que rire.
A tant de maux mon cœur ne peut ſuffire!
Ne venez point encore le déchirer,
En me ſervant.

AIR.

VEnez petits oiſeaux ſous ces charmans ombrages
De mon Iris annoncer le retour,
Venez celebrer un amour,
A qui le tems ne peut faire d'outrages,
Pour rendre mon bonheur plus doux,
Quand vous aurez admiré cette belle,
Agreables témoins de nôtre ardeur fidelle,
Partez, volez, ſeparez-vous,
A mes jaloux Rivaux, portez-en la nouvelle.

A MONSIEUR ***

MADRIGAL.

VOus en qui d'un ami fidelle,
Je croyois retrouver les ſolides plaiſirs,
Que donnent aux bons cœurs l'eſtime mutuelle,
Helas! qu'eſt devenu le vif, le touchant zele,
Qui devoit ſeul en moy borner tous vos deſirs,
L'amour ne fait-il point de vos charmans loiſirs,
Un ſacrifice à quelque belle?

HYMNE A LA PAIX.

1703. VEnez, fille du Ciel, deſcendez ſur la terre,
Louis ne combat que pour vous.
Partez, n'attendez pas que ſon juſte courroux
Ait accablé de ſon tonnerre
Ses ſuperbes Rivaux de ſa gloire jaloux.

La victoire à ſon char de tout tems attachée,
Couronne ce Heros au gré de ſes ſouhaits,
Et la terre eſt encor jonchée
Des nombreux eſcadrons que la France a défaits,
Il triomphe pour vous! Venez divine paix!

Venez, hâtez vous de deſcendre,
Voyez de tous côtez épars,
Ces mélanges de morts, d'armes & d'étendars,
A ſa clemence enfin, venez encor le rendre,
Jettez ſur l'Univers, qu'il peut reduire en cendre,
Vos plus favorables regards.

STANCES IRREGULIERES,

Sur l'honneur que Monſieur de Corneille m'a fait de me mettre dans ſon Dictionaire Univerſel.

VEnez Muſes, venez, venez mêler des fleurs,
Aux funeſtes cyprés qui m'ont environnée ;
Venez, ſuſpendez mes douleurs ;
Faites que l'amitié de cent vertus ornée,
Arrête pour un tems mes ſoûpirs & mes pleurs,

Ne craignez rien ombres plaintives,
Tous vos droits ſur mon cœur vous ſeront conſervez,
Tendre Amant, chers Amis, vos noms y ſont gravez,
Quelques maux, quelques biens, quelques prérogatives,
Quelque nombre de jours qui me ſoient reſervez,
Où deſcendus aux bords des infernales rives,
De l'éternel oubly vous ſerez préſervez.

Un illuſtre Mortel, chargé d'ans & de gloire,
Réveré parmi nous, & chanté mille fois,
Vient en plaçant mon nom au Temple de Memoire,
De faire honneur à vôtre choix.

Corneille, à ce grand nom, ah ! je croy vous entendre
Applaudir aux transports d'une amitié si tendre,
Des Muses & des Arts il est toûjours l'appuy ;
Quel cœur ; helas ! peut se défendre,
D'admirer la douceur, l'esprit qui regne en luy ?
Pour servir d'exemple aujourd'huy,
Du sein de la vertu le Ciel le fit descendre.

Toûjours laborieux, au milieu de ses maux,
Ce grand Homme admiré par le travail immense,
Dont il vient d'enrichir, & son siecle, & la France,
Veut terminer, dit-il, ses glorieux travaux.
Semblable à ces Vainqueurs Maîtres de la Victoire,
Que cent faits éclatans ont soumise à leurs loix ;
Il veut se reposer dans le sein de la gloire,
Qui l'a couronné tant de fois ;
Mais si-tôt qu'elle parle, à ses ordres fidelle,
Accoûtumé comme eux d'obeir à sa voix,
Comme eux il quittera le doux repos pour elle.

Muses, vous le verrez, malgré ces vains projets,
Vous rendre encor d'heureux hommages ;
Les grands hommes dans leurs Ouvrages,
Ainsi que les Heros, ne vieillissent jamais.

HYMNE A L'AMOUR,

Sur la demande que Monſieur le Marquis de Cadrieu, Maréchal de Camp, & Monſieur le Marquis de Valeuſe, Brigadier des armées du Roy, m'ont faite d'un Printemps.

LOrſque le Printemps nous ſepare,
Comment puis-je chanter ſon retour, ſes attraits,
Dieux! contre nous tout ſe declare,
Amour fait deſcendre la paix,
Que nos charmans Guerriers ne nous quittent jamais.

Force cette belle exilée,
A reparer les maux que la Diſcorde a faits;
Nos cœurs en vain l'ont rappellée;
Amour fais deſcendre la Paix,
Que nos charmans Guerriers ne nous quittent jamais.

Qu'elle revienne ſur la Terre,
Répandre à pleines mains ſes graces, ſes bienfaits,
Déſarme le Dieu de la guerre;
Amour fais deſcendre la Paix,
Que nos charmans Guerriers ne nous quittent jamais.

Si Mars refuſe de ſe rendre,
Frape ce fier Vainqueur de mille nouveaux traits;

A-t-il jamais pû s'en défendre?
Amour fais descendre la Paix,
Que nos charmans Guerriers ne nous quittent jamais.

Tu dois pour l'honneur de tes armes,
Mêler à leurs lauriers des mirthes toûjours frais.
Amour fais cesser nos allarmes;
Amour fais descendre la Paix,
Que nos charmans Guerriers ne nous quittent jamais.

AIR.

LE chant des Rossignols, la charmante verdure,
De Zephire & de Flore annoncent le retour,
Tout est brillant dans la nature,
Rien n'y languit plus que l'Amour.
Ce Dieu charmant est banni de nos fêtes,
Et tous nos Bergers aujourd'huy,
De pampre au lieu de mirthe osent parer leurs têtes,
Bacchus a triomphé de luy.

IRIS.

EGLOGUE.

ERrez, mes chers moutons, errez à l'avanture,
J'ay perdu mon Berger, ma houlette, & mon chien,
S'il plaît aux Dieux, je n'aimeray plus rien,
Qui ſoit ſujet aux loix de la nature.

Mon cœur toûjours briſé par de cruels ennuis,
Ne cherche plus que la retraite.
Paiſſez, mes chers Moutons, ſans chien & ſans houlette,
Je ne puis vous garder dans l'état où je ſuis.

Contre mes triſtes jours depuis que tout conſpire,
Déja plus d'une fois les brillantes ſaiſons,
Ont embelly nos champs de fleurs & de moiſſons
A mes vives douleurs, helas! puis-je ſuffire!

Partez, laiſſez-moy ſeule, innocens Animaux,
Mêler encor mes pleurs à l'onde fugitive;
Non, n'attendez plus rien de ma raiſon captive,
Elle ſuccombe enfin ſous le poids de mes maux.

Ne vous repoſez plus ſur l'amitié ſincere,
Qu'ont toûjours eu pour moy les Bergers d'alentour;

Je n'éprouve que trop qu'ils ont perdu le jour,
Qu'il en eſt peu d'un pareil caractere !

J'entends vos bêlemens, ils ne ſont que trop doux !
Que je vous plains, que je vous aime !
Mais quand je ne puis rien dans mes maux pour moy-même,
Helas ! que pourray-je pour vous !

Puiſſiez-vous, chers Moutons, dans de gras pâturages,
Vivre dans une heureuſe & douce oiſiveté,
Puiſſe Pan, attentif à vôtre ſeureté,
Vous garantir de maux, des Loups & de orages.

Ainſi l'aimable Iris ſur les bords d'un ruiſſeau,
Livrée à ſa douleur mortelle,
Eſbignoit à regret pour jamais d'auprés d'elle,
Son triſte & fidelle Troupeau.

AIR.

DAns ces lieux rêvons à loiſir,
Rien n'y peut troubler le plaiſir
De penſer au Berger que j'aime.
Helas ! que ce Berger charmant
Ne penſe-t-il à moy de même,
Qu'il y penſeroit tendrement.

LA MORT DE COCHON,

CHIEN

DE MONSIEUR LE MARESCHAL

DE VIVONNE.

TRAGEDIE.

1688.

ACTEURS.

GRISETTE, Chatte de Madame Deshoulieres, Amante de Cochon.

MIMY, Chat de Mademoiselle Deshoulieres, Amant de Grisette.

MARMUSE, Chat de Madame Deshoulieres, Confident de Mimy.

CAFAR, Chat des Minimes de Chaillot, Député des Chats du Village.

TROUPE de Chats du Voisinage.

L'AMOUR.

La Scene est à Paris, dans la Maison de Madame Deshoulieres.

LA MORT DE COCHON,

CHIEN DE MONSIEUR LE MARESCHAL DE VIVONNE.

TRAGEDIE.

Le Theatre s'ouvre, & repreſente une Terraſſe de plain-pied aux Goûtieres.

SCENE PREMIERE.

MIMY, MARMUSE, Chœur des Chats du Voiſinage.

MIMY.

JE ne puis plus ſouffrir les rigueurs dont Griſette
Paye mes ſoins & mon tourment,
Pour Cochon, tu le ſçais, l'ingrate me maltraite,
Ciel, quel dereglement!
Une Chatte choiſir un Chien pour ſon Amant!

Conçois-tu bien, mon cher Marmuſe,
L'excès des peines que je ſens ?
Depuis deux ans
Un vilain chien poſſede un cœur qu'on me refuſe !

MARMUSE.

A vôtre déſeſpoir, Mimy,
Je ne puis exprimer combien je ſuis ſenſible,
J'ay vers la belle gloire une pente terrible ;
Et de plus je ſuis vôtre amy.
Croyez-moy, quittez une Chatte
Aſſez peu délicate,
Pour préferer un chien au plus parfait des Chats.

MIMY.

Je ne ſçaurois ceſſer d'adorer ſes appas ;
Mais il faut aujourd'hui que ma vangeance éclate ;
Amy ne m'abandonne pas,
Viens m'aider à punir une maîtreſſe ingrate.

MARMUSE.

Quand il faut vous ſervir ; pour moy rien n'eſt ſacré,
Allons, je vous offre ma patte,
Diſpoſez-en à vôtre gré.

SCENE II.

MIMY, MARMUSE, CAFAR, Chœur des Chats du Voiſinage.

CAFAR.

Apprenez, beaux Matoux, une grande nouvelle,
Cochon vient de perdre le jour.
Une rage affreuſe & cruelle,
A Griſette a ravi l'objet de ſon amour.

MARMUSE.

Le cœur de Griſette
Eſt donc à loüer.
Avec la coquette
Qui veut ſe joüer ?
Pour moy qui me penſe
Un Chat d'importance,
Je ne feray rien
Qui vous faſſe dire,
Que mon cœur aſpire
Aux reſtes d'un chien.

MIMY.

Quelle main favorable a lavé nôtre injure
Dans le ſang de ce chien maudit ?
Cafar, faites-nous le recit
De cette agreable avanture.

MARMUSE.

Ne va pas imiter le ſtile triomphant,
D'un genre de mortels que beaux eſprits on nomme.
La mouche entre leurs mains devient un Elephant ;
Et l'on pourroit aller de Paris juſqu'à Rome,
Avant qu'ils euſſent dit le chagrin d'un enfant,
A qui l'on dérobe une pomme.

CAFAR.

Je n'ay garde d'être ſi ſot.
Un Village icy près qu'on appelle Chaillot,
Agréable, abondant, vaſte, peuplé tout comme...,

MARMUSE.

Juſtement, t'y voilà. Nous pouvons faire un ſomme,
Avant que nous ſoyons à la mort de Cochon.
Harangueur faſtueux, dont l'éloquence aſſomme,
Puiſſe-t-on de ta peau bien-tôt faire un Manchon.

CAFAR *à Mimy.*

Ce fou vous eſt il neceſſaire?

MIMY.

Ne vous amuſez pas à ſes emportemens.

CAFAR.

Sçachez donc que depuis un tems,
Chaillot eſt devenu le ſéjour ordinaire
[illegible] Maréchal vaillant comme défunt Ceſar,
Sage comme un Caton, ſçavant comme un Homere....

MARMUSE.

Arte là, mon amy Cafar,

L'éloge n'eſt pas ton affaire,
Nous connoiſſons ce Maréchal,
Ce qu'il a fait, ce qu'il peut faire,
Et nous l'aimons foy d'animal.

CAFAR *à Mimy.*

Ne voulez-vous pas faire taire,
Ce petit fripon de Matou ?

MIMY *à Marmuſe.*

Ah ! Marmuſe, écoutez, ſi vous voulez me plaire.

MARMUSE.

Qu'il me ſoit donc permis de baailler tout mon ſou.

CAFAR.

Cochon trop orgueilleux des faveurs de ſon maître ;
De tous les autres chiens attirant le couroux,
C'en eſt trop, dirent-ils, vangeons-nous, vangeons-nous,
Il faut nous défaire d'un traître.
La rage à cet inſtant vint s'offrir devant eux,
Qu'un de vous aujourd'huy, dit-elle me reçoive,
Sans qu'on s'en apperçoive,
Je puniray cet orgueilleux,
Citron ſans tarder davantage,
Ouvre toute ſon ame à la cruelle rage,
D'abord ce chien adroit
Parcourut le Village,
Puis vint prendre Cochon par un vilain endroit,
Et l'envoya là-bas tout droit.

MIMY.

La fortune pour nous devient donc favorable.
Ce chien, ce rival redoutable,
Pour qui nos tendres soins ont été négligez,
A subi des destins l'arrêt irrevocable;
Mais peut-être les maux dont l'amour nous accable
N'en seront pas plus soulagez!
Grisette pleurera ses plaisirs dérangez.
Quand on aime est-ce un avantage,
De voir du fier objet, à qui l'on rend hommage,
Les beaux yeux toûjours affligez.

CHOEUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vangez.

MARMUSE *à Miny.*

Au lieu de vous répandre en de belles paroles,
Nous ferions mieux d'aller à pas bien ménagez
Dérober là-bas quelques soles,
Ou de certains chapons de graisse tous chargez;
Que je sçay qu'on n'a pas mangez.

MIMY.

Marmuse, un autre soin m'occupe.

MARMUSE.

En Heros de Roman comme une franche dupe
Cher amy vous vous érigez.

CHOEUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vangez.

SCENE III.

GRISETTE, MIMY, MARMUSE, CAFAR, Chœur de Chats du voiſinage.

GRISETTE.

CRuels matous, qu'oſez-vous dire?
Songez-vous, que vous m'outragez?

CHOEUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous ſommes tous vangez,

GRISETTE.

A mes cruels ennuis je ne ſçaurois ſuffire,
Mon juſte déſeſpoir va finir mes malheurs,
Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs.
Malgré la haine naturelle,
Que le Ciel en naiſſant imprima dans nos cœurs.
Cochon déſarma mes rigueurs,
Et je perdis pour luy le beau nom de cruelle,
Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs.

MARMUSE.

Griſette rougiſſez de vos folles douleurs.

CHOEUR DE CHATS.

Griſette, rougiſſez de vos folles douleurs.

GRISETTE.

Non ce n'eſt point aſſez de pleurer ce que j'aime,
Son trépas demande le mien.

Mourons pour cet illuſtre chien,
Manes errans, immolons-nous nous-mêmes !
ce n'eſt point aſſez de pleurer ce que j'aime,
Son trépas demande le mien.

MIMY.

eſt donc pas aſſez, chatte injuſte & barbare,
D'avoir trahy vôtre devoir,
Par une paſſion bizare,
l la mort d'un rival rallume mon eſpoir,
Il faut encor me faire voir
ce qu'à mon amour vôtre douleur prépare.
nez que cette patte ... Ah ! ma raiſon s'égare.
Je friſſonne ..., je meure...

MARMUSE *à Mimy.*

Bon ſoir.

à Griſette.

C'eſt un diable quand on l'irrite,
ous expoſez pas à ſon ardent couroux.
ntenter ſes feux tout en luy vous invite;
Cochon n'avoit d'autre merite,
celuy d'être aimé d'un Heros & de vous.

GRISETTE.

choix autoriſoit ma fatale foibleſſe.
çait pour mon Amant la douleur qui le preſſe,
cher Cochon étoit le plus beau des toutous.
Miaou, miaou.

MARMUSE.

Peſte des miaous.
Beauté capricieuſe,
Soyez un peu moins précieuſe,
Le ridicule ſuit de bien prés les grands goûts.

Cet aſſemblage de merveilles,
Ce Cochon, ce Chien tant aimé,
Etoit ſans queuë & ſans oreilles.
Il fut, dit-on, ſauvé de l'égoût de Marſeilles,
Et Cochon fut nommé,
Tant il avoit de l'air de cette bête immonde.
Il ſortoit de ſa gueule une certaine odeur,
Qui ſe faiſoit ſentir de cent pas à la ronde.
Il ne luy reſtoit plus qu'un œil diſtilateur.
C'étoit, à cela prés, le plus beau chien du monde.

GRISETTE, CHOEUR DE CHATS.

Pour enflamer un cœur!
Non, Cochon étoit fait
Pour faire mal au cœur.

MARMUSE.

Durant tout le cours de ſa vie,
Il ne ſe paſſa jour, je n'en excepte aucun,
Qu'il ne luy prit une ſincere envie,
De devorer toûjours quelqu'un;
Chapons, perdrix entroient dans ſa pance profonde,
Sans qu'il prît ſoin de les mâcher.

Careſſes, ny bienfaits ne pouvoient le toucher,
C'étoit, à cela prés, le meilleur chien du monde.

GRISETTE.

Oſe-t-on à mon cœur porter de pareils coups!
Ah! que d'horreurs & quel blaſphême!
Redoutez, médiſans matous,
Redoutez ma fureur extrême,
Tremblez, tremblez tous.

Toy divine Venus, dont je ſuis deſcenduë,
Viens icy défendre mes droits.
Ne laiſſe pas pour moy ta tendreſſe inconnuë
Punis des habitans des toits,
La brutale & dure inſolence,
C'eſt en moy ton ſang qu'on offence.

MARMUSE.

Nous redoutons peu ſa vangeance,
Un chat au bord du Nil fut jadis ſon époux,
Et nous avons fait connoiſſance,
Tandis qu'elle étoit parmi nous.
Ceſſez donc d'invoquer la charmante Déeſſe,
Redonnez-vous à vôtre eſpece,
Vôtre deſtin ſera plus doux.

CHOEUR DE CHATS.

Redonnez-vous à vôtre eſpece,
Vôtre deſtin ſera plus doux.

GRISETTE.

Je dois à Cochon ma tendreſſe.
Dûſſiez-vous être encor mille fois plus jaloux,
Vous verrez à quel point pour luy je m'intereſſe.

CHOEUR DE CHATS.

Redonnez-vous à vôtre eſpece,
Vôtre deſtin ſera plus doux.

MARMUSE.

Menuët.

Il faut n'être pas mal folle,
Pour aimer un Amant mort.
Les humains en ſont d'accord,
On apprend à leur école
Que l'abſent a toûjours tort.

MIMY.

L'ingrate a déja fait retraite,
Elle fuit mes feux irritez.
Ah ! cruelle chatte arrêtez,
Griſette, Griſette, Griſette.

CHOEUR DE CHATS.

Griſette, Griſette, Griſette,
Ah ! cruelle chatte arrêtez !

SCENE IV.

L'AMOUR, MIMY, MARMUSE, CAFAR, CHOEUR DE CHATS.

L'AMOUR *à califourchon ſur une Goûtiere.*

TEndre matou laiſſez-la faire,
Vôtre infortune finira,
J'en jure par mon Arc, j'en jure par ma mere.
La conſtance eſt une chimere,
Dont Griſette ſe laſſera.

CHOEUR DE CHATS.

Croyons, croyons l'Amour, ce Dieu nous vangera.

FIN.

TABLE

Des Pieces contenuës dans le ſecond Volume.

A

Priere au Roy.

Ah! Seigneur, pour Louis ne nous allarme plus. 201

Air.

Aimables habitans de ce naiſſant feüillage. 16

Air.

Alexandre ce Heros charmant. 27

Epître à Monſieur le Duc de Montauzier.

Amy ferme & fidele, unique & ſûr azile. 35

Epître à Monſieur ***

Aprés que tous les Elemens. 93

Réponſe à Monſieur Charpentier.

Rondeau.

Au Dieu charmant vous pouvez bien encore. 248

A Monſieur *** Madrigal.

Avec moins de beauté, que Philis, que Climene. 260

Reflexions Chrétiennes.

Au milieu des ennuis, au milieu des allarmes. 203

Au milieu des Frimats, des Glaçons & des Neiges. 246

Madrigal.

Au milieu des plaiſirs d'une ſuperbe Fête. 228

TABLE.
Réponse de Monsieur Caze à l'Amour.
Madrigal.
* *Aux ordres de ma souveraine.* 213
C
Cessez de m'agiter & la nuit & le jour. 210
Réponse de Grisette à Cochon.
C'est prendre assez bien ses mesures. 165
Air.
Charmante Aurore, enfin te voilà de retour. 223
La Solitude. Idile.
Charmante & paisible retraite. 10
Epître de Monsieur Caze à Mademoiselle Deshoulieres.
Charmante Iris, ce matin quand l'Aurore. 207
Madrigal.
Cher ombre de Tirsis, helas! où fuyez-vous? 249
Rondeau.
Coiffé d'un vilain bonnet gras. 79
Réponse de Grisette à Tata.
Comment osez-vous me conter. 146
A Mademoiselle L'heritier. Rondeau.
Contre l'Amour qu'osez-vous entreprendre? 258
D
Dans ces lieux rêvons à loisir. 270
Vers allegoriques à mes Enfans.
Dans ces Prez fleuris. 88
Air.
Dans un bois sombre & solitaire. 58
Madrigal.
Dans un bois sombre, solitaire. 227
Stances.
Dans un charmant desert, où les tendres Zephirs. 16

TABLE.

Stances sur la Paix.

Dans un de ces beaux lieux chéris de la nature. 254

Sonnet.

Dans un fauteüil doré, Phedre tremblante & blême. 119

Daphnis. Eglogue.

Daphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces hameaux. 125

Madrigal.

* *De ces lieux fortunez, qu'eſt-ce qui nous rappelle?* 183

Lettre de Monſieur Caze.

Déja les fougueux Aquilons. 224

Madrigal.

De Lauriers immortels mon front eſt couronné. 202

Griſette à Monſieur de Vivonne. Epître.

De ma Maîtreſſe aujourd'huy. 160

Air.

De mes cruels ennuys, de mes cruels malheurs. 241

L'Amour à Monſieur Caze. Madrigal.

De par Iris ta ſouveraine. 222

Aux Muſes, ſur la Paix.

* *Des ſacrez bords que le Permeſſe arroſe.* 184

Madrigal.

De tous les Bergers de nos bois. 226

Stances.

Dieux! qu'eſt-ce que je ſens d'inquiet & de tendre. 15

Lettre à Monſieur Thevart.

D'où vient, Damon, que la nature. 120

Air.

Doux tranſports, trouble dangereux. 9

Pour Monſieur Doujat. Madrigal.

D'un Madrigal on veut que je regale. Madrigal de Monsieur *** à Mademoiselle Deshoulieres. 20

Du plaisir d'une amour nouvelle.

É

Epître de Cochon à Grisette. 163

Eh ! quoy, Grisette a-t-on pû croire. Epître à Monsieur de Benserade. 227

Enfin, Damon, enfin vous voicy de retour. Réponse à Monsieur *** 262

En me servant que peut-on esperer. Rondeau de Monsieur *** à Mademoiselle Deshoulieres. 261

En vous servant je ne puis aspirer. Rondeau. 52

Entre deux draps de toile belle est bonne. Iris. Eglogue. 269

Errez, mes chers Moutons, errez à l'avanture. Réponse de Cochon à Grisette. 167

Est-ce là donc l'impression.

F

Epître à la Goutte. 64

Fille des plaisirs, triste Goutte. Stances irregulieres. 7

Fille du Ciel aimable Paix. Air. 233

Fuyez plaisirs, fuyez avec tous vos appas. Chanson. 220

Fuyons ce desert enchanteur.

G

Grisette avec raison je suis charmé de vous. Réponse de Tata à Grisette. 156

Réponse

Réponſe de Cochon à Griſette.

Griſette enfin je voy qu'en t'écriuant. 172

Dom Gris à Griſette.

* *Griſette ſçauez-vous qui vous parle d'amour?* 150

Mitin à Griſette.

* *Griſette vous faites du bruit.* 152

H

A l'Aurore. Madrigal.

Ha! ne te preſſe point, Déeſſe de paroître. 232

Epître à Mademoiſelle ***

Helas! où vous engagés-vous? 249

Stances.

Hé! que ſe ſert de me lancer des traits. 187

Fragmens. Placet au Roy.

Heros dont les faits éclatans. 116

Epître au Roy.

Heros dont les vertus, les grandes actions. 259

Au Roy. Madrigal.

Heros qui ſeul renferme en toy. 143

Reflexions diverſes.

Homme, contre la mort quoyque l'art te promette. 131

Ægidii Menagii ad Paulum Peliſſonem Epigramma ineditum.

* *Hulleria Virgo in certamine Poëtarum victrix.* 189

J

Réponſe de Griſette à Cochon.

Jamais chien n'eût tant de ſçavoir. 175

Stances.

J'ay perdu ce que j'aime, & je reſpire encore. 234

Epître de Tata à Griſette.

J'ay reçû vôtre compliment. 145

Lettre de Gas à Courte-Oreille.

* *J'apprens de tous côtez, que malgré les destins.*
Stances irregulieres sur la mort de Madame Deshoulieres. 195

Icy, Muses, icy, que venez-vous chercher.
La Mort de Cochon. Tragedie. 273

Je ne puis plus souffrir les rigueurs dont Grisette.
Epître à Monsieur Pelletier de Soucy. 59

Je ne sçaurois m'en empêcher.
Regnault à Grisette. 156

* *Je ne tourneray point ma cervelle à l'envers.*
Blondin, Chat des J. A Grisette. 148

* *Je ne veux point vous en conter.*
Réponse du Monsieur de Benserade. 217

Jeune & charmante Deshoulieres.
Epître à Monsieur de Benserade. 215

Illustre Damon, vôtre absence.
A Monsieur l'Abbé de Lavau. 80

Il est aujourd'huy vôtre fête.
Air. 44

Il est tems de nous allarmer.
A Iris. Stances. 186

Iris, quelle erreur est la vôtre.
Air. 192

Iris sur la fougere. L
Air. 63

La Campagne a perdu les fleurs qui l'embellissent.
Air. 21

L'aimable Printemps fait naître.
Madrigal de Monsieur Turgot de Saint Cler, à Mademoiselle Deshoulieres, sur ses Reflexions morales.

La chimere que vous blâmez. 107
Réponſe à Monſieur de Benſerade.
Laiſſez en paix tous vos Confreres. 219
Reflexions morales.
La ſçavante Cheron par ſon divin pinceau. 99
Chanſon ſur Monſieur l'Abbé ***
* *L'Avanture eſt trop ridicule.* 191
Air.
Le Chant des Roſſignols, la charmante verdure. 268
Epître à Monſieur de Vivonne.
Le Ciel me préſerve beau Sire. 221
Epître à Monſieur le Duc de Montauzier.
Le Dieu couronné de Pavots. 17
Ode.
Le plus beau des mois. 243
Réponſe de Griſette à Tata.
Lorſque j'abandonne pour vous. 158
Au Roy. Madrigal.
Loüis que vous imitez bien. 97
Hymne à l'amour.
Lorſque le Printems nous ſepare. 267
M
A Monſieur Turgot de ſaint Cler. Madrigal.
Miniſtre de Thémis dont ta rare prudence. 34
Paraphraſe du Pſeaume 145. *Lauda anima mea Dominum.*
Mon ame loüons le Seigneur. 114
N
Epître à Madame ***
Ne grondez plus, vous ſerez ſatisfaite. 229
Air.
Ne pourrois-je donc point connoître. 25

TABLE.

Epître à *Madame* la Comteſſe d'Alegre.

Non charmante Iris dans ma Lettre. 91

Paraphraſe du Pſeaume 13. *Dixit inſipiens.*

Non il n'eſt point de Dieu, ſes foudres redoutables. 110

Air.

Non, non je ne ſuis plus à plaindre. 226

Air.

Non, rien ne peut égaler mon ennuy. 229

O

Réponſe de Griſette à Cochon.

On auroit bien connu ſans que vous l'euſſiez dit. 169

A Monſieur Caze, pour le jour de ſa Fête.

On dit que je ne ſuis pas bête. 49

A Madame Deshoulieres. Imitation de l'Epigramme latine de M. Menage.

**On ne doit pas être ſurpris.* 190

Réponſe à Monſieur Caze.

O vous à qui je dois le portrait précieux. 209

P

Epître à Monſeigneur, ſur ſon départ pour l'Allemagne.

Partez, jeune Heros, partez. 83

Air.

Paſſez, beaux jours, paſſez. 235

Apothéoſe de Gas mon chien, à Iris.

Plus d'un bel eſprit murmure. 139

Madrigal.

Pour bien aimer, pour meriter de plaire. 231

Rondeau de Monſieur Charpentier, à Mademoiſelle Deshoulieres.

Pour être aimé, il faut qu'on ſoit aimable. 247

A Monſieur le Marquis de Marcilly, pour le jour de la S. Louis.

Pour imiter vôtre Patron. 44
Epître à Monſieur de Pontchartrain.
Pour l'état vôtre tems eſt un bien précieux. 136
Air.
Pourquoy revenez-vous Printems. 230
Rêponſe de Monſieur Caze.
Pourquoy vous figurer que le Ciel vous prépare. 212
Lettre de Gas, à Monſieur L. T.
Pour vous marquer mon courroux. 179
Q
A Monſieur le Baron de Breteüil.
Quand de mes interêts, vous voulez vous charger. 40
Réponſe à Monſieur Caze.
Quand l'hiver avec rage, avec fureur commence. 225
Au Roy.
* *Qu'entens-je, quel bruit qui m'appelle.* 183
Air.
Que ſeroit helas! au Printems de paroître. 205
Le ſonge d'Iris.
Que tu reviens diligemment.. 31
Air.
Que vous êtes long à revenir. 202
Air.
Qu'eſt devenu cet heureux tems. 14
Lettre à Mademoiſelle d'Uſſé, fille de Monſieur de Vauban.
Quelqu'un qui n'eſt pas vôtre époux. 76
Stances.
Quel ſort au mien eſt comparable. 235
Caprice.
Quels ſont encor les maux que le Ciel nous prépare. 210

R

Madrigal. 233
Rédoublez vos fureurs terribles Aquilons.
A Meſſieurs Garnier & Aceré. 242
Revenez, revenez tout icy vous rappelle.
Madrigal. 241
Roſſignols, n'eſt-ce point aſſez.

S

La Tubereuſe à Madame *** 98
Sans me plaindre de la nature.
Envoy. 123
Si pour nous épargner des pleurs. 138
Sous ces Ombrages vers.
Epître chagrine, au très-R. P. de la Chaiſe. 69
Sous le débris de vos attraits.
Air. 48
Suivy des Roſſignols, des Zephirs, des Amours.
Epître chagrine, à Madame *** 123
Supportez un peu mieux Silvie.
Sur la Mort de Monſieur de Montauzier.
Idile. 45
Sur le bord d'un Ruiſſeau paiſible.
Epître à Monſieur de Montauzier. 29
Sur vos Lettres, ſur vos Diſcours.

T

Air. 237
Taiſez-vous Roſſignols, vôtre tendre ramage.
Air. 43
Tandis que vous êtes belle.
Idile. 133
Tombeau dont la vûë empoiſonne.
Madrigal.

Tombez, feüilles, tombez. 242
Epître à Monsieur le Duc de Bourgogne, sur la prise de Mons.
Toy chez qui la raison devance les années. 53
Ode.
Toy par qui les mortels rendent leurs noms celebres. 197
Air.
Triomphez aimable Printems. 14
V
Hymne à la Paix.
Venez Fille du Ciel descendez sur la Terre. 264
Stances irregulieres.
Venez, Muses, venez, venez mêler des fleurs. 265
Air.
Venez, venez à mon secours. 213
Air.
Venez petits oyseaux sur ces charmans ombrages. 263
Air.
Venez petits Oyseaux, c'est moy qui vous appelle. 182
A Monsieur Garnier.
Une Bourse dans ce tems-cy. 28
Balade.
Vôtre bonne foy m'épouvante. 22
Epître de Monsieur *** à Mademoiselle Deshoulieres
Vôtre tendre chanson, Philis, me fait comprendre. 237
Paraphrase du Pseaume 12. *Usquequò, Domine.*
Vous du vaste Univers & l'Auteur & le Maître. 108
Epître de M*** à Mademoiselle Deshoulieres.
Votre tendre Chanson, Philis; me fait comprendre. 237
Réponce à M***.
Vous de qui les prudens conseils. 239

Paraphrase du Pſ. 12. *Uſque quo Domine.*

Vous du vaſte Univers & l'Auteur & le Maître. 108

A Madame de Chanvalon, Abbeſſe de Port-Royal. Bouquet.

Vous en qui on trouve à la fois.

A Monſieur***. Madrigal. 214

Vous en qui d'un ami fidelle.

Epître à Monſieur de Vivonne. 263

Vous que Neptune a vû cent fois.

Réponce. Madrigal. 24

Vous qui vous couronnez des rameaux toûjours verds. 122

Air.

Vous revenez ſuivi des Zephirs & de Flore. 231

FIN.